

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XII. No 20
Montreal, 13 Octobre 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



GALERIE ARTISTIQUE. — UNE BEAUTÉ CANADIENNE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & Cie,

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

Propriétaires.

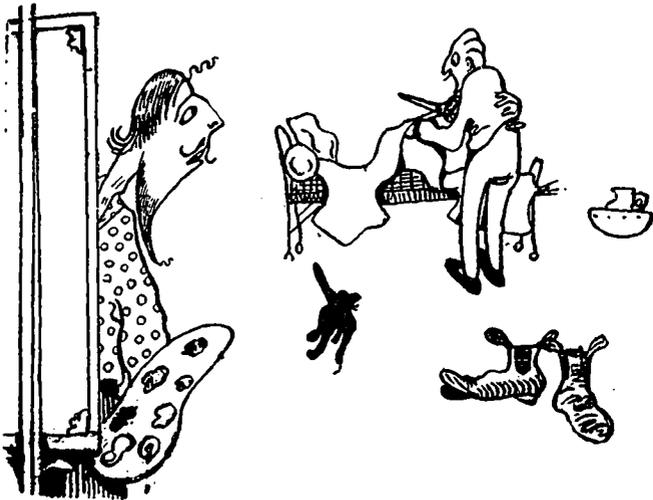
La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — Important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain, le "Monde Illustré" compris. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hopital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 13 OCTOBRE 1900

SAINTE BOHÈME



—Non, mais t'es pas un peu fou de couper le drap de lit?
—Tu sais bien que je dine, ce soir, chez des bourgeois; je me confectionne un mouchoir de poche.

1900 - Le Samedi-Noël - 1900

Notre grand numéro de Noël est en pleine préparation, et déjà nous pouvons assurer que non seulement il surpassera ceux des années dernières, mais que cette supériorité sera telle, qu'en vendant ce numéro à vingt-cinq ou cinquante cents, ce ne serait pas excessif.

Ce Numéro Comptera 60 Pages.

On y trouvera des illustrations en couleurs et autres nombreuses et d'exécution absolument artistique, des articles écrits spécialement pour cette publication et le commencement d'un GRAND FEUILLETON destiné au plus grand succès et choisi entre cent. Bref, ce numéro qui ne coûtera que cinq cents sera bienvenu partout, nous en sommes convaincus. Aussi conseillons-nous aux agents de ne pas négliger de nous faire parvenir le plus tôt possible leurs ordres pour le SAMEDI-NOËL, afin de ne pas se trouver de court comme l'an dernier.

CAUSERIE

Ceux qui aiment le thé se ressentent, se ressentiront, surtout, de la guerre de Chine.

D'ailleurs, voici ce qu'on lit: "Kalgan, ville située à 200 milles au nord de Pékin, est le plus grand marché de thé du monde. La maison russe d'importation Balonief emploie 120,000 chameaux pour le transport de cargaisons de thé venant de Tien-Tsin et importées en Europe. Le commerce de Kalgan est ruiné par la guerre."

Que vont dire, s'écrie *La Semaine*, les *five o'clock-tea*? Faudra-t-il, ô maîtresse de maison, remplacer l'eau chaude et blonde que vous offrez d'un geste gracieux à vos visiteurs par un verre d'absinthe, et transformer le *five o'clock* en *five o'clock absinthe*? Ce serait là une révolution démocratique; il n'y manquerait qu'un plateau de zinc, ou même un zinc tout entier.

Mais non, les gentlemen qui se respectent ne prennent plus de liqueurs fortes, ce serait donc plutôt la camomille qui remplacerait le thé, ou même des eaux minérales. Vous verrez que l'Hunyadi-Janos elle-même finira par devenir une eau de table: coupée avec un peu de jus de citron, ce sera exquis.

Car, enfin, il faudra bien que les Sociétés de tempérance, qui s'appel-

lent les *teatotalers*, lesquelles ne boivent que du thé, trouvent une autre boisson, si la guerre de Chine continue longtemps encore, ce qui n'est pas impossible, à moins que l'on supprime complètement la nécessité de boire. Il est vrai que la chirurgie fait de tels progrès en ce moment, ouvrant et refermant à volonté les différents viscères des individus, qu'elle pourrait faire l'ablation des organes qui causent la pépie. D'autre part, les élèves de Pasteur marchent à si grands pas dans la carrière microbicide que l'un d'eux est fort capable de découvrir le microbe de la soif; et quand il tiendra ce microbe et la toxine de ce microbe, il saura bien l'inoculer à des cobayes et, avec ces cobayes, fabriquer un délicieux *serum antisitique* contre la soif, terrible maladie, et par des piqûres hypodermiques rendre indemnes de soif les buveurs le plus réfractaires aux sages conseils de leur femme et de leur pharmacien.

Dès lors, on pourra se passer de thé, comme les alcooliques inoculés d'un *serum* antialcoolique ne réclament plus qu'un biberon plein de lait pur. Supprimer l'alcool, c'est bien, mais supprimer toute soif sera mieux, et quelle économie pour les ménages besogneux.

Et le thé pourrait, sans inconvénient, être supprimé, et même la Chine serait un contrée bien inutile. Quelle simplification! D'ailleurs, le thé, au dire de certains psycho-physiologues, est une boisson qui rend mélancolique, spleenétique, triste. Le buveur de thé n'est pas enclin au rire; il est grave et, peu à peu, sans s'en douter, et sans prendre ses grades à Oxford ou à Cambridge, il devient clergyman. J'ai suivi, dit un chroniqueur, cette métamorphose bizarre chez un garçon qui, de buveur de vin qu'il était, se fit teatotaler. D'abord il composa des vers à la lune, astre mélancolique; puis, il garda de longs silences, observant avec un dégoût marqué la turpitude en laquelle sont plongés les gens qui ne sont pas teatotalers: leur frivolité, leur amour du plaisir, voire leur inclination au péché; ensuite, il lui prit un désir intense de convertir ces malheureux, de leur prêcher l'abstinence, la gravité. Pour cela il revêtit de longues redingotes parfaitement boutonnées et harangua les ouvriers à la sortie des bars. Souvent il fut bousculé; mais il ne se rebuta point. Le thé l'avait rendu clergyman laïque; et je ne reconnus plus en lui le joyeux compagnon de ma jeunesse. O le thé!

MISTIGRIS

LE GAFFEUR

Mathurin.—Vous savez, maître Claude, que le fils à Jean-Pierre se marie!

Claude.—Ah! et qui épouse-t-il, le malheureux?

Mathurin.—Ma fille, monsieur.

JUSTE SON COMPTE

La tante.—Dis donc, Toto, si je te donne trois gâteaux d'une part et six de l'autre, combien en auras tu?

Toto.—Oh! ma tante, j'en aurai assez.

L'ÉTERNEL IDIOT

Gatien.—Vous ne connaissiez pas un acquéreur, je veux revendre ma machine à écrire.

Damien.—Elle ne fonctionne pas bien?

Gatien.—Si, mais elle fait des fautes d'orthographe!

RETOUR DU THÉÂTRE

Gatien.—C'était tellement drôle que ç'aurait pu faire éclater un âne. Aussi, ce que j'ai ri!

L'AVANTAGE

Lui.—Pas mal votre nouveau cheval, mais un peu trop long.

L'autre.—Très avantageux, au contraire, il a toujours ainsi une longueur d'avance!

LENDEMAIN DE NOË

Elle.—Je vous fais horreur maintenant? Hier encore vous m'embrasiez...

Lui.—Oui, mais aujourd'hui je ne suis plus saoul!

ECHO DU MOIS D'AOUT

On demandait à Bêthisy:

—Vous pouvez dormir par cette chaleur?

—Mais oui, très bien, à condition de m'éventer continuellement!

A L'EXAMEN

Le professeur.—Nommez les os du crâne.

L'élève (hésitant).—Je les ai tous dans la tête, pourtant, mais je ne puis les nommer, monsieur.

REGRETS



—Heureux potage! Il a des cheveux...

SOMBRE PERSPECTIVE



M. Tom. — Toto, ta sœur est-elle à la maison ?

Toto. — Vous n'avez qu'à sonner et à demander à la servante. Elle est payée pour mentir. Pas moi.

CHANSON

Ne prenez point cet air fâché,
Car vous n'êtes pas en colère ;
Votre cœur ne n'est point caché,
N'essayez pas de me déplaire,
Je le connais ce petit cœur
Et point ne crois à votre bouche
D'où jaillit le propos menteur...
Ne prenez point votre air furouche
Car vous ne me ferez pas peur.

Quoi ! vous bouderiez pour un rien !
Il vous sied de donner le change
A vos vrais sentiments... hé ! bien,
Avec votre petit doigt d'ange
Vous avez beau me menacer,
Je ris de votre fureur feinte,
Eclair qu'il faut laisser passer ;
Non, je n'ai pas la moindre crainte :
Cessez donc de vous courroucer !

V. ROGER-LACASSAGNE.

MOSAÏQUE

On vient de retrouver, en Champagne, France, cette curieuse enseigne d'un chirurgien-barbier du siècle dernier : nous en respectons l'orthographe :

"Isaac Macaire, barbier, perruquier, chirurgien, clerc de la paroisse, mestre d'école, maréchal et accoucheur. Raze pour un sou, coupe les cheveux pour deux sous et poudre et pommade par-dessus le marché les jeunes demoiselles joliment élevées, allume les lampes par année ou par quartier. Les jeunes gentilhommes a prène aussi leur langue grand'mère de la manière la plus propre. On prend grand soin de leurs mœurs, on leur enseigne à épeler. Il a prène à chanter le pleinchant et à ferrer les chevaux de main de maître. Il fait le raccommode aussi les bottes et souliers, enseigne le haut-bois et la guimbarde, coupe les cors, saigne et met les vessicatoires au plus bas prix. Il donne des lavements et purge à un sou la pièce ; enseigne au logis les cotillons et autres danses et vat en ville. Vend en gros et en détail la parfumerie dans toutes ses branches. Vend toutes sortes de papeteries, cire à décroter, harengs salés, pain d'épice, brosses à frotter, souricières de fil d'archal, et autres confitures, racines cordiales et de godefrais, pommes de terrs, sossisses et autres légumes.

"N. B. — J'enseigne la joggrafy et marchandises étrangères une balle tous les mercredis et vendredi. Dieu aidant, par moi Isaac Macaire."

Voilà, certes, un Figaro bien extraordinaire et qui ne devait pas man- de pratiques.

* * *

Le jeune Pepito, le compositeur prodige de trois ans, m'inspire plus d'inquiétude que d'admiration, écrit un chroniqueur. Qu'advient-il de lui, quand il aura passé l'heureux âge où l'on peut demander aux parents d'un enfant, sans porter atteinte à sa dignité : "A quelle heure le couche-t-on ?" Je lui souhaite sincèrement, dans son intérêt, d'avoir trois ans le plus longtemps possible. Et ce souhait n'est point aussi absurde qu'il le paraît. Un cas déjà lointain, qui me revient en mémoire entre tant d'autres, en fournira la preuve.

Il y avait une fois un violoniste phénomène, que, discrètement, j'appellerai Machinki. J'étais encore au collège, quand, pour la première fois, je remarquai l'annonce d'un concert donné par le "petit Machinki, âgé de sept ans". Constamment prôné par d'astucieux "échos", ce nom m'obséda dans la suite, et, enfin, un jour, je le retrouvai en vedette sur l'affiche d'un casino. L'affiche portait : le "petit Machinki, âgé de treize ans". Six ans s'étaient écoulés depuis que son existence m'avait été révélée, le compte y était. Le soir, j'eus la curiosité d'aller entendre le précocé émule de Paganini. Avec son costume de velours noir, veste ronde et culotte courte, son large col blanc rabattu, ses cheveux frisés au fer comme pour une distribution de prix (tel ses photographes le représentaient six ans auparavant), il avait bien l'air d'un adolescent, mais grand- delet pour son âge et d'aspect vieillot, malgré l'artifice d'un maquillage visible à la lognette. Voilà bien, pensais-je, apitoyé, le résultat du surmenage imposé à ces malheureux enfants prodiges !

J'occupais à l'hôtel de *La Plage*, une chambre qu'une cour étroite sépara- rait de l'appartement habité par le virtuose phénoménal. Or, le lende-

main matin, quelle ne fut pas ma stupeur, lorsque, à la faveur d'un rideau mal clos chez mon voisin, je surpris l'horrible secret : devant un miroir accroché à la fenêtre, le "petit Machinki, âgé de treize ans"... se fuisait la barbo !

En réalité, m'affirma un journaliste bien informé à qui je contai ma découverte, il avait accompli, à cette époque, sa dix-huitième année. Quand le bleu de ses joues et à son menton fut trop intense pour se dissimuler, aux feux de la rampe, sous une couche de blanc gras, sa carrière de prodige prit fin, il cessa de s'exhiber en public, et l'on n'entendit plus parler de lui. Après avoir été si longtemps le "petit" Machinki, il ne devait jamais, hélas ! devenir le "grand" Machinki.

* * *

D'où vient le mot *macaroni* ou plus exactement, selon la forme napolitaine, *macheroni* ? Un journal allemand nous donne, à ce sujet, une explication assez plausible.

Il y avait dans les ateliers antiques, farces grossières que les paysans campaniens jouaient entre eux, un personnage qui figurait une sorte de rustre bouffon et qui s'appelait *Maccus*. Or, ce *Maccus* semble bien avoir reçu son nom du mets qu'il dévorait avec de gloutonnes délices. Ainsi, dans certaines régions de France, on désigne encore les Allemands sous le nom dérisoire de *Choucroutmann*.

Maccus, qui faisait rire les peuples italiens quelques centaines d'années avant Jésus-Christ, et qui est l'ancêtre direct de *Pulcinello*, mangeait donc un plat qui lui était homonyme et qui, ayant gardé à travers tant de catastrophes, de guerres, de changements politiques et religieux, son nom et sa substance, se nomme aujourd'hui encore *maccheroni* et fait la joie non seulement des Napolitains, mais des Romains, des Toscans, des Ombriens, des Lombards, des Vénitiens, des Français et de tous les peuples latins.

OMNIBUS.

A L'EXAMEN

Le professeur. — Qu'est-ce que l'insomnie ?

Le candidat. — Une maladie contagieuse.

Le professeur (abasourdi). — Contagieuse ?

Le candidat. — Oui, monsieur, je parle d'expérience. Chaque fois que le chien ne dort pas, je ne dors pas non plus.

PROPOS DE CHASSEURS

X. — Chutt...tt... il est par ici...

XX. — Dites donc, mon vieux... nous avons l'air d'être à la poursuite de Dewett !

* * *

— Avec mon automobile, quand je sors, il est rare que je ne tuo pas quelque chose... mais avec mon fusil, jamais rien !

CE QUI EN EST

Le juge. — Dans la bataille vous avez perdu un couple de dents, d'après ce que je vois.

Le témoin. — Non, Votre Honneur.

Le juge. — Mais elles manquent.

Le témoin. — Je les ai avalées.

ENTRE AMIS

Emma. — As-tu jamais vu quelque chose de plus petit que les pieds d'Estelle ?

Anna. — Oui, ses chaussures.

ENTRE NOUVELLES CONNAISSANCES

Y. — Oui, plusieurs personnes de grande valeur sont sorties de ma place natale.

Z. — Oui ?

Y. — J'en suis un ; soulement, je dois ajouter que j'y ai été forcé par mes créanciers.

GAMINERIE



La mère. — Comment, petit malheureux, tu nettoies les touches du piano avec de l'eau dentifrice.

Toto. — Mais, maman, tu t'en sers bien pour tes dents, et c'est de l'ivoire aussi.

HOTEL DE L'AQUEDUC



Trampin (de son tuyau).—Trop tard, mon vieux, toutes les chambres sont prises.

L'AUTOMNE EST VENU

*La flûte amère de l'automne
Pleure dans le soir anxié,
Et les arbres mouillés frissonnent
Tandis que sanglotent les cicux,*

*Les fleurs meurent d'une mort lente,
Les oiseaux ont fui vers des prés
Où peut-être un autre arril chante
Son hymne joyeux et pourpre.*

*Et vous passez, triste et frileuse,
O mon âme, par les allées.
Vous cherchez, pâle voyageuse,
Les chansons, hélas, envolées,*

*Ah! les chansons qui nous charmaient
Ne reviendront pas dans l'automne.
Verrai-je rire désormais
Vos yeux que les larmes étouffent ?*

F. HÉRELD.

Comment je Passai Bachelier

C'était en 1847, je n'avais pas tout à fait dix-sept ans. Je venais de terminer mes études au lycée d'Avignon. Mon père me dit : "Or ça, maintenant, puisque c'est la mode, il te faut aller, mon gars, passer bachelier."

Je me préparai donc pour faire le voyage de Nîmes, où les bacheliers se faisaient en ce temps-là. Ma mère m'enveloppa deux chemises repassées, avec mon habit des dimanches, dans un grand mouchoir à carreaux, bien proprement piqué de quatre épingles ; mon père me donna, dans un petit sac de toile, cinquante écus du grand format, en me disant :

—Prends bien garde au moins de les perdre ?

Et, là-dessus, je partis du "Mas" pour la ville de Nîmes, mon petit paquet sous le bras, le chapeau sur l'oreille et le bâton à la main.

Quand j'arrivai dans Nîmes, je fis la rencontre d'un gros d'écoliers des environs, qui venaient comme moi pour être bacheliers. Ils étaient, pour la plupart, accompagnés de leurs parents, beaux messieurs et belles dames, les poches pleines de recommandations : l'un avait une lettre pour M. le recteur, l'autre pour M. l'inspecteur, celui-là pour le grand-vicaire. Et tous se pavenaient et faisaient sonner leurs talons avec un petit air qui semblait dire : l'affaire est dans le sac !

Moi, pauvre paysan, je ne faisais pas plus de volume qu'un "pois", car je ne faisais rien de rien, et je n'avais d'autres recours pécaire ! qu'à saint Baudéli, le patron de Nîmes, que j'adjurais, à part moi, de mettre un peu d'indulgence au cœur de mes juges.

On nous enferma dans une grande salle commune, nue comme la main, et bientôt un vieux professeur nous dicta, d'un accent nasillard, une version latine, après quoi, humant une prise, il nous dit : "Messieurs, vous avez une heure pour traduire en français la dictée que je vous ai faite... Débrouillez-vous !" Alors, dare dare, nous nous mîmes tous à l'œuvre ; à coup de dictionnaire, nous déchiffrâmes le rébus latin ; puis, à l'heure sonnante, notre vieux "ronifleur de tabac" ramassa les copies de tous et nous mit à la porte en disant : A demain !

Ce fut la première épreuve.

Messieurs les écoliers s'éparpillèrent par la ville, et je me retrouvai seul sur le pavé de Nîmes, mon petit paquet et mon bâton à la main.

"Maintenant, pensais-je, il faut se loger." Et je me mis en quête d'une auberge sortable. Et comme j'avais le temps, je fis peut-être dix fois, en guignant les enseignes, le tour de la ville.

Comme je passais par le faubourg, j'aperçus une enseigne avec cette inscription : *Au Petit Saint-Jean*. Ce petit Saint-Jean me remplit d'aise. Il me sembla tout d'un coup que j'étais en pays de connaissance. Saint-Jean, c'est pour ainsi dire un saint de chez nous : Saint-Jean amène les moissons ; il y a les feux de Saint-Jean, les herbes de Saint-Jean, les pommes de Saint-Jean. J'entrai donc *Au Petit Saint-Jean*.

J'avais deviné juste. Dans la cour de l'auberge, il y avait des charrettes à tentes de toiles grises, des carrioles dételées et des groupes de filles de Provence qui bavardaient et riaient ferme. Je pénétrai dans le cabinet et me mis à table.

La salle était déjà pleine, et rien que de jardiniers, des jardiniers de Saint-Remy, de Château-Renard, de Barbentane, qui se connaissaient tous, car ils venaient au marché chaque semaine. Et de quoi parlaient-ils ? Rien que de jardinage.

Moi, je nettoyais consciencieusement mon assiette, sans en souffler une. A la fin des fins, un de ces braves qui me faisait face, me dit :

—Et vous, jeune homme, s'il n'y a pas d'indiscrétion, êtes-vous dans le jardinage ? Vous n'avez pas l'air d'être de la partie.

—En effet, répondis-je un peu craintivement, je viens à Nîmes pour passer bachelier.

—Bachelier !... Bachelier !... fit en chœur toute la bande... Comment a-t-il dit ça ?

—Je crois bien, hasarda l'un, qu'il a dit batelier !... Mais alors que vient-il faire à Nîmes ? Il n'y a pas de Rhône ici !

Je me mis à rire et, prenant la parole, je leur expliquai, de mon mieux, ce que c'était qu'un *bachelier*.

* * *

—Quand nous sortons des écoles, leur dis-je, nos maîtres nous ont appris... tout : le français, le latin, l'histoire, la rhétorique, les mathématiques, la physique, la chimie, que sais-je ? tout ce que vous pouvez imaginer ; alors, on nous envoie à Nîmes où des messieurs très savants nous font subir un examenn.

—Ah ! oui, c'est comme quand nous autres nous allons à la doctrine et qu'on nous demande : *Etes-vous chrétiens ?*

—C'est cela. Ces gros savants nous questionnent sur tous les mystères qu'il y a dans les livres et si nos réponses sont bonnes, ils nous nomment *bacheliers*, grâce à quoi nous pouvons être notaires, médecins, avocats, contrôleurs, juges, sous-préfets, tout ce que vous voudrez.

—Et si vos réponses sont mauvaises ?

—Ils nous envoient au "banc des ânes..." On a fait aujourd'hui le triage des bons... mais c'est demain matin que ceux-là passent au crible.

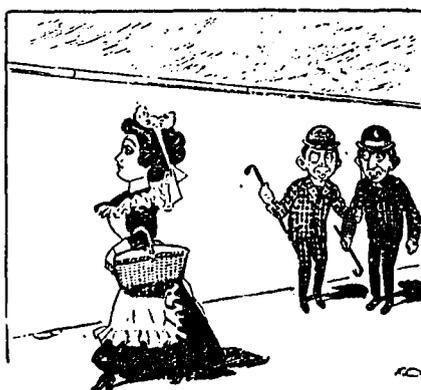
—Ah ! coquin de sort ! cria toute la tablée, nous voudrions bien y être !... Et qu'est-ce qu'on vous demandera ?... Voyons un peu pour voir...

—Eh bien, peut-être qu'on nous demandera les dates de toutes les batailles qui se sont livrées depuis qu'on se bat dans le monde : batailles des Juifs, batailles des Romains, batailles des Sarrazins, des Allemands, des Espagnols, des Français, des Anglais, des Hongrois et des Polonais... Non seulement les batailles, mais encore les noms des généraux qui commandaient, les noms des rois, des reines, de tous les ministres, de tous leurs enfants.

—Oh ! tonnerre de nom de nom ! mais qu'est-ce que cela leur rapporte de vous faire raconter tout ce qui s'est passé du temps où saint Joseph était garçon ! Il me semble pas Dieu possible que des gens de tant de science soient bêtes à ce point ! On voit bien qu'ils n'ont pas autre chose à faire. S'il leur fallait, comme nous, aller tous les matins jouer de la bêche, je ne crois pas qu'ils s'intéresseraient aux Sarrazins non plus qu'aux fils du roi Hérode... Enfin, continuez.

—Et non seulement les noms des rois, mais encore ceux de toutes les nations, de tous les pays, de toutes les rivières, de toutes les montagnes et de tout ce qu'il y a sous la calotte des cieux. Quant aux rivières, il faut

DÉNOUEMENT IMPRÉVU

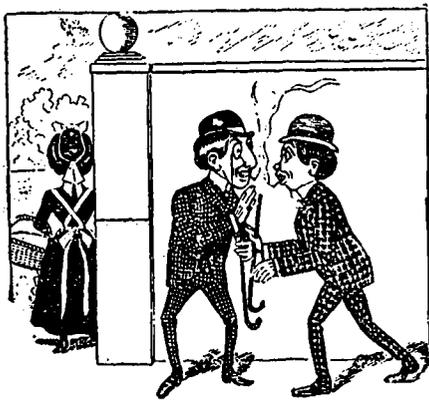


I
Laudinette. —Vois donc, Labranche, cette jolie enfant. Rejoignons-la.



II
...C'est une vraie pêche...

DÉNOUEMENT IMPRÉVU — (Suite et fin)



III
...Maintenant, attends-moi ici. Toi, tu n'as pas le tour pour arriver...



IV
Le cousin de la belle. — Qu'est-ce que ces deux blancs-becs te veulent, Mary ?



V
.....!!! ..!!!.....!!!

dire, en outre, d'où elles sortent et où elles vont aboutir ! On nous demande encore ce qui produit la gelée blanche, la pluie, la grêle, l'éclair, le tonnerre... d'où provient le vent et ce qu'il fait de chemin à l'heure, à la minute, à la seconde... On nous demande le nombre, la grosseur et la distance des étoiles ; combien il y a de mille lieues de la terre à la lune et de millions de lieues de la terre au soleil...

— Oh ! celle-là ne peut pas passer ! protesta violemment un jardinier de Saint-Remy. Qui donc va là-haut pour mesurer les lieues ? Ne voyez-vous pas que les savants se gaussent de nous ? Qu'ils voudraient nous faire croire que les pigeons tettent ? Une jolie science que de vouloir compter les lieues du soleil à la lune ! Eh ! qu'est-ce que cela nous fait à nous !... Encore si vous me parliez de connaître la lune pour l'ensemencement des céleris, la cueillette des pois et des fèves, ou pour la guérison de la maladie des porcs, je vous dirais : voilà une science ! Mais tout ce que nous racontes ce cadet-là, c'est des fariboles !

— Tais-toi donc, gros bouc ! hurla toute la bande... Ce jeune dégourdi en a peut-être plus oublié que tu ne peux savoir ?... C'est égal, mes gars, il faut avoir une fameuse tête pour y serrer tout ce qu'il nous a dit !

* * *

— Pécaïre ! disaient les filles de Provence, regardez comme il est pâlot ! On voit que la lecture, allez, ça ne fait pas de bien ! A quoi ça sert-il d'en savoir si long ?

— Moi, fit un jardinier de Barbentane, je ne sais ni A ni B, mais je vous que s'il m'avait fallu faire entrer dans le "coco" la cent-millième partie de ce qu'on demande pour passer bachelier, on aurait pu prendre la masse et les clous et me taper dur sur la caboche... Ah ! bien oui, les clous se seraient épointés

— Eh bien, mes braves amis, conclut un jardinier de Château-Renard, savez-vous ce qu'il nous faut faire ? Quand nous allons à la fête votive, qu'on fait courir les bœufs et qu'il a de belles luttes, il nous arrive souvent de rester un jour de plus pour voir qui aura la cocarde et la timbale... Nous sommes à Nîmes... Voilà un enfant de Maillane qui, demain matin, va passer bachelier... Au lieu de partir cette nuit, couchons à la ville. — Et demain au moins nous saurons si notre Maillanais a passé bachelier.

— Ça va, dit le chœur. De façon ou d'autre, la journée est perdue. Il faut voir la fin.

* * *

Le lendemain matin, le cœur légèrement ému, je revins à la maison commune avec tous les autres candidats. Il y en avait déjà qui n'étaient pas aussi fiers que la veille. Dans une chambre immense, devant une grande table chargée d'écrivoires, de livres et de papiers, se tenaient roides sur leurs chaises, cinq professeurs en robes jaunes, cinq fameux professeurs venus tout exprès de Montpellier avec l'hermine sur l'épaule et la toque sur la tête. C'était la Faculté de Lettres. Et, voyez le hasard, un d'eux était M. René Saint-Taillandier, qui devait, à quelques années de là, devenir le patron enthousiaste de notre langue provençale. Mais nous ne nous connaissions pas ; cet illustre maître ne songeait pas, sans doute, que le petit paysan qui balbutiait devant lui deviendrait un jour un de ses plus chers amis.

Je jouai de bonheur. Je fus reçu... Et je m'en allai par la ville, comme si les anges me portaient. On était au mois d'août et il faisait chaud dans Nîmes. Je me souviens que j'eus soif. En passant devant les cafés, mon bâton en l'air, je me pourléchais de voir blanchir dans les chopes de bonne bière crémeuse ; mais j'étais si neuf dans la vie du monde et si craintif, pécaïre ! que je n'avais pas mis les pieds dans un café et que je n'osais pas en franchir le seuil.

Et que faisais-je alors ? Je flânais dans Nîmes, flambant, resplendissant, si bien que tous me regardaient et que certains disaient même : "Celui-là, c'est un bachelier !" Et chaque fois que je rencontrais une fontaine, je m'abreuvais à sou eau fraîche, et le roi de Paris n'était pas mon cousin !

Mais ma plus belle joie fut Au Petit Saint-Jean. Mes braves jardiniers m'attendaient dans l'angoisse. Quant il me virent venir, touchant les nuages du front, ils s'écrièrent : " Il a passé !" Les hommes, les femmes, les filles, l'hôtesse, le valet d'écurie, tout le monde accourut et en veux-tu en voilà des embrassades et des poignées de mains ! On eût dit que la manne leur était tombée.

Adonc le jardinier de Château-Renard demanda la parole ; ses yeux larmoyaient. Il me dit : " Enfin de Maillane, nous sommes heureux. Tu leur as fait voir, à ces beaux messieurs, quo de la terre il ne sort pas que des fourmis... Il en sort aussi des hommes ! Il en sort des hommes !... Allons, petit, zou ! un tour de farandole."

Et nous nous primes par la main et zou ! dans la cour du Petit Saint-Jean, nous farandolâmes. Puis on s'en fut dîner, on mangea de la brandade, on but, on chanta et... nous partîmes.

Il a de cela cinquante ans. Toutes les fois que je vais à Nîmes et que, de loin, j'aperçois l'enseigne du Petit Saint-Jean, cette heure de ma jeunesse reparait, radieuse, à mes yeux, et je penso avec douceur à ces bonnes gens qui, du premier coup, me firent connaître la "bravoté" du peuple et la popularité.

FRÉDÉRIC MISTRAL.

RECTIFICATION

Philidor. — J'apprends que vous êtes l'heureux père de jumeaux
Célestin. — Parlon, je suis le malheureux père de jumeaux.

LA RAISON

Le Client. — Pourquoi avez-vous retiré si tôt votre garçon de l'école ?
L'Épicier. — Ils étaient en train de le rendre absolument impropre à m'aider. Je les ai surpris à lui enseigner qu'il y a seize onces dans un livre.

SA PARTICULARITÉ

Boff. — Tiens, voilà un billet de \$10. comme il n'y en a pas beaucoup.
Teff. — Qu'a-t-il d'extraordinaire ?
Boff. — Il m'appartient.

DANS LA GARE

Vieille dame. — Comment il y a deux locomotives attachées à ce train ?
L'employé. — C'est un train très lourd.
Vieille dame. — Comment vais-je faire, moi qui suis toujours malade quand je voyage le dos à la locomotive !

PETIT SERVICE

Robineau. — Dites donc, monsieur l'curé, v'avez dit ce matin : "Rendez à César, c'est à César", vous auriez bin pu dire aussi : "et à Robineau, c'est à Robineau !" vous pourrez bin l' dire dimanche : ça m' rendra service.

EN CHEMIN DE FER

Premier voyageur. — Moi, quand je voyage je prends toujours les choses tranquillement.
L'autre (un pickpocket). — Moi aussi.

LUI, DONC !

Épithaphe dans un cimetière du pays :

CI GIT M^{me} X...

Elle a beaucoup souffert... Mais ce n'est rien à côté de ce que j'ai enduré.

NOS DOMESTIQUES

Madame entre à l'improviste à l'office et surprend la cuisinière en train de boire du vin, à la bouteille.

— Vraiment, Victoire, je suis étonnée...

Victoire, sans s'enouvoier outre mesure :

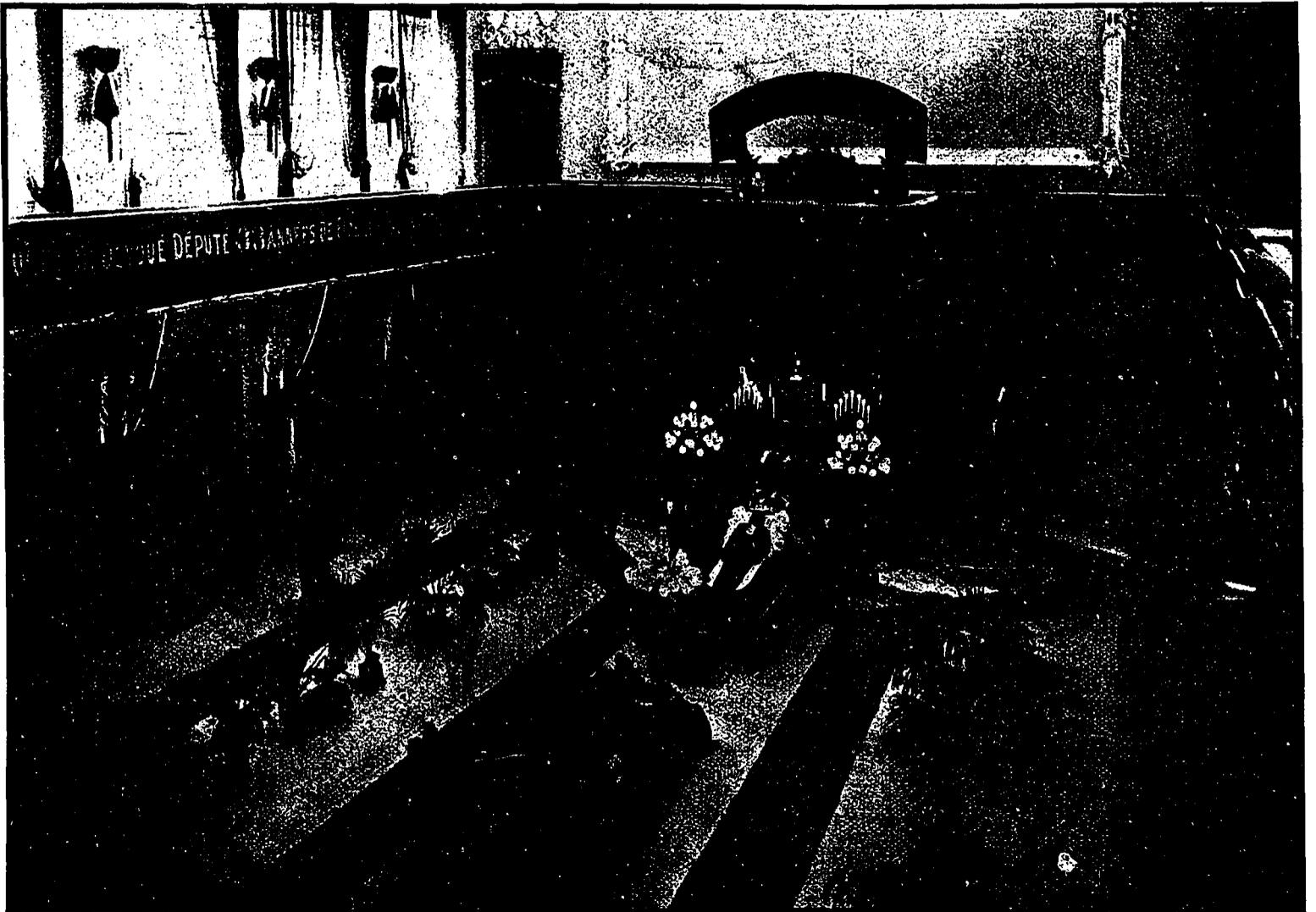
— Eh bien ! qu'est-ce que je dirai, moi, qui croyais madame sortie !

RIEN D'ÉTONNANT

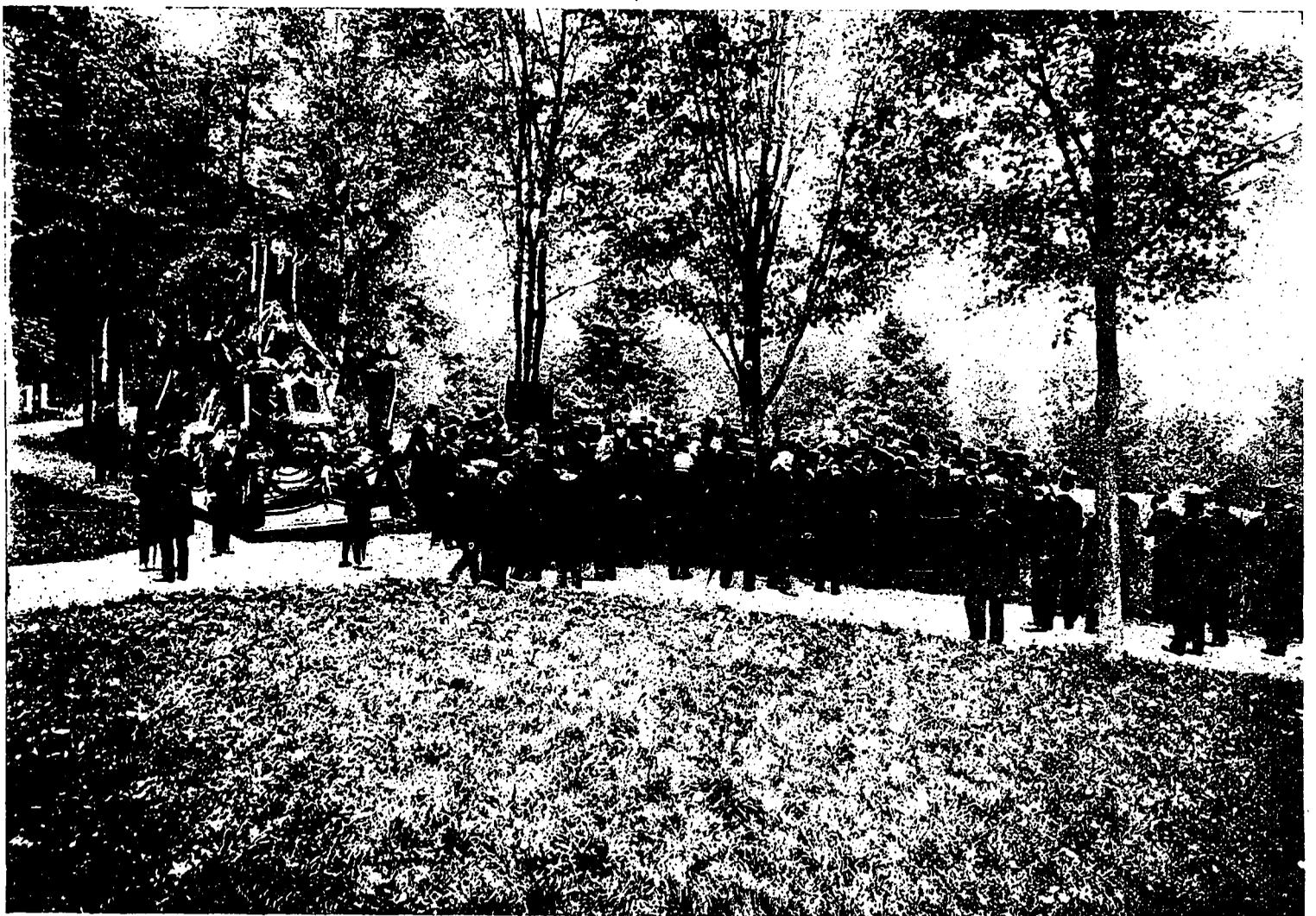


X. — Sales cigares !... ils ne valent pas deux sous !
X.X. — Combien que vous les payez ?
X. — Un sou !...

FUNÉRAILLES DE L'HON. M. MARCHAND



DANS L'ENCEINTE LÉGISLATIVE.



L'ARRIVÉE DU CORBILLARD AU CIMETIÈRE.

FUNÉRAILLES DE L'HON. M. MARCHAND



APPOSITION DES SCELLÉS.



AVANT LA DESCENTE DANS LA FOSSE.

UN PERSONNAGE INATTENDU



I
Philidor (désireux de se présenter lui-même.)—Comment allez-vous, chère ! Pas d'objection, j'espère, à ce que je m'assieye à côté de vous ?
Elle (suavement).—Aucune.

L'AUTOMNE

Roi grave et somptueux des forêts recueillies,
L'Automne est apparu dans leur nouveau décor :
Suivi des songes et des mélancolies,
Il traverse en rêvant les bois de pourpre et d'or.

De raisins gros et lourds, les cuves sont remplies,
Du chant des moissonneurs, la forêt vibre encor,
Et là-bas, tout là-bas, pour les rouges folies,
S'éternise l'appel monotone du cor.

L'Automne n'entend pas... Mélancolique, il passe,
Son fron pâle s'incline et sa démarche est lasse...
Quel glaive fit couler, l'orêt, ton sang vermeil ?

Et pourquoi ce silence, ô ramures moroses ?
Songez-vous à l'Avril, au sourire des roses,
Regrettez-vous déjà les baisers du soleil ?

CLÉMENT VAUTEL.

LA QUESTION DU PRIX

La scène se passe dans un restaurant, M. Humèche et M. Nolu sont assis l'un en face de l'autre ; M. Humèche est un quinquagénaire si poitu que sa bouche semble un trou ménagé après coup dans la touffe compacte de sa moustache. Il doit avoir à l'intérieur de la tête de sérieuses réserves de poils, si l'on en juge par les petites touffes qui lui sortent de divers orifices auriculaires et naseaux. M. Nolu, avec sa fine moustache brune, serait vraiment très bien sans une négligence de la nature qui lui a simplement repassé les oreilles sur les côtés du crâne et à oublié de les ourler. Auprès de M. Humèche, un chien écossais, pourvu également de poils, mais plus longs.

M. HUMÈCHE.—Un fruit ?

M. NOLU.—Non, merci.

M. HUMÈCHE.—Du café, alors ?

M. NOLU.—Jamais de café.

M. HUMÈCHE.—Des liqueurs ? Kirsch ? Curaçao ? Fine champagne ?

M. NOLU.—Le quart de la moitié d'un tout petit verre de cognac, par infraction à la règle... Une larme... C'est ce que vous appelez une larme ?... Le verre déborde.

M. HUMÈCHE.—Vous n'en mourez pas.

M. NOLU.—Et puis, vous m'avez fait faire un si bon déjeuner que ça vaut bien un petit digestif.

Silence. M. Nolu, qui est venu pour acheter la teinturerie de M. Humèche, et qui a parlé pendant le déjeuner des ennuis du Nouvel An, de la politique coloniale, des moyens qu'il emploie pour se procurer du vin naturel, du choix d'une plage normande, se décide à brusquer les choses.

M. NOLU.—Quand est-ce que je deviens teinturier ?

M. HUMÈCHE.—Quand vous voudrez. C'est de vous que ça dépend.

M. NOLU.—Ah ! pardon ! c'est de vous. Puisque c'est votre fonds que je vous demande.

M. HUMÈCHE, il boit un peu de cognac.—Moi, je ne songeais pas à me retirer. Mais, puisque l'affaire vous plaît, je suis tout disposé à vous plaire, je suis tout disposé à vous la céder.

M. NOLU.—Je ne voudrais pas cependant déranger vos projets, et vous obliger à vous retirer avant l'heure que vous vous étiez fixée.

M. HUMÈCHE.—Oh ! quand je dis que je ne voulais pas me retirer, je veux dire que je ne pensais pas à m'en aller tout de suite. Mais, certainement... d'ici un an ou d'eux... j'aurais remis l'affaire entre les mains du

neveu de ma femme, le fils Krépir... Malheureusement, il ne se dépêche pas de devenir sérieux, et j'aime autant céder la place à un autre.

M. NOLU, Il soulève son petit verre de cognac et regarde le jour à travers. — Moi, je mentirais si je disais que l'affaire ne me convient pas (Il pose le petit verre sur la table), bien que je n'attende pas après. (D'un ton détaché.) Mes patrons ne demandent pas mieux que de m'augmenter au Comptoir des Prêts bretons... (Il vide lentement son verre.) Seulement, dame ! j'espère gagner un peu plus dans le commerce, et placer mon argent à meilleur taux.

M. HUMÈCHE, il verse un second petit verre à M. Nolu qui fait un geste attendri de protestation. — Nous sommes donc faits pour nous entendre... Reste maintenant la question du prix.

M. NOLU.—Elle est bien simple et bien rapide à régler. (Carré.) Combien voulez-vous de votre fonds ?

M. HUMÈCHE, bonhomme.—Combien m'en offrez-vous ?

M. NOLU.—Permettez. C'est vous qui vendez. Vous connaissez votre affaire mieux que moi. C'est à vous à en fixer le prix.

M. HUMÈCHE, il verse avec d'innombrables précautions un peu de cognac dans le fond de son verre.—Non, non... Car, ainsi que je vous disais tout à l'heure, je n'ai jamais eu l'intention de vendre, mais de faire continuer l'affaire par mon neveu. Si je change mes projets, c'est à cause de l'occasion... Reste à savoir si elle est tentante. Je ne puis m'en assurer qu'en présence d'une offre de vous.

M. NOLU, qui veut réfléchir à son tour, feint d'être piqué au mollet et se gratte avec beaucoup d'attention. — Même en admettant qu'en dehors des usages je me décide à faire une offre, il faut tout de même que je sache à peu près... ce que vous voulez de votre affaire... pour voir si ça n'excède pas mes moyens... (Brusquement.) Je suis rond en affaires... Ce n'est pas la peine de parler pour ne rien dire... Vous connaissez votre maison. Dites-moi ce qu'elle vaut. Si c'est dans mes prix, tope là... Si ça n'est pas dans mes prix, je m'en retourne, et tout est dit.

M. HUMÈCHE, Il feint, pour avoir un moment de réflexion, de calmer une migraine subite en appuyant deux doigts sur sa tempe gauche. — Il est bien plus simple que vous me disiez tout de suite le chiffre que vos moyens vous permettent de me fixer.

M. NOLU.—Ah ! non !... Ah ! non !... Car cette somme ne représente pas nécessairement la valeur de votre fonds... C'est simple comme bonjour. Vous n'avez qu'à me dire ce que vous l'estimez, et je verrai si c'est dans mes prix.

M. HUMÈCHE, dont la migraine redouble, hoche douloureusement la tête, puis secouant avec courage la douleur.—Je sais à peu près ce que vaut mon fonds pour moi, mais je ne sais pas ce qu'il vaut pour l'acheteur. Il ne vaut pas le même prix pour l'exploiter soi-même que pour le céder.

M. NOLU.—Enfin, qu'estimez-vous qu'il vaille pour l'acheteur ?

M. HUMÈCHE.—C'est à l'acheteur à savoir cela. Je ne suis pas l'acheteur, moi.

M. NOLU.—Moi, je n'ai pas les éléments nécessaires pour estimer un fonds de teinturerie. Je ne suis pas teinturier.

M. HUMÈCHE.—Permettez. Vous êtes bien plus que moi au courant de ces sortes d'affaires. Votre comptoir s'occupe de la vente des fonds de commerce.

M. NOLU.—Mon comptoir, mais pas moi. Moi, je suis aux prêts immobiliers. En matière de vente de fonds, je suis un bébé de trois ans. Je ne sais pas si votre fonds vaut dix francs ou s'il vaut un million. Dites-moi un prix. Nous discuterons, voilà tout.

M. HUMÈCHE.—Voyons (Il réfléchit.) Ah ! la garce ! elle me tuera !

UN PERSONNAGE INATTENDU — (Suite et fin)

II
Mais il changea d'opinion.

TROP VITE PARLER...



Cassidy. — Cet enfant te ressemble, c'est effrayant...

Casey. — Ferme ta goule... On l'a trouvé sur le perron et on s'en va le déposer à la station de police.

M. NOLU. — Qui ça ?

M. HUMÈCHE. — Ma migraine.

M. NOLU. — Qu'est ce que vous faites pour ça ?

M. HUMÈCHE. — Je me résigne. J'ai tout essayé.

M. NOLU. — Il n'y a qu'un remède. C'est le repos qu'il vous faut. Retirez-vous des affaires, puisque vous avez un successeur. Di es votre prix et vous serez débarrassé de vos occupations.

M. HUMÈCHE. — Je vous assure, mon cher monsieur, que vous me prenez au dépourvu.

M. NOLU. — Je vous ai demandé votre prix pour l'autre jour. Vous m'avez ajourné à trois jours. Vous avez eu le temps de réfléchir.

M. HUMÈCHE. — Vous croyez cela, vous ? Vous croyez qu'on peut réfléchir profitablement sans avoir une base, c'est-à-dire sans avoir une offre ?

M. NOLU. — Vous croyez qu'on peut faire une offre sans avoir une base d'appréciation.

M. HUMÈCHE. — Vous connaissez mon affaire.

M. NOLU. — Pas comme vous... C'est une question de confiance... Nous sommes d'honnêtes gens, et nous avons confiance l'un dans l'autre. Est-ce que je cherche à vous rouler ?

M. HUMÈCHE. — Est-ce que je suis un homme à vous mettre dedans ?

M. NOLU. — N'y allons donc pas par quatre chemins. Dites-moi en toute confiance : " je vous cède ma teinturerie à tel prix. Voyez si ça fait votre affaire."

HUMÈCHE. — Je dis mieux parce que je vous dis : mon petit Nolu, faites votre prix vous-même." Mon petit Nolu, nous sommes en train de compliquer une question des plus simples. Dites un chiffre... le premier venu... au hasard...

M. NOLU. — Vous voulez un chiffre... Eh bien... (*Il réfléchit, puis au bout d'un instant.*) Voilà un chien que j'ai toujours admiré.

M. HUMÈCHE. — C'est un colley.

M. NOLU. — Je vois. C'est difficile à élever, ces bêtes-là.

M. HUMÈCHE. — J'en ai perdu deux. Celui-là a trois ans. C'est le plus beau de Paris.

M. NOLU. — Je le crois sans peine.

M. HUMÈCHE. — Eh bien ! prenez ma teinturerie, et je vous le donne par dessus le marché. (*Avec une jovialité un peu forcée.*) Allons, à combien y a-t-il marchand pour la belle teinturerie et le beau chien écossais ?

M. NOLU. — Quelle est la mise à prix ?

M. HUMÈCHE, sans avoir l'air d'entendre. — Personne ne dit mot ?

Personne ne dit mot en eff. M. Nolu sait qu'il y a un usag- pour la vente des fonds. On additionne le revenu des trois dernières années. Mais il estime que la teinturerie Humèche a fait une année exceptionnelle en 1897, par suite de la fermeture de Beugnoud, un concurrent direct. M. Humèche songe, à part lui, que son année 1899 a été mauvaise, car il a changé son matériel et subi, de ce fait, un arrêt de quatre mois. Aucun d'eux, pour des raisons diverses, ne veut donc mettre en avant cette base d'appréciation.

M. NOLU, d'un air fin. — Qui est-ce qui a parlé le premier de l'affaire ?

M. HUMÈCHE. — Moi... mais je vous ai dit et répété que je ne tenais pas à vendre. On m'avait prevenu que, de votre côté, vous cherchiez quelque chose pour vous établir. Je vous ai simplement averti qu'une offre suffisante pouvait me décider...

M. NOLU, avec une politesse un peu sèche. — Excusez-moi si je vous presse pour avoir un prix... Je ne vous cacherai pas que j'ai d'autres affaires en vue pour lesquelles je dois donner une réponse demain. J'aurais besoin d'être fixé aujourd'hui.

M. HUMÈCHE. — Et moi aussi. Ma femme est furieuse que je vende. Elle voudrait que je passe la main à son neveu. Si je ne vends pas aujourd'hui, elle va s'opposer à ce que je fasse affaire avec vous par la suite.

M. NOLU. — Enfin, vous ne changerez toujours pas d'avis d'ici demain ?

M. HUMÈCHE. — Si vous m'affirmez que, demain, vous m'apporterez une offre.

M. NOLU. — Non, c'est moi qui vous laisse vingt-quatre heures pour réfléchir au prix que vous allez me fixer.

M. HUMÈCHE. — C'est-à-dire que je réfléchirai jusqu'à demain pour savoir

si je suis en état de fixer un prix sans avoir une offre. Apportez une offre et vous serez sûr d'avoir un prix.

M. NOLU. — Enfin, écoutez. Je vous attends demain chez Brûloux, place des Victoires. On n'y mange pas mal. Vous m'offrez plaisir d'accepter à déjeuner.

M. HUMÈCHE. — C'est dit. Demain, à midi. Apportez une offre.

M. NOLU. — Pensez à votre prix. Ils se lèvent.

TRISTAN BERNARD.

OBSERVATION

C'est un homme ponctuel que celui qui est toujours en temps aux affaires. Cependant un chef d'orchestre est plus que ponctuel : il bat le temps.

GATIENNERIE

M. Gatién, se trouvant dans un wagon de deuxième classe avec son fils, voit celui-ci s'amuser avec les tickets.

— Ah ! ça, voyons, fait-il, en les lui retirant vivement des mains, est-ce que tu as besoin de faire voir que nous voyageons en deuxième ?

LA PROCHAINE FOIS

Le juge. — Vous n'aviez nul besoin de rouer de coups le plaignant après l'avoir volé !

— C'est vrai, Votre Honneur, la prochaine fois je suivrai votre conseil.

CE QU'IL FAUDRAIT

Le tailleur. — C'est la grande mode pour les chasseurs, l'uniforme khaki ; le gibier ne vous voit pas.

Le chasseur. — Ça, ça m'est égal... vous ne pourriez pas inventer une étoffe qui me ferait voir du gibier ?

ENTRE NOUVEAUX MARIÉS

Elle. — Mon Gaston, si jamais je te fais de la peine, promets-moi de tout ignorer : j'en mourrais de chagrin !

LES RÉCOMPENSES

Bout de conversation à l'Exposition de Paris. — C'est tout ce que tu as obtenu, une pauvre mention honorable ?

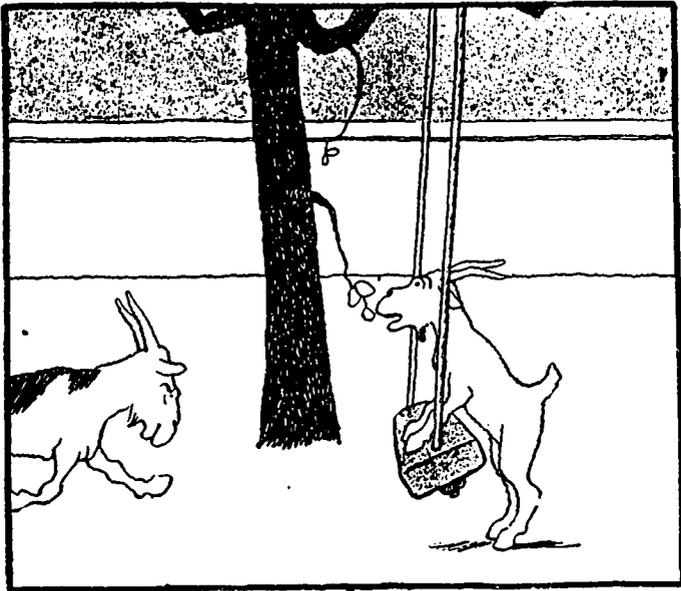
— Honorable, tu le vois, elle aurait encore bien pu ne pas l'être

UN COMPROMIS

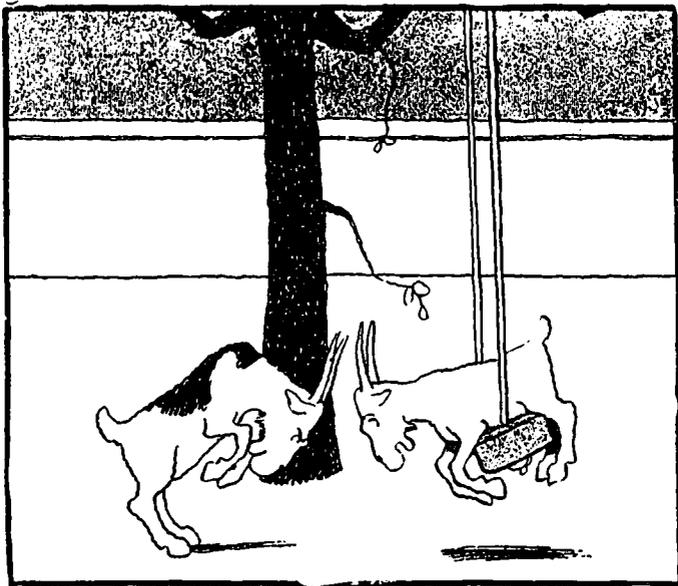


Lui. — Oui, ma chère, j'en ai aimé d'autres, mais ne déterrons pas le passé
Elle. — Je le veux bien, mais à la condition d'être aussi discrets pour l'avenir.

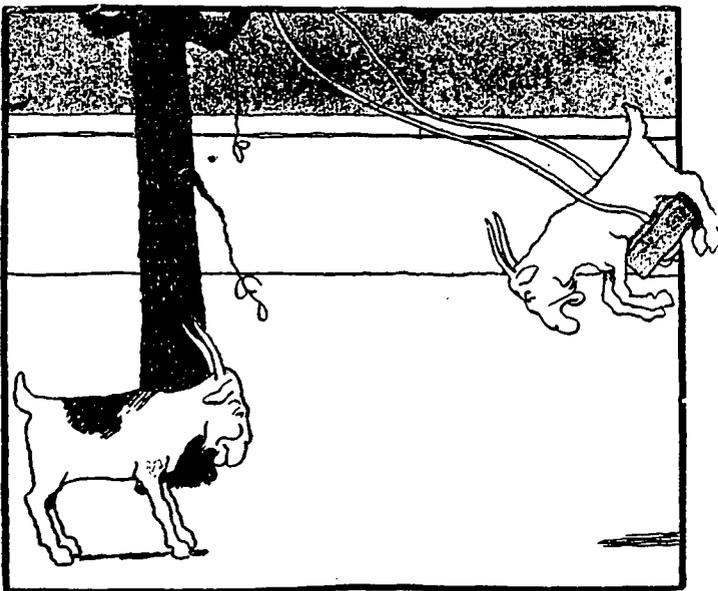
BALANÇOIRE



I



II



III

UN PLONGEON MALENCONTREUX

Le jeune Arthur Bombardier devait épouser Mlle Jeanne Grobidon, la fille de M. Grobidon, quincailier retiré des affaires après fortune faite, et de Mme Grobidon née de Vauplaisant, comme elle ne manquait jamais de le faire savoir à tous propos.

Mme Grobidon était une grande fluette personne qui effectait beaucoup de dignité, elle avait une manière de dire "nos gens", en parlant de sa bonne qui sentait sa femme de distinction. Elle avait toujours l'air de renifler les croisades.

M. Grobidon, lui, ne la faisait pas à la pose ; il était rond et jovial. On

lui soupçonnait quelque faiblesse pour le cotillon, mais il n'en faisait rien paraître.

Il exigeait même de tous ceux qui l'approchaient une grande austérité. C'est ainsi, du reste, qu'on rétablit l'équilibre ; l'austérité qu'on affiche compense celle qu'on a pas, et cela constitue une bonne moyenne vertueuse.

Donc le jeune Arthur avait été admis à faire sa cour.

Mlle Grobidon était une charmante jeune fille.—Vous vous y attendiez, n'est-ce pas ?—Elle avait les yeux les plus séduisants du monde, et, dans chacune de ses joues, se creusait une de ses fossettes au bout desquelles il y a souvent une culbute.

On était au mois d'août.

La famille Grobidon partait à cette époque pour les bains de mer.

Arthur Bombardier la suivit...

Les plages sont favorables au flirt.

Et l'énamouré jeune homme flirta abondamment tous les jours sous l'œil maternel et distingué de Mme Grobidon.

Une après-midi, en sortant de sa cabine, encore toute rose du bain de lames qu'elle venait de prendre en compagnie de son fiancé, Mlle Jeanne, voyant auprès d'elle une dame qui tenait à la main un bouquet d'immortelles de mer, exprima le désir d'en avoir un semblable.

—Il n'y en a plus par ici, dit M. Grobidon... Elles ont été cueillies depuis longtemps...

La figure de Mlle Jeanne commençait à s'allonger...

Le jeune Arthur se hâta d'intervenir.

—Je sais où en trouver, affirma-t-il.

—Oh ! allez m'en cueillir, dites ?... supplia la jeune fille avec une de ces moues auxquelles un homme ne résiste généralement qu'après un mois de mariage.

—Ce sera un plaisir pour moi de vous être agréable, roucoula Arthur... Et dès demain matin j'irai en chercher.

—C'est loin d'ici ?

—Non, à deux kilomètres... à Soumar... je connais un endroit où il y en a de magnifiques.

Il fut convenu que le lendemain matin, Arthur Bombardier s'en irait cueillir les immortelles...

Assez longtemps après que l'aurore aux doigts de rose eut ouvert les portes de l'Orient, c'est-à-dire vers huit heures du matin, le jeune Arthur ayant allumé une cigarette, s'en fut d'un pied léger vers Soumar.

C'est un petit hameau bâti au milieu de marais coupés en tout sens par des fossés qui servent à l'écoulement des eaux ; de sorte que chaque champ forme une île, et qu'on y accède par un pont.

Ces ponts sont, pour la plupart, très rudimentaires. Il se composent, en général, d'une simple planche ou d'un madrier jeté négligemment en travers du fossé.

Le champ où Arthur avait vu les immortelles était comme ses voisins, entouré d'eau de tous côtés ; une poutre fort mal équarrie, y donnait accès.

Mais le jeune homme était d'une certaine force en gymnastique...

En trois enjambées, il eut franchi le fossé...

Et il se mit à faire une ample provision d'immortelles de mer, coupant, cueillant, arrachant de ci de là avec ardeur...

Si bien qu'en peu de temps, il en eût une belle gerbe.

—Je crois que ma charmante fiancée sera satisfaite, se dit-il.

Et tenant les immortelles précieusement embrassées, il voulut traverser de nouveau la passerelle pour regagner la route.

Il prit son élan résolument, un peu gêné toutefois par sa moisson de fleurs...

Une, deux, trois et...

Plouf !...

Il tomba un beau milieu du fossé lui et ses immortelles !...

Une foule de grenouilles effarées plongèrent plongèrent autour de lui...

Il faisait une laide grimace le jeune Arthur !...

Il avait de l'eau jusqu'à la ceinture, il sentait ses pieds englués dans la vase...

Et personne pour l'aider à se tirer de là !...

Enfin, il parvint à empoigner la poutre qui lui avait si mal servi à passer l'eau tout à l'heure, s'y oramponna des deux mains, arracha de la vase ses pieds l'un après l'autre, et après avoir effectué un savant rétablissement, il parvint à sortir de l'eau, et à regagner la route.

Mais dans quel état !

Son pantalon ruisselait ; et, bien qu'on fût en été, la perspective de faire deux kilomètres avec cet inexprimable qui lui collait aux jambes, n'avait rien d'agréable...

D'autant plus que la vase avait formé dans le bas, deux bottes qui pesaient fort.

—Bast ! se dit-il après réflexion, il ne passe personne sur cette route...

Je vais tout simplement enlever ce fâcheux pantalon qui m'empêche de marcher et m'englué tout à la fois !

Aussitôt dit, aussitôt fait... Et le jeune Arthur apparut se détachant, en bannière, sur l'azur du ciel...

Mais comme le vent, toujours indiscret au bord de la mer, faisait voltiger les pans de sa chemise, le pudibond jeune homme ôta son veston, le mit devant lui en guise de tablier, en nouant les deux manches derrière ses reins, et, ainsi équipé, il se mit à marcher très vite vers la ville.

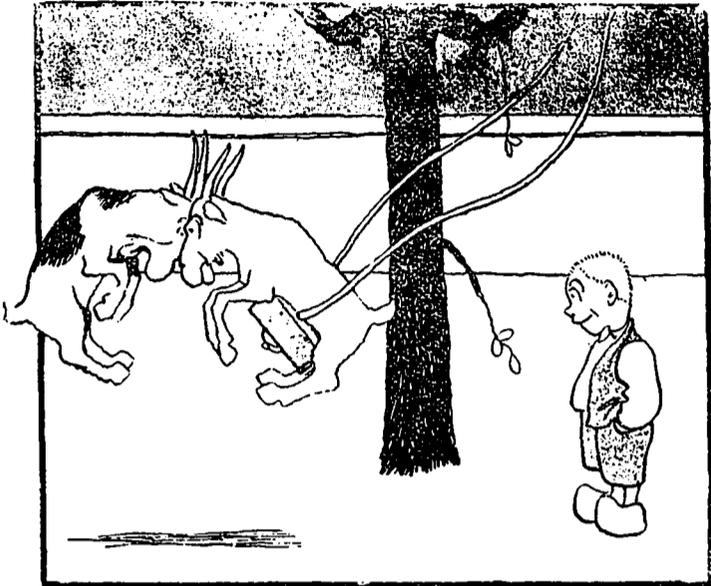
Il n'en était plus qu'à trois cents mètres environ, et il se demandait comment il allait faire pour regagner son hôtel *incognito*... lorsque, de loin, il aperçut...

Oui... Il n'y avait pas à s'y tromper...

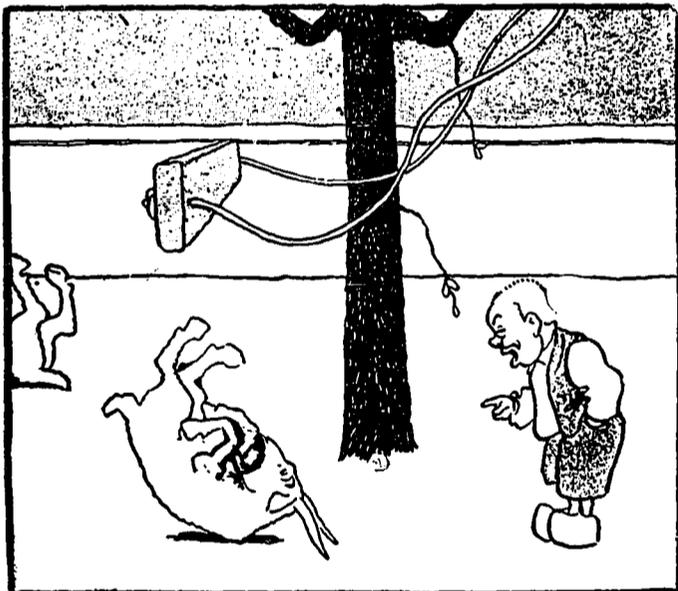
M. Grobidon !...

Sans doute, sa femme et sa fille le suivaient...
Paraître en un pareil costume devant sa rougissante fiancée !...
Affronter les regards courroucés de Mme Grobidon !...
Impossible !
Mais où se cacher ? .. dans quel trou de taupe se fourrer ?...
Ah !!!...
Il y avait à sa droite une petite maisonnette...
La porte était entr'ouverte...
Il s'engouffra dans le corridor.
— Ça y est, se dit-il en reprenant un peu haleine... Je ne sais pas chez

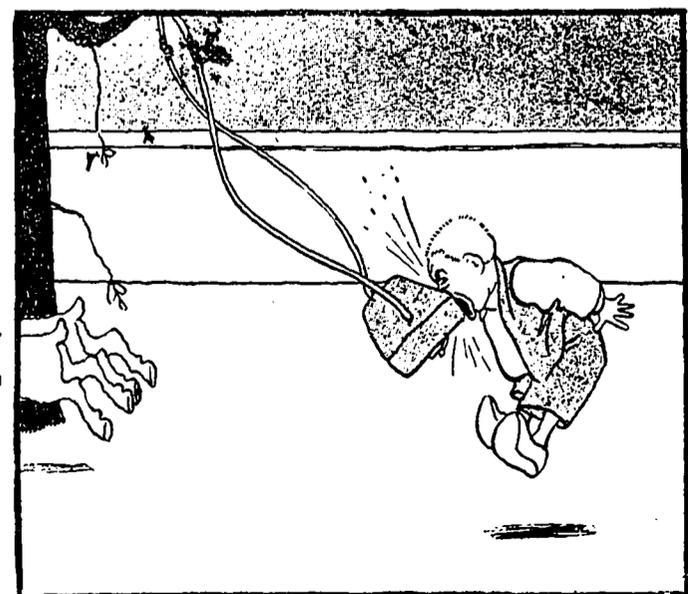
BALANÇOIRE — (Suite et fin)



IV



V



VI

qui je me suis introduit, mais qu'importe... Je trouverai bien là quelque personne charitable qui compatira à mon embarras et me prètera une culotte pour rentrer à l'hôtel...

Cependant, n'apercevant âme qui vive, et voyant un escalier devant lui, le jeune Arthur monta jusqu'au premier étage...

Poussa une porte...

Et se trouva dans un salon meublé avec la banalité habituelle aux appartements garnis de villes d'eaux...

Personne encore !...

— Pas de chance ! grogna Arthur, je suis entré dans une maison inhabitée !...

Au même instant il entendit une vocalise lancée par une voix de femme...

Cela venait de la chambre à côté...

— Sapristi ! !

Il se rappelait maintenant...

Dans son trouble, il n'avait pas fait attention à la plaque qui se trouvait à la porte d'entrée.

Et pourtant combien de fois n'avait-il pas lu cette inscription sur cuivre :

MADemoiselle BÉCARRE

Professeur de chant et de piano

— Me voila bien, se dit l'infortuné... Je suis entré chez une demoiselle !...

Et par surcroît de malchance Arthur entendit monter quelqu'un dans l'escalier...

Effaré, ahuri, perdant la tête, il cherchait de tout côtés où se cacher...

Enfin il avisa un placard et s'y blottit...

Il était temps... La personne dont il avait entendu le pas dans l'escalier, entra...

C'était... M. Grobidon !...

Disons tout de suite que Mlle Bécarre était le professeur de piano de Mlle Grobidon, et que l'ex-quincaillier venait tout simplement la prévenir que sa fille ne prendrait pas sa leçon ce jour-là.

M. Grobidon toussotta... attendit un instant...

— Allons bon, se dit-il, personne ! Mlle Bécarre est, sans doute, à faire son marché...

Puis, il étouffa un juron... fit une grimace et se gratta la cuisse en maugréant :

— Satanées puces !...

L'excellent homme venait de faire la sieste sur le sable de la plage, et des myriades de ces insectes avaient grimpé le long de ses jambes.

— Oh ! gémit-il c'est intolérable !... Je suis seul... Tant pis !

Et délicatement, il enleva son pantalon, courut à la fenêtre et le secoua frénésique, en murmurant :

— Eh ! allez donc vous promener !

Mais le pauvre homme mettait trop d'ardeur à sa besogne, et...

Vlan !...

Le pantalon lui échappa des mains, et tomba dans la rue...

M. Grobidon resta quelques instants, hébété de surprise.

— Ah ! bien... ah ! bien... balbutia-t-il. Comment vais-je faire pour aller le chercher ?... Quelle position ?... Chez une maîtresse de piano !... Et Mlle Bécarre qui peut rentrer d'un instant à l'autre !...

Justement dans la pièce à côté une vocalise éclata de nouveau...

M. Grobidon bondit...

— Où me mettre ?... où me fourrer ?...

Il cherchait éperdu...

Sous le canapé ?... impossible... Sous le guéridon ?... Son ventre dépassait !...

— Ah ! ici !...

Il ouvrit fébrilement le placard où le pauvre Arthur s'était renfermé...

— Mon gendre ! hurla-t-il en l'apercevant.

— Mon beau-père ! glapit Arthur en sortant de sa cachette.

— Comment, monsieur ! s'écria M. Grobidon, je vous trouve en banquette chez une demoiselle !... Vous n'aurez pas ma fille ! !

— Et vous, monsieur, je vous trouve aussi sommairement vêtu chez une demoiselle !... je le dirai à votre femme ! !

— Moi, monsieur, c'est différent !...

— Et moi, c'est encore plus différent !...

Sur ces entrefaites, la porte s'ouvrit et Mlle Bécarre entra dans le salon. En apercevant chez elle ces deux hommes ainsi légèrement vêtus, elle poussa un cri extravagant et s'évanouit...

Longue fut l'explication entre le beau-père et le gendre...

Enfin tout s'arrangea.

Mlle Bécarre, revenue à elle, alla chercher le pantalon de M. Grobidon, et un voisin obligeant en prêta un au jeune Arthur.

Mlle Grobidon n'eût pas ses fleurs ce jour-là ; mais elle ne sut jamais pourquoi Arthur ne les lui avait pas rapportées.

JULES DEMOLLIENS.

AMUSEMENT COMPLET

Julia.—T'es tu bien amusée au mariage d'Estelle ?

Emma.—Beaucoup. Sa robe était affreuse et les cadeaux de noces pitoyables.

ACTUALITÉ MARSEILLAISE

Alail.—Tu criais tellement : "à Pékin !" que je te croyais en route pour la Chine !

Cornebère.—Eh ! bagasse : ce n'est pas les Chinois qui me font peur... c'est les quarante jours de mal de mer qui m'effraient... té !

MERVEILLEUSE DÉCOUVERTE

{ Nous enverrons Gratuitement des indications complètes pour la repousse des cheveux sur les crânes les plus chauves ; de même pour arrêter la chute des cheveux, le "Dandruff" et les boutons qui se forment sur le scalpe. }

Cette composition rend les cheveux des Dames soyeux, brillants et fournis. Ecrivez aujourd'hui : ROWELL & BURY, 65 rue St-Jacques, Montreal.

L'ARGUMENT DOUTEUX



—Je sais que je suis bien audacieux de venir solliciter votre main, mais croyez bien que je suis encore solide malgré mon âge ; tous mes amis me disent que j'enterai bien encore une demi-douzaine de femmes.

AIR DE VIOLE

*Ni les jours tristes, ni les nuits d'ombre méchante
Où palpitent des souvenirs et des oullis,
Où grelottent mille serments ensevelis,
N'ont eu de prise sur mon cœur qui chante.*

*Si mon cœur chante et si sa chanson est touchante,
Et s'il ne songe plus aux moments abolis
Et si ne se décèle enfin, en ses replis,
Nulle amertume ou nul regret dont il s'enchanté ;*

*Si mon cœur chante et chantera, c'est que tu vins ;
Victorieuse bellement des soucis rains,
Pour donner à mon âme une nouvelle vie.*

*Que ton amour, simple et discret, me soit élément,
Toujours égal au long de la route suivie
Où nous irons, mains dans les mains, candidement.*

ERNEST BEAUGUITE.

LE JEU DES 36 BÊTES

Tout le monde a entendu parler du jeu des Trentes-six Bêtes, mais bien peu de personnes savent en quoi il consiste.

Nous trouvons dans la *Revue Indo-Chinoise* une étude intéressante sur ce sujet. Nos lecteurs la liront avec plaisir :

« Ce jeu qui longtemps fit tant de bruit en Indo-Chine, n'est pas le seul qui soit en honneur dans nos possessions d'Asie.

La première année de l'adjudication de la ferme des jeux, le jeu des trente-six bêtes avait été prohibé, mais, l'année suivante, il fut autorisé, afin d'obtenir une plus forte redevance de l'adjudicataire, sur laquelle on comptait pour équilibrer le budget de 1888.

Beaucoup de personnes discutant sur l'institution de la ferme des jeux, qui n'existait pas avant notre arrivée, et sur les effets funestes qu'elle produisait, commencèrent une campagne contre le jeu des trente-six bêtes qui fut interdit de nouveau, puis rétabli, à la suite d'un procès gagné par le fermier.

Depuis, ce jeu a été définitivement interdit.

Ce jeu, appelé aussi les trente-six caractères, dont on a tant parlé, et qui est toujours mis en avant, lorsqu'il est question de la passion dominante des Annamites, est, croyons-nous, peu connu. Voici quelques détails sur son fonctionnement ; le jeu, par le fait, n'est qu'une loterie.

Au siège de l'établissement, on délivrait gratuitement une feuille imprimée portant, au centre, un personnage grossièrement dessiné, ayant inscrit, sur tous les membres, les 36 caractères indiqués au tableau. Ces caractères représentaient les noms des trente-six bêtes ; ils formaient cadre, sur cette feuille, autour du personnage qu'ils entouraient sur trois côtés, sauf par le haut.

Entre les noms des trente-six bêtes, étaient intercalés ceux des quatre princesses, quatre bonzes, quatre philosophes, cinq mandarins militaires, une bonzesse, deux sorciers, cinq mendiants, sept commerçants et quatre lettrés du roi.

Chaque nom de personnage correspond au nom d'un animal ; cet assemblage est fait dans le but de développer l'imagination des joueurs et de leur donner des idées.

Si dans la journée on rencontre un bonze, un mandarin, un mendiant, un lettré, etc... on a des chances de gagner, dit-on, si l'on joue sur les animaux correspondant à ces personnages.

Le jeu des trente-six bêtes, tenait une place énorme dans la vie des Annamites, depuis le mendiant qui sollicite quelques sapèques aux passants, jusqu'au mandarin, tous jouaient ; l'entrée de la maison de jeu était interdite aux femmes, aux enfants et aux soldats, mais ceux-ci éludaient cette défense en envoyant chercher des billets.

Sur les billets, en tête de chaque colonne, figurent les caractères ou noms des animaux.

On ne peut jouer que deux francs sur une feuille, mais on peut pointer sur autant de feuilles que l'on veut.

Il est fait deux tirages par jour ; le premier à midi et le second à cinq heures du soir.

Le caractère ou animal gagnant était choisi par un employé de la maison qui remplissait l'office de croupier ; sa discrétion était, paraît-il, à toute épreuve. Au commencement de chaque émission de billets, le caractère choisi était enfermé dans une enveloppe de calicot et hissé au plafond. L'heure du tirage arrivée, l'enveloppe était descendue et ouverte par qui voulait.

À ce moment, la voie publique était envahie par la foule qui se pressait et se bousculait, attendant avec des trépignements d'impatience que le sort ait parlé.

Aussitôt le chiffre connu, les gagnants se précipitaient pour encaisser leur gain, pendant que les perdants rentraient chez eux pour aviser aux moyens de recommencer une nouvelle partie.

Le banquier se réservant six chances ne payait que trente fois la mise. Les maisons de jeu des trente-six caractères délivraient, tous les soirs, des papiers sur lesquels étaient deux vers ou deux dictions chinois ; le premier devait aider à jouer le matin et l'autre le soir.

Ils ne donnaient aucun renseignement, mais étaient destinés à inspirer des idées au joueur embarrassés du choix.

Dans ce pays de chimères où la superstition joue un grand rôle, où les histoires de dragons et de génies laissent loin derrière elles tous nos contes de fées et de revenants, que de croyances bizarres les joueurs n'ont-ils pas ?

En Europe, la possession de certains objets, la rencontre de tel personnage, passent pour porter veine au jeu ; ces superstitions sont bien annamites, si on les compare à la croyance aveugle des Annamites dans l'influence des génies, par exemple ; aussi les maisons de jeux ont-elles déjà essayé plusieurs fois de détruire la retraite des bons génies domiciliés à Hanoi.

Un des dieux affectionnés par les bons génies se trouvait rue du Coton dans un arbre devenu sacré et qui était l'objet d'une grande vénération.

Tous les jours on pouvait voir les joueurs de Hanoi et des environs faire leurs dévotions à ce but de pèlerinage.

Ils s'inclinaient plusieurs fois en faisant des *tay* (salut) et jetaient deux sapèques dans un plat : si l'une tombait pile et l'autre face le joueur devait être favorisé du sort.

D'autres emportaient des feuilles de cet arbre ou des baguettes d'encens qui avaient brûlé devant l'autel dressé à son pied ; ils couchaient à côté de ces fétiches pendant la nuit et, si dans leurs rêves, ils voyaient apparaître des animaux de la feuille de loterie, ils pouvaient jouer à coup sûr sur cette figure.

Les heureux ne manquaient jamais de venir manifester leur reconnaissance en apportant à la gardienne de ce lieu sacré une offrande en argent pour aider plus tard à la construction d'une pagode en l'honneur des bons génies, protecteurs des jeux.

La découverte de ce lieu miraculeux est de date assez récente".

FRED ISLY.

UN SOUHAIT

La mère.—Tu as été si sage aujourd'hui que je veux que tu souhaites quelque chose.

L'oto.—Je souhaite d'être aussi méchant que je le voudrai, demain.

MAINTENANT ÉPOUSE

Elle.—Tu fais de grands progrès comme danseur. Autrefois tu déchirais mes robes.

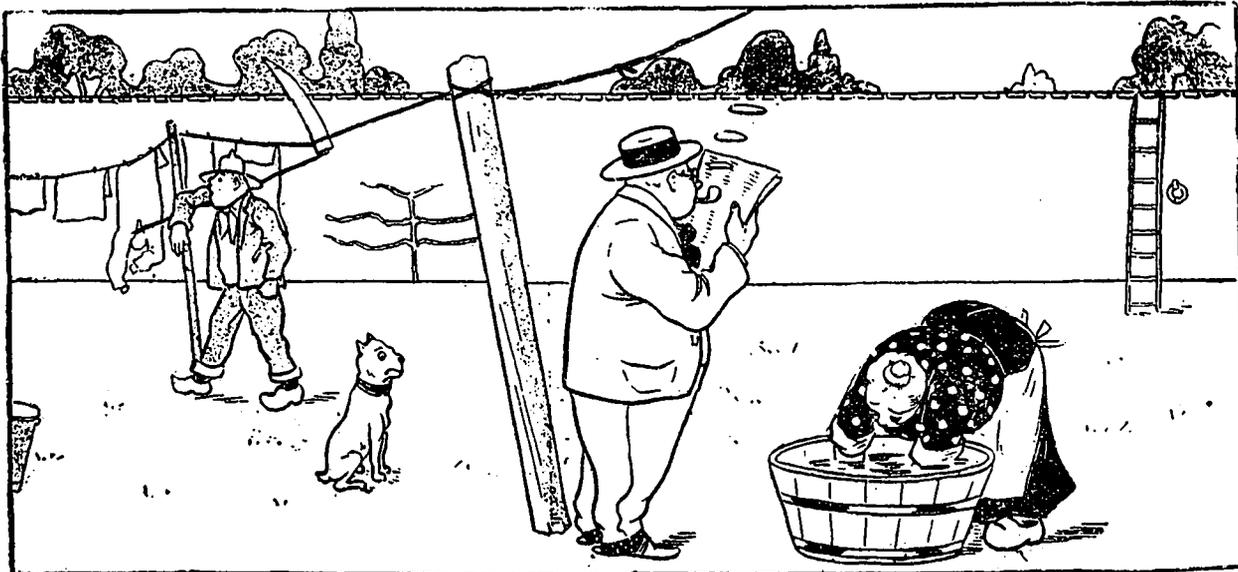
Lui.—C'est qu'aujourd'hui je suis obligé de les payer.

DEVINETTE

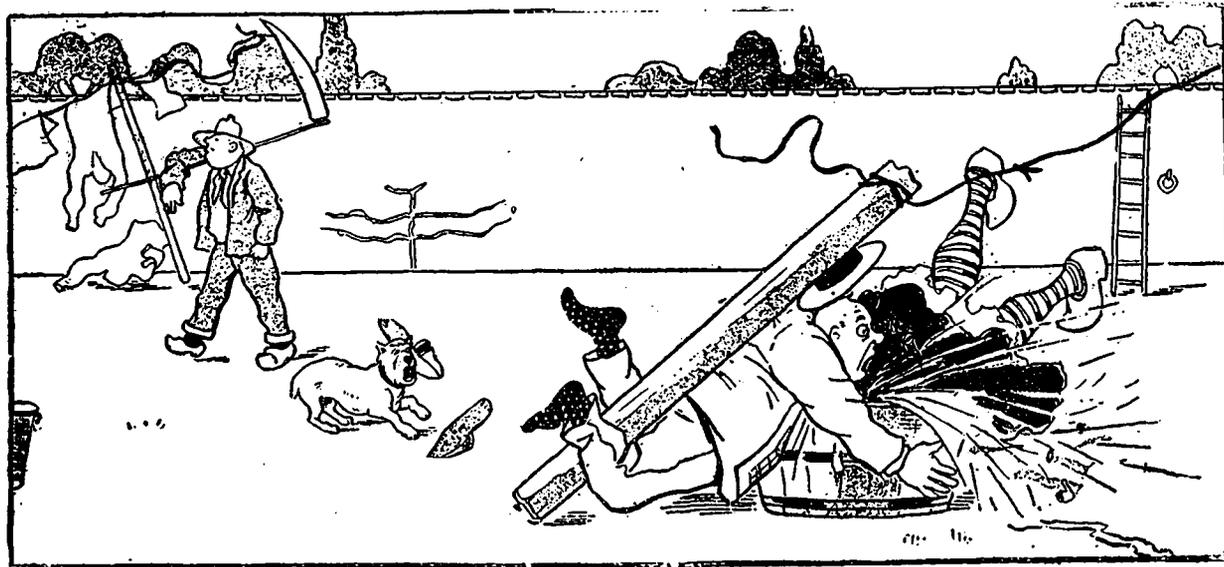


—Où sont donc les deux autres ?

CAUSE ET EFFET



I. — !!!...



II. — ...!!!

A NOTRE VIEUX DRAPEAU

Bourgeois, rentiers, bourgeois tranquille,
Lorsque vous verrez par la ville,
A l'ombre de leur vieux drapeau
Ces anciens combattants, superbes et graves,
Défiler le front haut, l'œil braqué,
Bourgeois et rentiers, bus le chapeau.

Ayant pour eux la vertu maîtresse,
Un bien plus haut que la richesse
Dont plaisaient les esprits forts ;
C'est l'emblème de la Patrie,
De notre terre sainte et chérie
Où tant de nos frères sont morts.

Jamais lassés, toujours farouches,
Point ne s'échappe de leur bouche
Un mot de mauvais humour ;
Car ces vieux guerriers intrépides
Trois mots seulement leur servent de guides :
Gloire, Patrie, Honneur.

Et si cet accent vous pénètre,
Un frisson parcourra votre être
Dont votre corps tressaillera,
Et, d'une émotion inconnue,
Vous resterez tête nue
Quand leur vieux drapeau passera.

Bonté Récompensée

Ce matin-là, comme il faisait très beau, la jeune, tendre et jolie Clémence eût une idée ..

S'adressant à son mari, un certain M. Lemulle, elle dit :

— Si on allait à la campagne ?

— A la campagne ? riposta le personnage, quoi f... , à la campagne ?

— Rien... se promener.

— A quelle campagne ?

— Où tu voudras... A Bougival, par exemple.

— Ça te ferait plaisir, d'aller à Bougival ?

— Beaucoup... Rappelle-toi... c'est là où nous nous sommes connus.

— Oui... J'aurais mieux fait de me casser une patte, ce jour-là.

— Vilain !... Alors, on va à Bougival ?

— Non, ma vieille, on ira de l'autre côté, à Joinville.

— Si tu veux... va pour Joinville !

— Je vais demander à Pignouf de venir avec nous.

— Pourquoi nous affubler de cet individu ?

— Oh ! tu sais, les balades sentimentales avec toi seule... soupé ! Tandis que Pignouf !... Il est rigolo, lui, au moins !

— Comme tu voudras, mon ami. Emmenons Pignouf.

M. Pignouf, le meilleur ami de M. Lemulle, était le type du camarade mal élevé, déloyal et tapeur, mais—chacun s'accorde à le reconnaître—éminemment rigolo.

La petite partie commença fort bien.

Dans le train qui les emportait à Joinville. Lemulle et Pignouf s'amuserent beaucoup à injurier quelques dames seules et plusieurs jeunes enfants.

De telle sorte qu'arrivés à destination, ils éprouvaient une faim proverbiale.

La très charmante Clémence aussi avait très faim.

A la guinguette où ils s'assirent sur les bords fleuris de la Marne :

— Hôlà, quelqu'un ! hurla Lemulle. Viendras-tu, tavernier du diable ?

Et Pignouf d'ajouter :

— Nous osâmes les gentilhommes les plus mal servis du royaume !

Cependant que Clémence flattait, non sans volupté, un gros minot noir qui faisait ron-ron.

— Qu'est-ce qu'il faut servir à ces messieurs et dames ?

Ainsi s'exprimait un vieux garçon de café appartenant à l'établissement.

— Qu'est-ce qu'il y a à bouffer dans ta sale boîte ?

— Bistock, côtelettes, etc., etc...

Passons ces tristes détails.

En débouchant la première bouteille de vin, soit mauvaise qualité du bouchon, soit inhabileté de l'officier, le bouchon se brisa et le vin fut souillé de mille fragments et miettes de liège.

Ah ! ça on fit, uno vio !

— Espèce de... ! clamait Lemulle.

— Espèce de... ! renforçait Pignouf.

(Les points ci-dessus sont mis en place des deux plus triviales insultes qui se puissent adresser à un homme.)

Le pauvre vieux garçon était tout décontenancé.

— C'est rien, c'est rien, balbutiait-il, vous allez voir...

Et, moyennant une petite cuiller, il tâchait d'enlever les morceaux de bouchon flottant sur la vinasse.

— T'es pas fou ? protesta Lemulle.

— F... nous une autre bouteille ! appuya Pignouf, et plus vite que ça !

Le pauvre vieux garçon fit appel à leur mansuétude.

Il n'était déjà pas si bien avec le patron : si on le forçait à rapporter à la caisse la bouteille ainsi contaminée par sa faute, sûr qu'on profiterait de ça pour le flanquer à la porte.

Et—mon Dieu, la place n'était pas meilleure qu'une autre—mais d'être à Joinville, cela plaisait beaucoup au vieux, rapport au bébé de sa fille qui était en nourrice, là, tout près, dans le pays.

— On s'en f... de ton lardon ! Une autre bouteille, qu'on te dit ! Et au trot !

Mais Clémence :

— Laissez cette bouteille, mon ami, dit-elle de son organe angélique. Je la boirai, moi... J'adore le bouchon !

La brave enfant fit comme elle disait.

A la grande moquerie des deux copains, elle but toute la bouteille de vin, sans en extirper le moindre morceau de liège.

Et toujours le sourire sur les lèvres !

Aussi, quand, dans l'après-midi, leur périssoire s'en vint à chavirer, les deux hommes se noyèrent.

Seule, allégée par les petits morceaux de bouchon qu'elle venait d'avalor, flotta Clémence.

Et elle épousa son sauveteur, un brave garçon d'excellente famille, récemment sorti de l'école polytechnique.

ALPHONSE ALLAIS.

DÉFINITION

Chagrin.—Cuir dont on fait les portefeuilles ministériels, pour exprimer le sentiment qu'on éprouve en les lâchant.

BOUT DE CONVERSATION

Zigomar.—Comment, vous osez dire qu'il y a des chiens qui ont plus d'esprit que leurs maîtres ?

Ernest.—Certainement ! C'est rare, mais j'en ai un !

Quand Vous Etiez Enfant

et qu'il vous fallait un apéritif, on vous l'administrait ordinairement sous la forme de sels d'Epsom causant des coliques, ou d'huile de Castor donnant des Nausées.

Maintenant, quand vous avez besoin d'un apéritif vous le préférez sous une forme douce et agréable au goût comme le

Abbey's Effervescent Salt.

Les enfants devraient être traités avec égard; Abbey's Effervescent Salt est à la fois, doux, efficace et agréable au goût; il est très aimé des jeunes et des vieux.

Il est uniforme et recommandable, fait par des chimistes experts d'après la véritable formule anglaise, et possède toutes les bonnes qualités qui devraient se trouver dans un apéritif et un digestif anti-acide.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette excellente préparation peut servir sera expédié franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à The Abbey Effervescent Salt Company, Limited, Montréal. . . En vente chez tous les pharmaciens, à 25c et 60c la bouteille.

Cook's Cotton Root Compound
Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, efficace. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.
Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. McGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

GRATIS Nous donnons ce magnifique Auto-harpe aux personnes qui vendront seulement 3 douzaines d'élegantes épingles Parisiennes à centimes à 10c. chacune. L'auto-harpe est un des instruments les plus populaires. Aucune de ses parties n'est compliquée. N'importe qui avec très peu de pratique, peut très bien la jouer. Le son doux qu'elle possède égale celui du meilleur piano. On peut avec cet instrument jouer la musique la plus difficile, et pour accompagner les personnes qui chantent n'est pas surpassé. Envoyez et nous vous expédierons les épingles par la poste. Quand vous les aurez vendues envoyez nous l'argent et nous vous ferons parvenir votre Auto-harpe dans une belle boîte paraffinée en bois, complète avec tout pour l'accorder, pièces, pont, musique, guide de 16 morceaux de choix populaires tous frais payés. THE BEST CO., Boite 15, Toronto, Can.

Les Debats

JOURNAL POPULAIRE
Ni vendu ni à vendre à aucune faction politique.
PARAISANT LE DIMANCHE
Le plus fort tirage des journaux du dimanche à Montréal.
21, 23, 25 Rue Saint-Jacques
MONTREAL, CANADA.
LOUVIGNY DE MONTIGNY, Directeur
ABONNEMENT: - \$1.00 PAR AN
Spécimen adressé sur demande
DANS CHAQUE LOCALITÉ, des agents pourront se faire d'appréciables bénéfices en faisant connaître "LES DEBATS". Ecrire pour conditions.

GRATIS Nous donnons cette magnifique bague en or solide ornée d'une superbe turquoise, entourée de 8 splendides brillants Parisiens aux personnes qui vendront seulement une douzaine de boîtes de Pilules Purgatives à 25c. la boîte. Ces Pilules agissent l'appétit, facilitent la digestion, purifient le sang, enlèvent de la peau tous les boutons et pustules, et guérissent l'écoulement et les toupeurs du foie. Envoyez, et nous vous enverrons les Pilules par la poste. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous expédierons votre magnifique bague, dans une jolie boîte couverte en velours et doublée en satin. CROWN BELL CO., Boite 15, Toronto.

"International Limited," via Grand Tronc

Service rapide sans égal. Laisse Montréal tous les jours à 9.00 heures a. m., arrive à Toronto à 4.25 heures p. m., Hamilton, 5.25 heures p. m., Woodstock, 6.45 heures p. m., London, 7.20 heures p. m., Chatham, 8.55 heures p. m., Détroit, 9.30 heures p. m., le même jour; Chicago, 7.30 heures a. m., le jour suivant.
Express de nuit rapide pour Toronto, Détroit, Chicago et l'Ouest, 10.25 heures p. m., excepté le dimanche; le dimanche, laisse à 8.00 heures p. m. Bureau des billets pour la ville, 137 rue St-Jacques.

GRATIS Nous donnons cette magnifique bague en or ornée d'une pierre imitation de diamant, en venant seulement 20c. chacune. Envoyez nous vos épingles à 10c. chacune et nous vous expédierons tout à fait gratuitement votre magnifique bague, soigneusement emballée dans une boîte double en velours. Dominion Novelty Co., Toronto, Can. Boite 1005.

En avançant dans la vie, nous lisons trois ou quatre images de nous, différentes les unes des autres; nous les revoyons ensuite dans la vapeur du passé comme des portraits de nos différents âges.

E. W. Grove
Cette signature est sur chaque boîte de vraies Tablettes LAXATIVE BROMO-QUININE, le remède qui guérit le rhume en un jour.

EFFET D'OPTIQUE

Mathurin. — Jamais je pourrai aller jusqu'au bout : c'est trop étroit.

GRATIS Nous donnons cette magnifique Carbine à Air aux personnes qui vendront seulement 20 de nos splendides épingles à centimes à 10c. chacune. Les épingles sont: 10c. bien finies, 10c. de différents patrons, ornées de belles pierres imitation de diamant, rubis et émeraude. Elles sont très faciles à vendre. Notre Carbine est des mieux faite et du dernier modèle, corrodée avec soin avant de sortir de la fabrique. Pour pratiquer à la cible et pour tirer le petit gibier, il n'y a rien de mieux. Il suffit de travailler ferme pendant deux heures, pour gagner cette belle carbine. Envoyez nous et nous vous expédierons les épingles tous frais payés. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous ferons parvenir votre carbine tous frais payés. GEM TON CO., Boite 1003, Toronto.

TEL. BELL 1387
ROYAL SILVER PLATE CO.
Presque tout le monde possède de vieux morceaux d'argenterie, de vieilles reliques, que l'on tient à garder. Nous les réparons et argentons comme neufs à des prix modérés.
40 COTE ST-LAMBERT, - MONTREAL.

CAMERA GRATIS Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2x2 pouces et n'importe quel petit garçon intelligent peut apprendre comment le faire fonctionner, en argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez la gagner facilement en vendant seulement 15 de plumes en verre à 10c. chacune. Elles ont au delà de 8 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de content, et chacune est soigneusement emballée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez vendues envoyez nous l'argent et nous vous ferons parvenir la camera tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite 1, s., Toronto.

Serviettes de Table Japonaises Faites d'elles-mêmes, ressemblant à la soie, qu'on ne trouve qu'en Extrême Orient. Bonne grandeur 13x13 pouces, et estampées en couleurs de leurs orientales. Une vraie nouveauté. Une douzaine, par la poste, 10c. McFarlane & Co., Toronto, Can.

Jeunes Devraient savoir comment PRENDRE SOIN d'elles-mêmes. Le livre "Wife's Hand Book" révèle un moyen sûr et efficace. Envoyez sous enveloppe bien fermée à n'importe quelle adresse sur réception de 10cents pour payer les frais de poste.
Epouses
The Regent Pharnacal Co., B. P. 1009, Montréal.

GRATIS Nous offrons gratuitement cette bonne montre plaquée en nickel avec mouvement Américain et à remonter aux personnes qui vendront seulement deux douzaines de paquets de leurs parfums de rose, de violette et d'héliotrope à 10cents la boîte. Envoyez et nous vous expédierons par la poste la montre. Quand vous l'aurez vendue, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons, franco par la poste la montre. Home Specialty Co., Boite 1, s., Toronto, Canada.

J. A. Dumas
Photographe
112 RUE VITRÉ
Coin St-Laurent, MONTREAL

PENSÉES D'UNE REINE

Les grandes cérémonies sont des comédies jouées sur des scènes sans coulisses. L'illusion se perd et les effets sont gâtés.

Il est des vanités qui ne se contentent pas de beaux habits : il leur faut encore de belles actions.

On commet une folie pour être appelé chevaleresque. Pour ne pas être appelé Don Quichotte, on évite une bonne action.

Vous avez peut-être le droit d'être fier de votre argent, si vous l'avez péniblement gagné, mais jamais de votre talent, qui est un patrimoine.

Une humiliation involontaire est souvent salutaire, tandis qu'elle révolte lorsqu'elle est infligée.

CARMEN SYLVA.

**

Séverin Busquet faisait des affaires de Bourse. Il y avait réussi. Enrichi par l'agio, il se prit à faire le petit grand seigneur et eut des réceptions. — Fort bien. — Un jour, il retourna à la Bourse ; il y joua de nouveau et y perdit. Il était ce qu'on appelle rincé.

Un pique-assiette de chez lui rencontra un autre de ces parasites.

— Mon cher, cet excellent Séverin doit être malade : il ne reçoit plus.

Réponse de l'écornifleur :

— Vous vous trompez, mon cher : ce n'est pas Séverin qui est malade ; c'est sa table qui a dû se mettre au régime.

**

Les uns attachent leur vie au succès, les autres au malheur.

BOUTONS SUR LA FIGURE

Le sang impur est la cause de ces boutons qui couvrent si désagréablement la figure : un bon traitement avec les PILULES de LONGUE VIE du CHIMISTE BONARD les fait disparaître.

On vient d'inventer en Allemagne un procédé ingénieux qui rendra de grands services pour la chasse au renard, au blaireau, et, en général, pour la poursuite des animaux qui se réfugient dans des terriers. On attache au cou du chien qui doit pénétrer dans le terrier une petite lampe électrique de couleur, construite sur un modèle particulier, dont l'auteur a pris un brevet. L'apparition de la lumière électrique bleue, verte ou rouge, produit sur le renard, habitué à une obscurité inviolable, un effet considérable. Il s'enfuit, et le chasseur, qui le guette à la sortie de son trou, le surprend sans peine. Certes, nous admirons, avec nos confrères d'outre-Rhin, l'invention du "basset lumineux." Cette découverte est incontestablement allemande, mais elle n'est pas aussi récente qu'on pourrait le croire.

C'EST POUR RIEN

Tout le monde est bien heureux de trouver, partout un remède aussi précieux que le Baume Rhumal à 25c la bouteille. 121



GRATIS! Nous donnons cette magnifique baguette Parisienne en "doubletillé" ornée d'un diamant aux personnes qui vendront seulement 1 douzaine de splendides épingles à ceintures à 10c. chacune. Ces épingles viennent directement de Paris où elles sont actuellement, en très grand vuote. Nos agents en sont enchantés, elles se vendent si rapidement. Envoyez-nous vos enveloppes les épingles par la poste. Quand vous les recevrez, nous vous expédierons franco par la poste, votre magnifique baguette ornée d'un sésaître. The Best Co., Boite 1, s. Toronto.

Laissez-nous l'envoyer par la poste ...

S'il vous a été impossible de vous procurer chez votre fournisseur cette Teinture Domestique de la plus haute qualité, le Savon Maypole, envoyez 10 cts pour toute couleur (15 cts pour le noir) au Dépôt Canadien, 8 Place Royale, Montréal, et nous vous l'enversons immédiatement. Nous vous ferons parvenir aussi une très utile brochure vous apprenant tout ce qu'il faut pour teindre avec succès à la maison, sans gâchis ni trouble.

La Teinture Domestique facile. Le Savon Maypole.

PREUVE D'AMITIÉ



Cohenstein. — Ça sent le brûlé.
Isaac. — Si vous avez quelque amitié pour moi, Cohenstein, retenez votre respiration pendant une dizaine de minutes.

Examinez nos Meubles

- De bons meubles peuvent subir l'examen le plus minutieux.
- Ils sont faits de bois choisi et on fait ressortir le grain en les polissant.
- Ils sont assemblés de la meilleure manière possible et l'examen le plus minutieux ne peut faire voir la trace de clous ou de colle forte.
- Ils sont élégants quant aux dessins, et vous n'en trouverez pas de semblables dans toutes les demeures que vous visiterez.
- Ils sont vendus à presque les mêmes prix auxquels sont vendus les meubles de qualité inférieure des autres fabriquees.

Renaud, King & Patterson,

652 RUE CRAIG. 2442 RUE STE-CATHERINE.

Le temps ne m'arrache que les cheveux, comme il effeuille un arbre en hiver, mais la sève est restée au cœur.

Phosphatine de Wood.
Le Grand Remède Anglais
Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets suffisent sûrement (toutes formes de faiblesse physique, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants). En voyez sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six gratuits. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.
The Wood Company, Windsor, Ont.
B. E. McGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

TIMBRES
La plus chère liste de timbres que vous avez jamais vue. Faites d'aluminium argent en forme d'un livre. Vos timbres magnifiquement gravés sur la couverture gratuitement. Vous voudrez en avoir une douzaine pour vos amis quand vous en aurez obtenu une. Mallez pour 5c. ou 2 pour 25c. McFarlane & Co., Toronto.

Le pain domestique est souvent domestique
— mais avec une bonne recette, de la bonne fleur, du lait sur, et du bon Soda, il est facile de faire du pain digestible. Le Soda
Dwight's Cow Brand
facilite la digestion du pain, et c'est le meilleur et le plus pur des Sodas.
Vendu en paquets seulement. Livre de recettes, franco sur demande.
DWIGHT'S SUPER-CARB. SODA
JOHN DWIGHT & CIE
84 Rue Yonge, TORONTO

FLAGEOLET fait de nickel 30c
très bon poli.
Il bronce bien.
Un traitement d'un heptade cahit merveilleusement un dollar. C'est l'offre la plus attractive que nous ayons jamais faite. Expé-iez par la poste, pour 25c. McFARLANE & Co., 110 Rue Yonge, Toronto, Ont.

Les savants ont remarqué que, dans l'état de santé parfaite, c'est à l'âge de trente-deux ans que nos ongles poussent le plus vite ; il ne leur faut alors que 88 jours pour se renouveler entièrement. Et, chose curieuse, c'est l'année d'avant, à trente-et-un ans, que les ongles se renouvellent le plus lentement : en 159 jours.

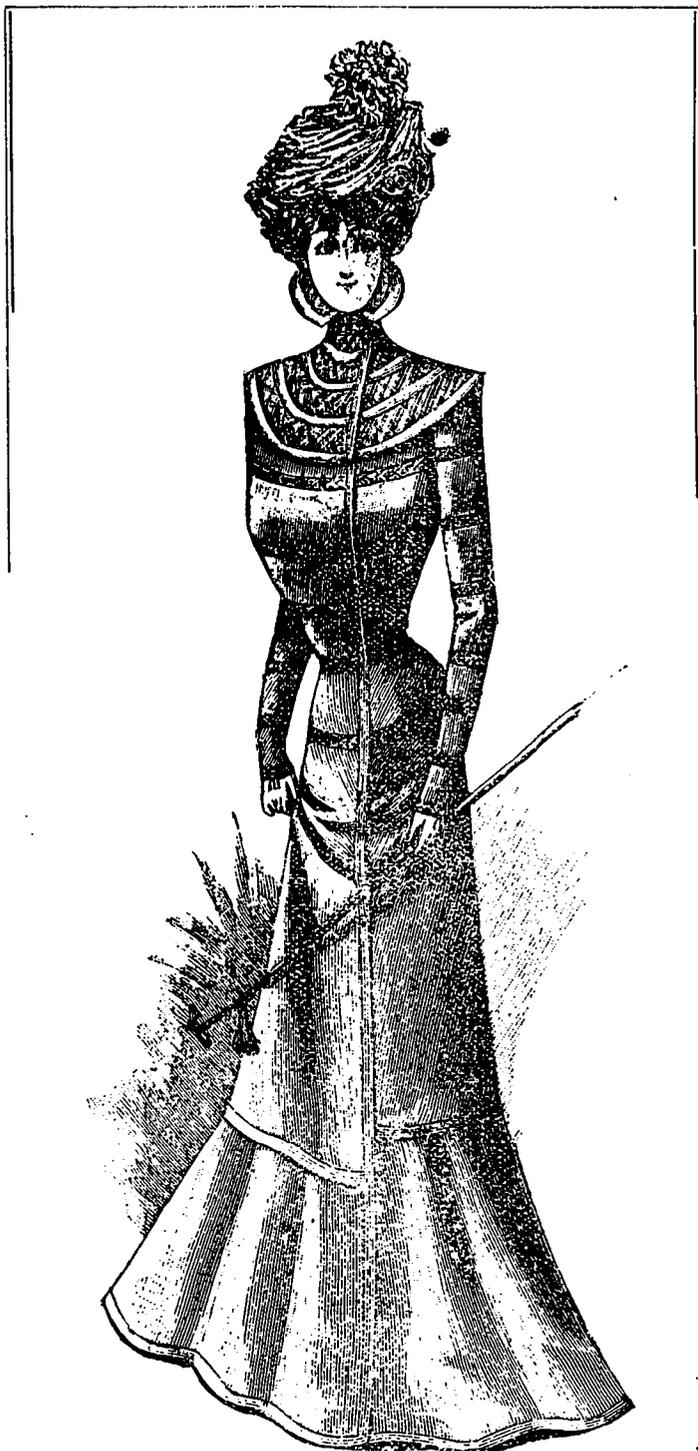
GUERIT LE RHUME EN UN JOUR.
Tablettes "Laxative Bromo-Quinine." Les pharmaciens vendent le prix, 25 cents, si elles ne guérissent pas.
Signature E. W. Grove sur chaque boîte.

GRATIS Cette magnifique baguette ornée d'opales dans une belle boîte doublée de velours aux personnes qui nous enverront une douzaine d'élegants paquets de Rosas à la Rose à la Violettes et à l'Heliotrop à 10c. chacun. Cette baguette est faite d'un merveilleux métal, Gold-Boy, qui ressemble à l'or pur et qui ne change jamais. Elle est ornée de splendides opales. Envoyez-nous cette annonce avec votre adresse et nous vous expédierons le foras par la poste. Quand vous l'aurez reçu, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la baguette et la boîte. HOME SPECIALTY COMPANY, Boite 1, s. Toronto.

Impromptu sur la beauté de Mlle de La Vallière à cinquante ans :
La nature, prudente et sage,
Force le temps à respecter
Les charmes de ce beau visage,
Qu'elle n'aurait pu répéter.

\$3.95 Découpez cette annonce et envoyez-nous la avec votre nom et celui de votre bureau d'express le plus près de chez vous. Nous vous enverrons cette montre, d'un grandeur pour dames ou messieurs, pour que vous l'examinez. Que ce soit automatique, à soulever, à l'épreuve de la poussière, à remonter avec régulateur, plaque en or, très bien gravee, pourvue d'un mouvement Américain, orné de pierres. Elle a l'apparence d'une montre de \$25.00. Nous la garantirons tant bien que longtemps qu'elle est juste. Remet la montre qui convient aux hommes d'affaires. Si après l'avoir examinée avec soin vous trouvez que la montre est tel que vous voulez, payez à l'agent d'express \$3.95 et les frais de la montre vous arrivent.
Terry Watch Co., Boite "T. S." Toronto, Can.

MODES PARISIENNES



III. REDINGOTE EN DRAP BLEU MARINE ET TAFETAS ÉCOSSAIS, composée d'un dos à couture, d'un petit côté de dos et de devant et d'un devant ajusté par des pincés. Un bas volant en forme garni de baguettes piquées. Le corsage est traversé par des biais de taffetas écossais. Collet de taffetas et col réversible garni de baguettes piquées. Manches à deux coutures rayées de biais de taffetas. Toquet drapé en mousseline de soie orné de fleurs.

La Mode parisienne (excepté les chapeaux) est enseignée à la célèbre Académie de Coupe de Madame ETHIER, 88 rue St-Denis.

LE MOMENT PSYCHOLOGIQUE

Le cultivateur.—Dans votre ligne, un homme a besoin d'être habile et persuasif.

Le commis-voyageur.—Oui, surtout quand il explique à son patron pourquoi il n'a rien vendu.

ENTRE LARRONS

Le boucher.—D'ici à quelque temps n'achète pas chez l'épicier du coin.

Sa femme.—Pourquoi ?

Le boucher.—Il est venu m'emprunter des poids ce matin.

POURQUOI PAS ?

Dufourneau à son professeur d'anglais :

—C'est insensé, cette langue-là ! Vous écrivez *bread* et vous prononcez *bred*, pourquoi ne pas dire tout bonnement *du pain* ?

L'AVENIR

La tante.—Ne tourmente pas les bêtes, Léopold... tu ne sais pas ce que tu peux devenir un jour.

DÉFENSE OBSERVÉE

Défense a été faite à petit Bob de parler à table. Hier soir, dès le commencement du dîner, il se sent mal à l'aise. Enfin, il s'adresse à sa mère :

—Maman, puis-je dire un mot.

—Non.

—Pas un seul mot.

—Non. Pas un seul jusqu'à ce que ton père ait fini son journal.

Le journal est fini. L'on est au dessert.

—Eh bien, parle maintenant. Que veux-tu ?

—Rien, si ce n'est que Catherine a posé la crème à la vanille sur le bord de la fenêtre et que le chat vient de finir de la manger.

LES PHÉNOMÈNES

Fabien.—Je viens de voir un homme qui n'a pas de mains jouer du piano.

Gatien.—Rien de si remarquable là-dedans. La fille de mon deuxième voisin n'a pas de voix et chante du matin au soir.

CONDESCENDANCE

Le vieillard.—J'ai maintenant quatre-vingt ans et je ne me rappelle pas avoir fait un mensonge.

Le jeune homme.—Je comprends que rendu à votre âge la mémoire fasse un peu défaut.

PROBABLEMENT

Monsieur.—Dis ce que tu voudras, quand je t'ai épousée tu n'étais qu'une ignorante,

Madame.—C'est probablement pour cela que je t'ai épousé.

JUSTE CAUSE

Smith.—Hello ! Jones. Pourquoi tenez-vous ainsi votre paletot boutonné jusqu'au menton ?

Jones.—Ne m'en parlez pas. J'ai une cravate que ma femme a choisie elle-même.

POUR L'ÉTÉ PROCHAIN

—Le moyen d'écrire une lettre sans trop souffrir de la chaleur ?

—C'est d'écrire sur du papier glacé.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 920.—A propos de ce modèle, disons que ce sont toujours les corsages les plus simples qui sont les plus attrayants. Celui-ci est à devant et derrière à la Française avec deux revers bien marqués. Le collet est une nouveauté admirable et fort populaire.

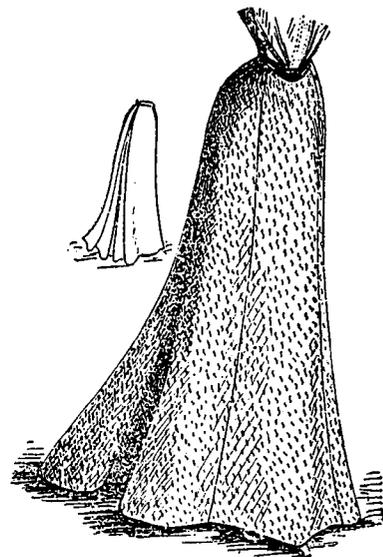
3 verges, 36 pouces de largeur, suffiront dans le cas de taille moyenne.

No 920 est coupé en dimensions de 32 à 40 pouces, mesure de buste.

No 920.—Corsage pour dames.



No 986.—Jupe à cinq pans.



No 986.—La zibeline couleur vert foncé est conseillée pour ce modèle qui va si bien avec tous les corsages simples ou ornements. Cette jupe est du genre tailleur et en a tout le chic.

4 verges, 44 pouces de largeur, suffiront pour personne de taille moyenne.

No 986 est coupé en dimensions de 22 à 34 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 4 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

BOUTON ELECTRIQUE.
Une imitation exacte de la bobine électrique, faite d'étable très bien poli, avec bouton en noyer noir. Peut être utilisé sans la pile ou avec une pile à l'échelle de volts, un choc ou un choc à la fois. C'est l'article le plus amusant. Par la poste, le 3 pour 25. N'oubliez pas de l'adresser à M. Farlow & Co., 100, rue Yonge, Toronto.

KLONDYKE MUSIC HALL

Coin rues Ste-Catherine et Montcalm.
Ls. POIRÉ, prop. D. BLEAU, gérant
Semaine commencent LUNDI le 8 Octobre 1900

PROGRAMME
BAKER ET BUNELL..... Musiciens excentriques
LES JOURDAN..... Ductistes comiques
DEWILLE..... Chanteur comique
BLEAU..... Chanteur comique
WILLIAM J..... Chanteur comique
Mlle LUCIANE..... Chanteuse de genre
Mlle ALICE KING..... Chanteuse descriptive
BISSENETTE ET NEWMAN..... Acrobates
J. H. LEONARD..... Comédien nègre, chanteur et danseur

AH ! TU TE MARIES!... Comédie en 1 acte.
Michele..... Mlle JOURDAN
Edmond..... JOURDAN

Début de RITA DE SANTILLANE, lundi, le 15 octobre.

Représentation tous les jours de 2 h. à 6 h. et de 8 h. à minuit. Changement de programme toutes les semaines.
LIQUEURS ET CIGARES DE CHOIX
ADMISSION - - - 10 Cents.
Siège de loge, 25c; loge entière, \$1.

FREE
We give this Grand Solo Acrobatic for selling only 3 doz. dainty packages of delicious "Fortunate" tea, each. The Acrobatic is a beauty, has 10 home keys, 2 stops, 2 sets of reeds, chromed case, open action and double bellows with pistons and claps. The tone is most fragrant and lasting and is in three colors, Heliotrope, Rose, and Violet. It is put up in dainty packages, bearing appropriate designs of flowers and leaves done in seven delicate tints. You will find it a splendid seller. **Weak no money in advance.** Write and we mail "Fortune". Sell it, return money, and we send your Acrobatic, all charges paid.
HOME SPECIALTY COMPANY, Box 18, Toronto, Canada

-- Pourquoi ne laisses-tu pas pousser ta moustache ?
-- Pourquoi je ne la laisse pas pousser ? Grand Dieu, je la laisse, mon vieux, mais elle ne pousse point.

SOIE Nous avons acheté tout les contents de soie de la plus grande maison de soie de Canada, et nous les vendons en paquets contenant chacun environ 100 mètres de la plus belle soie, dans les plus beaux et colorés motifs. Il y en a assez pour couvrir toute la robe d'une dame. Rien ne les égal pour ouvrages de famille. Un paquet par la poste, 15c. 2 pour 25c. en argent.
Johnston & Co., Toronto, Boite 306.

Lo riche, à son réveil, aperçoit ses lambris dorés, lo pauvre ses solives enfumées ; pour les éclairer, il n'y a qu'un même rayon de soleil.

MAGIC PINK
Longueur 24 centimètres, diamètre 12 centimètres, planche en argent. Contient 5000 piéces de sucre. Le paquet par la poste, 15c. 2 pour 25c. en argent.
Johnston & Co., Toronto, Ont.

ETES-VOUS SOURD??
Tous les cas de **SURDITE** ou d'**OREILLE DURE** se guérissent maintenant par notre nouvelle invention. Les sourds-muets de naissance seuls sont incurables. Les bourdonnements d'oreille cessent immédiatement. Décrivez votre cas. Examen et conseil gratuits. Vous pouvez vous guérir chez vous à un coût relativement bas.
596 La Salle Ave.,
Dr. Dalton's Aural Institute, CHICAGO, ILL.

KAZOO Amusez-vous avec ce petit instrument de musique qui est tout le monde peut jouer à un moment d'arrêt, sans instruction. Examinez ce qu'il faut pour choisir et représentations de ministres, Johnstone & Co., Boite 306, Toronto.

Amusements

KLONDYKE MUSIC HALL

Lo programme de cette semaine a été l'objet d'une sollicitude spéciale. On se demande avec raison comment, pour lo prix modique d'entrée à ce charmant café-concert, on peut offrir une telle quantité d'attractions. Nous recommandons tout spécialement aux amateurs la comédie "Ah ! tu te maries !" C'est pétillant d'esprit et c'est jouer à la perfection.

THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS

Lo succès des artistes de cet établissement dans le drame "Jean Vaubaron", a été l'événement théâtral de la semaine. La jeune enfant qui tenait le rôle sur lequel pivote l'action a eu les honneurs de l'ovation à toutes les représentations. Cette semaine on nous donne une autre pièce à grand succès. Dorénavant il y a une entrée par la rue Sainte-Catherine.

Dernièrement, une importante Revue scientifique a ouvert une enquête pour tâcher de savoir définitivement si c'est une légende ou une réalité que la vipère, pour protéger ses petits, les introduit dans sa bouche. Beaucoup de personnes ont répondu qu'elles avaient vu, de leurs yeux vu, de jeunes vipères entrer dans la bouche de leur mère, mais qu'elles ne les avaient pas vu sortir. Il est donc probable que tout simplement les vipères mangent parfois leurs petits, comme cela arrive dans bien d'autres espèces animales.

— Un jour viendra où vous regretterez de m'avoir refusé.
— Vraiment ?
— Oui. Si vous demeurez vieille fille, vous regretterez cette chance et si vous épousez un autre individu, vous serez sûre que j'aurais été un meilleur mari que lui.

— Croyez-vous que ma femme est admirablement peinte.
— C'est charmant. Cela la fait paraître beaucoup plus jeune, je suppose.

— Je ne crois pas que vous ayez suivi mes prescriptions à la lettre. Je vous avais dit de ne fumer qu'un seul cigare de vingt-cinq sous par jour.
— C'est la même chose, docteur. Je fume cinq cigares de cinq sous.

— Avez-vous vu Mlle Chamili, la nouvelle première danseuse.
— Pas depuis lo temps où j'étais jeune garçon.

Chaque homme sent sa vie à sa manière ; celui qui donne au monde un grand spectacle est moins touché et moins enseigné que lo spectateur.

Dans ce pays, ne comptez jamais sur deux succès rapprochés : l'un détruit l'autre.



Machin.—Comment, tu joues là tranquillement, et ta belle-mère qui vient de mourir...
Flippe.—Toi, je te vois venir, mon vieux, tu voudrais me faire payer une tournée...

Aux Gens d'Affaires et Aux Messieurs du Clergé

Outre l'escompte régulier que nous donnons pour les achats au comptant sur nos

MEUBLES ET TAPIS

nous donnerons un escompte spécial aux gens d'affaires et aux Messieurs du clergé. Nous paquetons les meubles gratuits aux acheteurs en dehors de la ville. Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

NOUVEL ETABLISSEMENT

F. LAPOINTE, 1447-1449 Ste-Catherine,

PRÈS DE LA RUE MONTCALM, MONTRÉAL.

BOITE A DES
Une magnifique boîte à dés en nickel argent, contenant 5 dés en ivoire parfaits. Maintenant en usage dans presque tous les nouveaux jeux de salon, en eux-mêmes la source d'une foule d'amusements. Adressez complétement par la poste pour 15c. ou 2 pour 25c. en argent.
Johnston & Co., Boite 306 Toronto

Aux petits hommes, des mausolées ; aux grands hommes, une pierre et un nom.
Les vivants ne peuvent rien apprendre aux morts ; les morts, au contraire, instruisent les vivants.

Dr J. G. A. GENDREAU
Chirurgien-Dentiste
20 Rue Saint-Laurent
Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.
Tel. Bell : Main 2818

EAGUE SERINGUE
Une baguette en apparence ordinaire qui agit est pas une. Pressez doucement la baguette en caoutchouc que vous tenez dans la paume de votre main, et l'air qui exsalle votre nouvelle baguette, se fera apercevoir d'eux. La plus grande invention médicale qui existe. Expédiez franco par la poste, pour l'échantillon deux pour 25 cts.
Johnston & Co., Boite 306, Toronto

Avez-vous pu d'argent—envoyez tout simplement votre adresse et le nom de votre bureau d'express le plus rapproché et nous vous expédierons gratuitement un de ces magnifiques télescopes, pour que vous puissiez l'examiner avec soin. Un point en service pour une foule d'usages, pour la chasse—pour examiner les objets éloignés—en un mot on peut utiliser une foule de choses d'usage et d'avantages. Nous avons acheté un nombre considérable de ces télescopes valant de \$10 à \$15 à un prix beaucoup moindre que celui du gros, et nous vous les vendons immédiatement. Ils sont pourvus de lentilles achromatiques polies avec le plus grand soin. Les tubes du télescope sont faits de cuivre le mieux bruni, ajustés avec tant de soin qu'ils sont parfaitement à l'épreuve de la poussière. Le tube extérieur est couvert de beau maroquin et les extrémités sont protégées par des douilles en cuivre. Nous expédions le télescope dans une boîte portative en caoutchouc à l'épreuve de l'eau. Si vous désirez vous procurer un de ces magnifiques télescopes à ce prix exceptionnellement bas, écrivez immédiatement, une carte postale suffira. Ensuite, allez à votre bureau d'express, examinez notre télescope soigneusement et si vous êtes parfaitement convaincu qu'il possède toutes les qualités que nous lui attribuons, et que c'est un véritable bijou, payez à l'argent d'express, et il est à vous. Si vous n'êtes pas entièrement satisfait, la commande d'express le retournera à nos frais, vous n'aurez absolument rien à payer. Si, quand vous nous écrivez, nous n'avons plus, nous vous en avertirons par le retour du courrier.

\$4.85

McFARLANE & CO., Boite 1001, Toronto, Canada.

Les Achantis, peuplade noire de la Guinée qui vient précisément de se soulever contre l'Angleterre, ont imaginé une bizarre légende pour expliquer la supériorité des Européens sur les sauvages. Dieu, disent-ils, créa au commencement du monde trois hommes et trois femmes de couleur blanche, et autant de couleur noire. Puis il avertit toutes ces personnes qu'elles auraient à choisir elles-mêmes le sort de leur race. Il leur présenta une grossealebasse et un petit rouleau de papier. Les nègres se jetèrent immédiatement sur laalebasse, où ils trouvèrent un peu d'or et de fer, quelques fruits et légumes. Le rouleau de papier échut donc aux blancs, et ceux-ci découvrirent avec satisfaction que Dieu y avait écrit, de sa main, "le Trésor des Connaissances humaines!"

Pour les Enfants Souffrant de Débilité et Manque d'Appétit

Ces jours derniers étant, pour affaire professionnelle, chez un médecin de cette ville, il me fit un si chaud éloge du VIN DES CARMES que je me décidai d'en faire usage dans ma famille. Mes enfants souffraient de débilité et de manque d'appétit. En commençant à prendre ce vin, l'effet m'a émerveillé. Ce VIN DES CARMES est véritablement la préparation la plus digne d'emploi.

O. E. MOFFETT, M.D.
Québec.

UN OUVRAGE UTILE

Notre jeune et savant confrère, — comme on dit au barreau, — M. Auguste Lemieux, a eu l'excellente idée de codifier en la manière vulgaire — de vulgariser, autrement dit — l'ensemble de la législation qu'il y a entre locataires et locataires. Ce travail se faisait attendre. C'est à peu près la seule lacune que l'on connaissait. Elle est maintenant comblée. Cet ouvrage est complet, clair, rédigé non pour les avocats mais pour les intéressés immédiats.

Et nous lui souhaitons un heureux résultat.

INTÉRÊT GÉNÉRAL

L'intérêt général, c'est la santé de chaque individu et de la communauté prise de son ensemble. La plupart des maladies dont nous souffrons ont pour cause la faiblesse et l'altération du sang. Les PILULES de LONGUE VIE du CHIMISTE BONARD rendent au sang sa force et sa pureté.

La politique fait des solitaires, comme la religion fait des anachorètes.

* *

A défaut de conscience qui condamne le crime, il est étrange que l'homme n'en soit pas détourné par le sentiment de son impuissance.

EFFICACITÉ RECONNUE

Le Baume Rhumal est le remède le plus efficace et le moins coûteux pour les affections de la gorge et des poumons. 128

GRATIS
Nous donnons cette belle montre à tout garçon, plus âgé qu'en nickel, aux personnes qui vendront 2 douzaines de pilules de chaque, ou cette belle montre de dame en nickel solide et tenant bien le temps, aux personnes qui en vendront 3 douzaines. Ces pilules sont estampées de riches dessins d'orlets, roses, pensées, etc. Il ne vous faut que les acheter et nous vous expédierons les pilules par la poste. Quand vous les aurez vendus envoyez nous l'argent, et nous vous enverrons, franco par la poste votre belle montre. LINEN DOYLEY CO., Suite L.S. Toronto.



L'ANEMIE

C'est le mal profond, qui mine, ravage et anéantit tout le système. L'anémie creuse les joues, émacie le corps et la figure, et donne au teint une couleur cadavérique affreuse et repoussante.

C'est l'épuisement de la vie et la mort lente affreuse, agonisante et pleine de souffrances.

Pour vaincre ce mal, il faut un puissant tonique, éprouvé, connu de tous, recommandé par les médecins.

Le seul efficace et possédant toutes les propriétés voulues sont les

Pilules de Longue Vie

(BONARD)

Nous ne voulons chercher d'autre preuve de la merveilleuse efficacité de notre remède que dans le témoignage qu'en donne Madame Caster, 1724, rue Ontario, guérie après avoir essayé sans succès une foule d'autres préparations. Ce que dit Madame Caster est corroboré par une foule de personnes qui ont pris les Pilules de Longue Vie.

Voici ce qu'écrivit Madame Caster:



MESSIEURS,

J'ai souffert pendant plusieurs années de cette terrible maladie qu'on appelle l'anémie.

J'avais le sang tellement pauvre que, dans l'été même, j'avais constamment les extrémités froides; ainsi, jugez de l'état de faiblesse dans lequel je me trouvais. J'essayais tous les remèdes que l'on me recommandait; les préparations ferrugineuses de toutes espèces, je les ai épuisées, je crois, complètement; et toujours sans amélioration et sans résultat. Si bien que j'en vins à essayer les Pilules de Longue Vie. Après en avoir pris seulement deux boîtes, j'éprouvais un changement assez notable pour me décider à continuer.

Ce que je fis; et maintenant, après six mois de ce traitement, je jouis d'une santé solide et les douleurs que je ressentais sont disparues.

Je dois tout cela aux Pilules de Longue Vie, que je considère comme incomparables pour renforcer le sang et le système en général.

MADAME L. CASTER.

Nous vous offrons une boîte de Pilules de Longue Vie absolument pour rien.

Afin de démontrer la conviction profonde que nous avons de pouvoir vous guérir, si vous souffrez d'anémie, d'épuisement général, en un mot, de faiblesse féminine, nous sommes prêts à vous fournir, sur réception d'un timbre de 2 cents, une boîte de Pilules de Longue Vie (Bonard) gratuitement, et même de vous donner gratuitement des consultations par lettre ou à nos bureaux pour déterminer le meilleur traitement à suivre pour vous faire revenir à la santé. Nos consultations se donnent au n° 202 de la rue Saint-Denis, de 9 a.m. à 6 heures. p.m.

Profitez-en sans retard.

LA COMPAGNIE FRANCO-COLONIALE, 202 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

Écrivez pour notre livre et échantillon gratis.



NO. 1

Couteaux aux Huitres ...

Vous en trouverez de toutes qualités "BOSTON" bien connu de tous et formes, mais le meilleur est le ... mes clients ...

6 RUE ST-LAURENT.

L. J. A. SURVEYER, quincailler.

CEST UN PIPE

La seule pipe qu'on ne peut se séparer d'un cigare. Facile d'allumer. Contient une grosse pipette de tabac et dure des années. Échantillon de 25 cents envoyé par la poste aux agents moyennant 10c. en argent. McFarlane & Co., Toronto.

Honnêteté et gentillesse sont préférables à beauté.

LE PROGRÈS



I

—Pardon, monsieur, à quelle heure part le premier train pour Trois-Rivières ?
—A 7 heures 10.
—Y'en a pas avant ?



II

—Non, monsieur, y sont tous à vapeur.

"AMITIÉ"

(Pour le SAMEDI)

*Semblable aux frotements des longs rayons solaires,
Sur les hauts monts glacés des banquises polaires,
Un rayon, que je sens à mon côté, me suit,
Et de son feu ardent vient éclairer ma nuit.
Feu sans lisons brûlants, feu qui n'a point de flamme,
Mais qui en son foyer réchauffe plus une âme
Que les vents des déserts, ou que l'astre altier
Ne fait fondre là-bas la neige du glacier.*

*Le feu vivifiant qui traverse l'espace,
Qui réchauffe le cœur quand près de soi il passe,
Qui relève le front par l'épreuve abattu,
Qui rachète l'espoir que l'on croyait perdu,
Qui vient au fond de l'être enlormir la souffrance,
A-t-il nom le bonheur, ou n'est-ce que l'espérance ?
Ou encore est-ce un ange, qui se donne en entier ?
Il est tout, tout cela, il se nomme "Amitié".*

*C'est ainsi qu'en mon cœur, je sens, ô mon amie,
Ton esprit me verser de ce philtre de vie.*

*C'est ainsi qu'en mon âme, au souffle de ta lèvre,
Je sens se dissiper l'umière et sombre fièvre.*

*Et c'est ainsi encor que semblable au rocher
Je sens un gouvernail m'éloigner du rocher.*

*Peulant que sur ces flots où rogne mon esquif
Je contemple de loin l'écume du récif.*

H. C.

Comment on doit écrire l'Histoire

L'HISTORIEN, relisant le premier volume de son grand ouvrage sur les "Origines pré-historiques" qui vient de paraître à "La Librairie des Sciences appliquées au Carambolage."—Je suis vraiment satisfait de ce chapitre qui retrace la grande querelle entre Caïn et Abel. Vraiment le rôle odieux du frère aîné est dessiné de main de maître et je suis assuré que cette belle page m'attirera les compliments de tous les connaisseurs. Il est impossible d'être à la fois plus précis, plus impartial et plus littéraire... (On sonne). Je parierais que c'est déjà quelque critique influent qui me vient apporter le témoignage de son admiration. (Il va ouvrir)

UN INTRUS, entrant.—Monsieur, vous êtes le dernier des mufles.

L'HISTORIEN.—Monsieur ?

L'INTRUS.—Vous vous êtes conduit comme un vulgaire paltoquet à l'égard d'une mémoire qui m'est chère et il ne faut pas que vous vous figuriez que cela va se passer de la sorte !...

L'HISTORIEN.—Mais...

L'INTRUS.—Il n'y a pas de mais... Monsieur, connaissez-vous le maréchal de Bourmont ?

L'HISTORIEN.—Bourmont... quoi ?

L'INTRUS.—Le maréchal de Bourmont avait jusqu'à présent été considéré par tous les dictionnaires biographiques et les précis d'histoire comme ayant trahi la cause de Napoléon et abandonné la division qu'il commandait pour aller faire sa soumission aux alliés et au roi Louis XVIII...

L'HISTORIEN.—En effet... toutefois je ne vois pas bien...

L'INTRUS.—Or, Monsieur, un journaliste ayant eu récemment la mauvaise inspiration d'évoquer ces souvenirs plutôt pénibles, un descendant du maréchal de Bourmont fit à l'écrivain un procès qu'il gagna, pour lui interdire toute appréciation désobligeante sur les faits et gestes de son aïeul.

L'HISTORIEN.—Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ?

L'INTRUS.—Comment ? Co quo je veux... ? Je veux que vous rendiez également hommage à la mémoire de mon arrière grand-père que vous avez lâchement insulté...

L'HISTORIEN.—Moi, je...

L'INTRUS.—Oui, monsieur, vous l'avez présenté sous des couleurs plus noires encore, que celles sous lesquelles on a coutume de présenter le nommé Taupin, vous avez imaginé des contes à dormir debout pour compliquer l'aventure la plus naturelle du monde... Vous...

L'HISTORIEN.—Pardon... à qui ai-je l'honneur de parler ?

L'INTRUS.—Monsieur, tous les hommes, ayant eu pour premier père Adam, ont dû avoir pour second un des enfants d'icelui...

L'HISTORIEN.—Je vous répète que...

L'INTRUS.—Eh bien, des textes, des papiers, des traditions dont il ne m'est pas permis de douter établissent sans conteste que je suis de la souche de Caïn !

L'HISTORIEN.—Et alors ?

L'INTRUS.—Et alors je vous dénie le droit de porter un jugement téméraire sur les actes de mon ancêtre... et suis prêt à vous intenter un procès en trois millions de dommages et intérêts, si vous ne reconnaissez la parfaite honorabilité de ce personnage historique !

L'HISTORIEN, effrayé.—Mais comment donc... je suis tout à votre disposition... Du moment que vous vous portez garant... Je vais modifier complètement mes premières observations... Caïn sera le meilleur garçon du monde et n'aura fait que répondre un peu brusquement aux provocations de cet hypocrite, de cette friponille, de ce va-de-la-gueule et de ce mouchard d'Abel...

L'INTRUS.—Eh ! là... je vous arrête... Puisque Caïn est mon arrière grand-père, Abel se trouve par conséquent être mon arrière grand-oncle et je prétends interdire toute espèce d'attaque contre qui que ce soit des membres de ma famille !

L'HISTORIEN, à part, navré.—Saperlipopette ! Le métier va devenir bien difficile !

BOBÈCHE.

CE QUI AURAIT PU ARRIVER

Zigomar, qui s'est remarié dans sa vieillesse, se trouve avoir un fils et un petit-fils qui ont le même âge, huit ans.

Un jour que les deux gosses se disputaient, le premier s'avisa de faire acte d'autorité, disant :

—Tais-toi... tu oublies que je pourrais être ton père !

LES ENFANTS

Un joli mot d'enfant regardant passer un automobile :

—Oh' papa, regarde donc cette voiture qui court après son cheval !

DIALOGUE DE PARESSEUX

—Tu n'es pas plus paresseux que moi.

—Si. Je me lève à 5 heures du matin pour avoir plus de temps à ne rien faire.

PERSONNE À BLAMER

Le peintre.—Oui, cher, je suis élève de moi-même.

L'ami.—Au moins, comme cela, on ne peut faire de reproche à personne.

HABILE

Elle.—Vous n'êtes pas parfait.

Lui.—Si je vous avais toujours à mes côtés je serais près de la perfection.

LES IDÉES DE POIVROT



Mme Poivrot.—Qu'est-ce que tu fais là, Alfred ?

Alfred Poivrot.—Mon chapeau est tombé sur le haut de cette échelle, je monte dessus pour le rattraper.

GRATIS cette magnifique petite montre de dame aux personnes qui voudront seulement 2 douzaines d'épingles à 1c. chacune. Les épingles sont très bien finies en or, et ornées de belles pierres imitation de Diamant, Rubis et Émeraude. Elles sont de très bonne qualité et se vendent facilement. Le mécanisme de la montre est très bien orné avec aiguilles les en or, elle tient très bien le temps. Écrivez et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez reçues, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons votre montre tous frais payés. GEM PIN CO., Boite 1003 Toronto.



... DE ...
Montréal à Paris

(VIA LIVERPOOL ET LONDRES)
LE GUIDE DU VOYAGEUR, de M. J. E. Costin, est précisément celui qui se recommande le plus à ceux qui vont se rendre à Paris durant l'Exposition. Il donne les plus minutieux renseignements sur tout. Grâce à ce Guide on s'épargnera beaucoup d'ennuis et de dépenses.
Prix : 25 cts
En vente au BUREAU DU "SAMEDI"
35 rue St-Jacques

Pour Guérir le Rhume en Un Jour
Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

\$4.65 Une Montre de \$25.00
en apparence, et ce qu'on peut trouver de mieux sur le marché pour tenir le temps. Double boîtier de chasse, à remonter et avec régulateur, superbement gravé. Pourvue d'un mouvement modèle Américain, orné de bijoux. Coupez ceci et envoyez-le nous avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons la montre par express pour vous permettre de l'examiner: vous l'examinerez au bureau de l'express, et si elle est telle que représentée, payez à l'agent d'express notre prix spécial d'introduction, 44.65 et les frais d'express et elle vous appartiendra. Une seule montre pour chaque client, à ce prix. Dites si c'est une montre de dames ou de messieurs que vous voulez. Terry Watch Co., Toronto

Pourquoi me plaindrais-je de la rapidité des jours, puisque je vivais dans une heure autant que ceux qui passent des années à vivre.

• **BILLARDS** •
THE BRUNSWICK-BALKE COLLENDER CO.
Les manufacturiers les plus en vue de Tables de Billard et de "Pool", de matériel et de fournitures de toute sorte. Nos prix sont toujours raisonnables. Importateurs du véritable drap "Ivan Simonis". La célèbre bande rapide "Monarch", la plus fiable et celle qui est préférée par les experts et les joueurs de profession est sur toutes les tables.
Fournitures de jeu de quille, etc. Tables neuves ou de seconde main, grandeur au, laise ou régulière, à des conditions raisonnables. Pour catalogue et liste de prix, écrivez à
THE BRUNSWICK-BALKE COLLENDER CO.,
83, Rue King ouest, Toronto.
ALF. CLOUTIER, Agent local, 2086 rue Notre-Dame.

Avez-vous Essayé Cherrine ?

Vous avez peut-être essayé un grand nombre de remèdes contre la toux, et cependant vous toussiez encore. Mais parce que certains remèdes contre la toux ne vous ont pas guéri, vous ne devez pas conclure que **CHERRINE** ne vous guérira pas.

Plus vous négligerez d'employer **CHERRINE**, plus votre toux ou rhume s'enracinera. Ne dites pas avec insouciance: Elle disparaîtra d'elle-même, car elle vous fera disparaître d'abord. Demandez une bouteille de **CHERRINE** à votre pharmacien. S'il n'en a pas, écrivez moi.



E. A. RANSON,
Lachine, Qué.

25 Doses, 25 cents.

CABINET DU MAIRE



—Oui, monsieur le Maire, je vous apporte un moyen unique de transport à bon marché, la mort du tramway, des omnibus, des bicyclettes, des automobiles, etc.
—Ah diable ! quelle est cette nouvelle invention ?
—Se transporter à l'aide de ses jambes ! !



HOMMES JEUNES OU VIEUX
qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le **REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON** vous rendra la force, la santé et la vigueur, et àân de le prouver, nous vous enverrons

GRATIS
Une boîte de Remèdes valant \$1.00.
Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre qui traite des maladies particulièrement à l'attention de ceux qui souffrent de ces maux. Nous enverrons cette sorte de remèdes, le livre et les instructions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur.
THE QUEEN MEDICINE CO
Boîte A. 947, Montreal.

Le fils de X... le bohème, qui travaillait pour entrer à Saint-Cyr, étudia un traité de balistique.
—Papa, qu'appelle-t-on la zone dangereuse ? demande-t-il.
Le bohème vivement :
—La rue où demeure un créancier !

LOUPE Puissante loupe très lumineuse en nickel. Précieuse pour les banquiers, inventeurs, cultivateurs pour examiner le quartz contenant l'argent et les grains.
Utile pour les étudiants et amusante pour tout le monde. Par la poste, 12c. 2 pour 25c. McFarlane & Co., Toronto.

Préparation merveilleuse !
La Pommade Anti-Dartreuse et Anti-Herpétique d'Esmonin

Est la plus recommandable pour Eczéma dans tous ses caractères, Lupus, Herpes, Lichen, Toigno, Pelado, Cancer, Diphtérie, Croup, Esquinancie, Erisipèle, Scarlatine, Rougeole, Petite Vérole, Fièvres jaunes, Catarrhe du nez, Névralgie, Mal d'yeux, Hémorroïdes, Rhumatismes articulaires, Panaris, Fourchettes, Brûlures, Coupures, Meurtrissures, Engoures, Cors aux pieds.
Vrai Médicament de Famille.
50c la boîte, 10c extra par la poste.
CL. ESMONIN, 31 Sth Main St., Fall-River, Mass.

IMPRIMERIE DE PETITS GARÇONS. Un bureau d'imprimerie comprenant une toute de caractères en gouache qui peut changer, "imprimeur" d'entre, pincettes et support. L'île sous plusieurs rapports pour imprimer des cartes, marquer les vêtements, les boîtes, etc. Chaque petit garçon devrait en avoir une. Franco par la poste, 1c. McFarlane & Co., 110 Rue Yonge, Toronto.

Le souffle d'un siècle s'affaiblit par degrés et s'éteint dans le silence éternel, à mesure que l'on commence à entendre la respiration d'un autre siècle.



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Ourling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

Romeo et Juliette
LE ROI DES CIGARES **GTS.** Exigez sur Chaque Cigare l'Étiquette Rouge **HADD & PELLETIER**
Extra Bon :
LE "LIBERTY" La Crème... des Cigares à **10c.**

Cures Weak Men Free

ASSUREZ L'AMOUR ET UN FOYER DOMESTIQUE HEUREUX POUR TOUS

Comment chacun peut promptement se guérir après des années de souffrances provenant de faiblesse sexuelle, de perte de vitalité, d'émissions nocturnes, de varicocèle, etc., et porter au développement et à la vigueur complète les petits organes faibles. Vous n'avez tout simplement



L. W. KNAPP, M. D.

qu'à envoyer votre nom et votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149, Hull Building, Détroit, Mich. et il se fera un plaisir de vous envoyer la recette entière avec toutes les directions permettant à un homme de se guérir facilement chez lui. Voilà, certes, une offre très généreuse et les extraits suivants, choisis dans sa correspondance quotidienne, montrent ce que les gens pensent de sa générosité :

"*Cher monsieur* :— Veuillez accepter mes plus sincères remerciements pour votre lettre de date récente. J'ai donné à votre traitement un essai complet et le bénéfice que j'en ai retiré a été extraordinaire. Il m'a complètement restauré. Je suis aussi vigoureux que lorsque j'étais jeune homme et vous ne pouvez vous imaginer combien je suis heureux."

"*Cher monsieur* :— Votre méthode opère magnifiquement. Les résultats sont exactement ce dont j'avais besoin. La force et la vigueur sont entièrement revenues et le développement est absolument satisfaisant."

"*Cher monsieur* :— Votre lettre est en main et je n'ai aucune difficulté à me servir de la recette telle que décrite et je puis vous dire sincèrement que c'est un bienfait pour les hommes faibles. J'ai beaucoup gagné au développement, force et vigueur."

Toute correspondance, strictement confidentielle, expédiée sous enveloppe simple et cachetée. La recette est envoyée gratuitement sur demande et le Dr Knapp désire que chacun l'ait.



CAMERA COMIQUE

Novauté optique la plus amusante. La plus nouvelle invention pour donner du plaisir, sur le marché. En regardant à travers les lentilles, vos regards paraissent comme des sautoires vivants, vos amis défilent comme des hommes gris de nosé; en un mot toutes les choses vous apparaissent comme si vous étiez transporté dans un autre monde. Chaque caméra contient deux fortes lentilles, et est encadré dans un Mail en cuir très bien fini. Envoyé franco par la poste pour Johnston & Co., Boite 306 Toronto.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Service de Trains pour Ottawa

DE MONTREAL

Départ de la gare Windsor, 9.30 a.m., 10 a.m., 4.05 p.m., 6.15 p.m., 10 p.m.
Départ de la gare de la Place Viger, 8.30 a.m., 5.40 p.m.

ARRIVEE A OTTAWA

Station Centrale, 12.25 p.m., 6.30 p.m., 9.40 p.m.
Station Union, 12.40 p.m., 1.10 p.m., 9.45 p.m., 11.40 a.m.

D'OTTAWA

Départ de la Station Union, 4.10 a.m., 8.45 a.m., 2.30 p.m., 5.45 p.m.
Départ de la Station Centrale, 6.15 a.m., 8.50 a.m., 4.25 p.m.

ARRIVEE A MONTREAL

Station de la rue Windsor, 8 a.m., 9.35 a.m., 11.10 a.m., 6.10 p.m., 6.45 p.m.
Station de la Place Viger, 12.55 p.m., 9.55 p.m.

*Tous les jours. Les autres trains les jours de semaine seulement.

Bureaux des billets et du télégraphe, en villo, rue 129 St Jacques, voisin du Bureau de Poste.



GRATIS!

Nous donnons ce splendide pistolet aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de magnifiques épingles Parisiennes à ceinture à 10c. chacune. Ce pistolet est parfait et bien fait. C'est exactement ce qu'il faut pour pratiquer à la cible. Une fiche avec huit enroulements et une cartouche de conglomérat sont envoyées avec chaque pistolet. Ecrivez et nous vous enverrons les épingles par la poste. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous expédierons votre pistolet, tous frais payés. THE BEST CO., Boite L. S., Toronto.

Une Anglaise, Mme Dodd, a eu l'idée de distribuer à 600 élèves des écoles d'Angleterre, âgés de onze, douze ou treize ans, un questionnaire ainsi conçu : "Préféreriez-vous être homme ou femme, et pourquoi? Quel est l'homme ou la femme que vous voudriez être?" Trente petites filles à peine, sur trois cents, regretteront de n'être point nées hommes, et deux garçons seulement exprimeront leur chagrin d'appartenir au sexe fort. D'où il résulte que, dans l'un et l'autre sexe, l'immense majorité accepte son destin. Il est vrai que, d'un sexe à l'autre, on voit varier les motifs de cette acceptation.

Ce qui domine chez les petites filles c'est l'orgueil et le sentiment de leur supériorité : "Les femmes, remarque l'une, ont plus de bon sens que les hommes."—"Elles travaillent, dit une autre, tandis que les hommes bavardent," et une troisième ajoute qu'elles "sont plus braves que les hommes, qu'elles font les choses plus vite et que les hommes... se grisent."

* *

Ancienne, mais toujours bonne.

Le colonel du 250^e demande à un général bien connu la permission de lui faire entendre la musique de son régiment, en lui en faisant le plus grand éloge

—Soit! dit le général; mais vous savez, moi, je veux de l'harmonie avant tout.

—Vous serez content, mon général. On prend jour pour l'audition.

Après le premier morceau, le général, qui n'avait pas cessé de mordre sa moustache, s'écria d'un ton courroucé :

—Voilà ce que vous appelez de l'harmonie, vous?

—Mais il me semble...

—Comment! poursuivit le général, en montrant la petite flûte, un gaillard de six pieds qui joue d'un instrument pas plus long que mon pouce! pendant que ce gringalet, — poursuivait-il en désignant l'ophicléide, — joue un instrument plus grand que lui!...

Vous allez me changer tout cela, mille trompettes! vous allez donner la petite flûte au gringalet et l'ophicléide au grand gaillard... Voilà ce que j'appelle de l'harmonie!

* *

—Pourquoi vous faut-il tant d'hommes pour travailler à votre maison, êtes-vous donc si pressé?

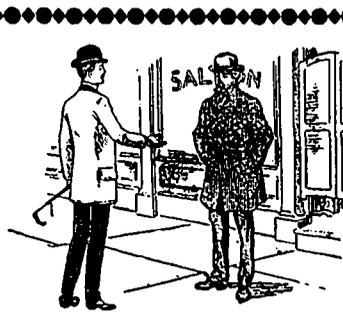
—Pressé! Mais oui je suis très pressé. Ma femme s'est déclaré satisfaite des plans de cette maison et je voudrais au moins la voir finie avant qu'elle en soit fatiguée et qu'elle me demande de la vendre.

Opinion d'un Pharmacien

M. J. B. Martel, pharmacien à St-Romuald, dit ce qui suit au sujet du VIN DES CARMES :

"Au début, la vente était difficile; elle a parti très lentement, mais maintenant elle marche toute seule. Mon expérience est que le VIN DES CARMES n'a besoin d'être annoncé que pour commencer, ensuite d'un à l'autre l'annonce se fait toute seule. D'après moi, c'est le meilleur vin médicamenteux qui ait jamais paru. Ses effets sont manifestes."

APPAREIL POUR ESSAYER LA FORCE DES POUMONS
Consiste en un cryne, 3 pouces de longueur. Remplissez-le d'eau, soufflez fortement, et un jet d'eau sera lancé à une grande distance en passant à travers le bec du cryne. Ensuite, demandez à un ami d'essayer ses poumons, et à sa grande surprise il prendra une joucho qu'il n'aurait pas dû siffler. Envoyé par la poste, soigneusement emballé, avec les directions au long, pour 10c. ou 3 pour 25c. N'envoyez pas Johnston & Co., Boite 306, Toronto.



Si votre désir pour les liqueurs est plus fort que votre volonté, prenez la "CURE DIXON," elle vous débarrassera de ce terrible désir. Voyez ce qu'elle fait pour les autres, elle fera la même chose pour vous. La guérison est garantie dans tous les cas. Lisez la lettre suivante.

T. R., 5 mai 1900.

J. B. LALIME, Gérant de la Dixon Cure Co, Montréal.
Monsieur, — Ayant suivi le traitement au "Gold Cure" et n'ayant pas été guéri, je me décidai à suivre le traitement de la "Dixon Cure" et j'en suis très satisfait, car depuis 18 mois je n'ai pas eu le goût de prendre un seul verre de boisson. Votre, etc.—S...

Pourquoi ne cessez-vous pas de boire?

Pour plus amples informations, s'adresser à

OU AU
Dr MACKAY, Belmont Retreat,
QUEBEC.

J. B. LALIME,
Gérant de la Dixon Cure Co.
572 Rue Saint-Denis, Montréal.

Toute communication strictement confidentielle.

Madame F. PELLETIER

DE QUEBEC

Guérie de Chlorose, Débilité et Douleurs Générales Par l'Action Bienfaisante des

"PILULES CARDINALES"

DU DR ED. MORIN

Le témoignage de Madame F. Pelletier, de Québec, que nous rapportons ici, est une nouvelle preuve irréfutable de la très grande efficacité des "PILULES CARDINALES" du Dr Ed. MORIN, pour toutes les maladies particulières à la femme.

Lisons ce que raconte Madame Pelletier :

J'éprouvai longtemps de vives douleurs qui se généralisaient, me faisant souffrir sans trêve ni repos.

A mes maux, parfois déjà intolérables, se venaient joindre la chlorose et la débilité générale.

Le médecin que je consultai d'abord, homme intelligent et éclairé, me fit suivre un excellent traitement, qui n'eut cependant pas les effets désirés.

Je pris à la suite plusieurs remèdes patentés, sans plus de résultat. Finalement, je me fis apporter une boîte de "PILULES CARDINALES" du Dr Ed. MORIN; c'est là qu'était pour moi la planche de salut, le secret de ma

guérison. Dans l'emploi de ce produit admirable, je me conformai strictement aux ordonnances et directions des circulaires. — Dans les premiers jours, je n'éprouvai aucun soulagement digne de mention. — Ce ne fut qu'après quelque temps d'usage que je m'aperçus d'un mieux radical, au fur et à mesure que je prenais de ces magnifiques "PILULES", je sentais mes maux disparaître, mon esprit s'égayait, mes forces revenir. J'étais guérie!

Mille et mille fois merci, — reconnaissance éternelle au GRAND GUÉRISSEUR de la femme et jeune fille pâles et faibles, les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed. MORIN.

Madame F. PELLETIER.

Méfiez-vous des contrefaçons. Si votre pharmacien ou votre marchand n'en ont pas, envoyez-nous 60 cts pour une boîte, ou \$2.50 pour six boîtes, que nous vous enverrons franco par la poste.

DR ED. MORIN & CIE,
48 rue St-Pierre, Québec.



UNE MONTRE EN OR DE \$25.

No paraît-il pas mieux que celle que nous vous offrons tout à fait gratuitement, sur réception de votre premier commandé pour nos cigares. Cette montre n'a à un très beau mouvement éprouvé dans un atelier de classe renommée plaque en or, marquée avec un numéro gravé. Nous pourrions l'envoyer gratuitement venable pour dame ou Monsieur et découvrir si on le désire. Nous ne vous demandons pas un cent sou avant que vous soyez parfaitement convaincu que la montre est exactement telle que représentée. Envoyez nous simplement le nom de votre bureau d'express le plus rapproché et nous vous enverrons la montre avec une boîte de 50 cigares que vous pourrez examiner. Échange solennellement la montre et les cigares et si vous en êtes par ailleurs satisfait, payez à l'agent d'express notre prix spécial, \$1.25 et les frais d'express. Si vous n'êtes pas satisfait renvoyez nous les articles par express à nos dépens, vous n'avez rien à payer. Cette offre n'est bonne que pour les premières commandes, pour vous encourager à essayer nos cigares et à devenir un de nos clients récurrents. Envoyez nous une carte postale aujourd'hui. PRESIDENT SMITH CO., Ltd. 1001, Toronto.



COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

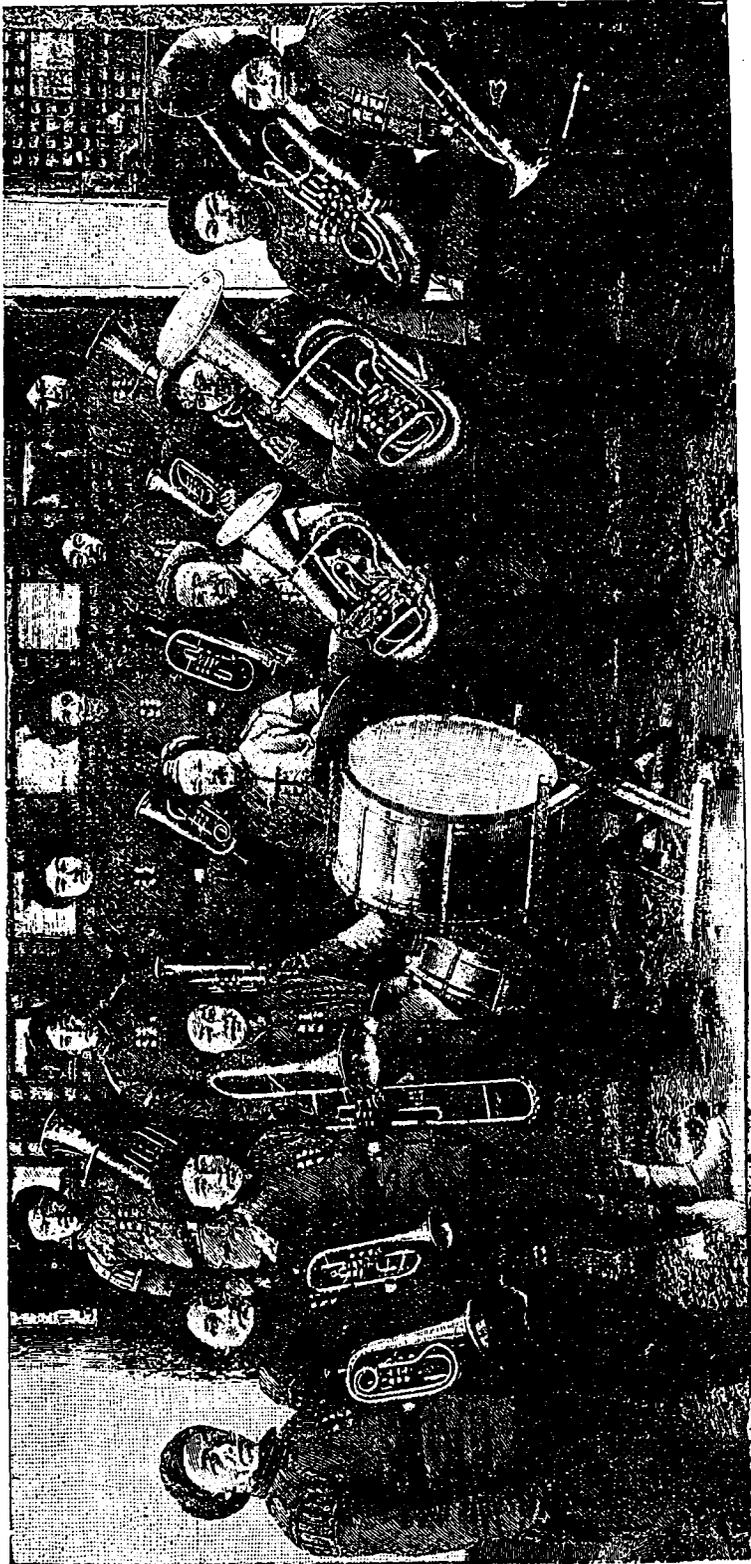
Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prrière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 16.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 253



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes E Benoit, L A Boisseau, A Caron, J Dauphinais, J Delamaré, A Demers, W Desjardins, V Evans, F Filion, O Granger, G Hurd, J A Lapierre, A Léonard, L J Paradis, Provencher, L Villeneuve, E Baril, Mmes A Alario, A Bastien, A Béland, E Boisvert, M R Brassard, M L Chauvin, M Cloutier, B Cloutier, M Comtois, E Denis, J Francoeur, M Frigon, A Labelle, R A Ladouceur, R A Lavrière, B Legault, R Levesque, B Maysenholder, A Mounier, E Niquet, L Paillotte, B Parent, D Plante, E Racette, E Stanford, M J Vadeboncoeur, A Valiquet, M E Aubuchon, A Beaudry, O Boubriac, E C Charbonneau, N Chayer, G Crevier, D Demers, J L Denis, H Dini, M Dutrizac, N Gauthier, W Granger, J A Grignon, J T Jetté, A L'Abbé, A Lallier, J Laliberté, A Laramée, J Léger, M Lippé, J M A Ripello, N E Sincennes, A Vallée, Inconnu (Montréal, Q), M L Plamondon (Acton-Vale, Q), Mlle L Laplante (Beauharnois, Q), Mlle Z Bélangier (Beauport, Q), Mlle A Côté (Bic, Q), L Corbett (Bougie, Q), Mme X Campeau, N Guy (Buckingham, Q), Mlle A Granier (Buckland, Q), D Bourbeau, A J Pelletier (Coaticook, Q), Mlle B Lippé (Coteau Station, Q), Mlle M Darche, MM E Bourré, R Connolly, E Jobin, E Lay (Danville, Q), Mme J R Brillou, Mlle V Paré, H Cameron (Drummondville, Q), J Champigny (Farnham, Q), Mlle M Dery (Fraserville Station, Q), L J Potvin (Hull, Q), Mlle H Gauvin, W Gaudet, H Lucas (Joliette, Q), E Roy (Lachevrotière, Q), Mlle B Coupal (Lehrst, Assa, N W T), J E Puyette (L'Épiphanie, Q), Mlle A Carrier, J R Demers (Lévis, Q), Mme T McKinnon (Mataane, Q), Mlle M Mailoux (Malocheville, Q), Mlle D Wissell, H Leclair (Mile-End, Q), Mmes

D Alberty, T Charette, Mmes E Bernubé, A Valiquette, MM O Bureau, G Dionno, J H Paré, J Valiquette (Ottawa, Ont), A Gordon (Pare-Laval, Q), Mlle B Hurlbut (Plessisville, Q), Mlle V Bédard, E Bélangier, B Labadie, B Lapoirière, A Malone, MM A Amyot, J P Cantin, L Gingras, J Hardy, J Sylvain, J Thibault (Québec, Q), Mlle E Héon (Madnor Forges, Q), G Lafleur (Ripon, Q), J April (Rivière du Loup Station, Q), Mlle E Rondeau, J A W Laforgo (Sorel, Q), Mlle E Gagnon (Sturgeon Falls, Ont), Mlle M R Audet (St-Anselme, Q), Mlle M A Cyr (St-Augustin, Q), J E Derois (St-Célestin, Q), Mlle L Lefebvre (St-Constant, Q), Mme D Bourbonnais, E Piché (St-Cunégonde Montréal, Q), J A Bilodeau (St-Cyrille de Wendover, Q), U Beupré (St-Flore, Q), Mme A Lecavallier, Mlle F Coulombe, M Paquette, MM E Le-compte, A Provost (St-Henri de Montréal, Q), Mlle C Birtz, P Savary (St-Hyacinthe, Q), Mlle M Béland, A Caron (St-Julie de Somerset, Q), M Pinet (St-Laurent, Q), Mme C H Robillard (St-Lin Junction, Q), J A Gosselin (St-Odilon, Q), Mlle A Gaudet (St-Philippe de Chester, Q), Mlle D Dupuy (St-Roch de Richelieu, Q), Mlle H Lépine, M R Mahoux, M Voyer, M A Robert (St-Roch de Québec, Q), Mlle D Topping (St-Romuald, Lévis, Q), Mme C Blouin, Mlle C Falardeau, A Jobin, M A Perrault (St-Sauveur de Québec, Q), Mme C Bélie (St-Thomas de Pierreville, Q), Mlle A Lord (Trois-Rivières, Q), H Doray (Valleyfield, Q), Mme E Peltier (Verchères, Q), H M McCarthy (Westmount, Q), G A Charbonneau (Place Inconnue), A Legendre (Anburn, Me), Mlle A Pomeroy (Augusta, Me), Mme H Poirier (Bay State, Mass), Mlle A Fortin, D Simard, G Spénard (Biddford, Me), D

Colonial House

SQUARE PHILIPPE

Département des Modistes

Ce département est en mesure de faire face aux demandes de la SAISON D'AUTOMNE.

Les ROBES DE NOCES et de SOIREES reçoivent une attention toute particulière.

COMMANDES POUR DEUIL remplies à domicile.

Nous apportons une attention toute particulière aux commandes par la poste

HENRY MORGAN & CO., - Montréal

FOR DORIAN

Ces chaînes sont faites d'un métal composé ressemblant exactement à l'or. Elles sont complètement sans poids et pour tout usage orlinaire elles remplacent leur chaîne en or solide et durable. Patrons les plus nouveaux. Par la poste 25c. chacune. McFARLANE & Co., 110 Rue Yonge, Toronto, Ont.

Fournier (Brunswick, Me), Mme J Dubé, I N Campeau (Central Fall, Mass), A B St-Onge (Centerville, R I), Mmes K St-Pierre, V Soucy, C Lavoie, Mles G Fall, R Moisan, B Trudel, J H Richard, MM O J Cloutet, A Côté, A J Hamel, A Plante (Fall River, Mass), Mme H Parrott, Mles C Godin, L Morin, G Maigrot, MM I E Lajoie, J Légaré, R Tessier (Holyoke, Mass), M A Lavigno (Lawrence, Mass), Mme A Perreault, Mles O Blarchette, Roy, Rivard, MM P Dumont, D Plourde, M Marcolte (Lowiston, Me), Mles G Deschênes, J Hubert, MM H Richard, G E Coman, W Lafebvre, R E Lepage, S A Martel, Z A Normandin (Lowell, Mass), Mlle M Cloutier, M Letendre, A Pellerin, MM A Gagnon, A Goudreau, J Laberge, A Marceau, A Martel (Manchester, N H), H Dutrizac (Nashua, N H), Mlle A Chicoyne, V Brisson, A Delagrave, J Z Allard dit Longpré, A Leclair, I H L'Éveury, J B Paquette, I Rondeau (New-Bedford, Me), Mlle M A Mailoux (Lynn, Mass), Mlle A Cournoyer, M L Benoit (Mansville, R I), Mmes P Lagau, A Blanchard, Mazères, Mles O Maurin, A Pedrono, N Pons, MM A Mary, F A Puyau (Nouvelle Orléans, La), E Carrier (Providence, R I), Mlle M Bergeron (Rochester, N H), Mme N Pellerin, Mlle O Gagnon, J Dion (Salom, Mass), Mmes Jean — Jos Papin, Mlle C Dauphinais (Southbridge, Mass), Mlle E Blanchette M A Roberge (Somersworth, N H), Mlle J Bellemare, P Cartier (Spencer, Mass), Mme D Bernier (Taftville, Conn), Mlle M Dion, M J Levesque (Taunton, Mass), Mme P Lefebvre,

Mlle E Poissy (Three Rivers, Mass), Mme P A Chouinard (Turner's Falls, Mass), Mlle E Sauvé, M G N Dupont (Ware, Mass), Mlle B Vallière (Ware, R I), Mles A Girard, L Painchaud (Winookki, Vt), Mme P Morin, Mlle A Guérin (West-Manchester, N H), Mme J Demers, A Chenette, Uric Sylvestro (Woonsocket, R I), E Donovan (Worcester, Mass).

LISTE SUPPLÉMENTAIRE

Mme Ferdinand Boudreau, Mles E Chantreau, P K Hoy (Montréal, Q), Mlle J O'Broady (Danville, Q), Paul-Émile Massé (St-Césaire, Q), Mme J Waugler, MM J Dorbois, J J Donnell, O L Gaudin (Nouvelle-Orléans, La), Mlle C Leblanc (New-Market, N H), D Page (Hadley Falls, Mass).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: M N Gauthier, J Metcalfe (Montréal, Qué), Mlle M Dery (Fraserville Station, Qué), M E Bélangier, 133 St-Olivier (Québec, Q), Mlle J H Richard (Fall River Mass), M L Benoit (Mansville, R I).

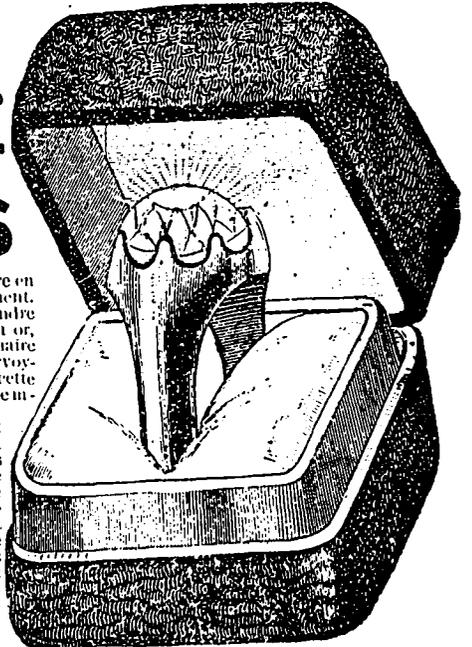
Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

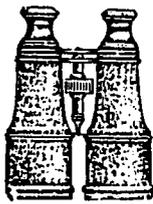
Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

CRAYON A CHARME Magnifiquement gravé, la baguette de montre offre et utile, et on peut faire entrer ou sortir le ressort en vissant le manche de plombs tel qu'indiqué. Par la poste 10c. pour 25c. McFarlane & Co., Toronto, Ont.

CETTE BAGUE GRATIS

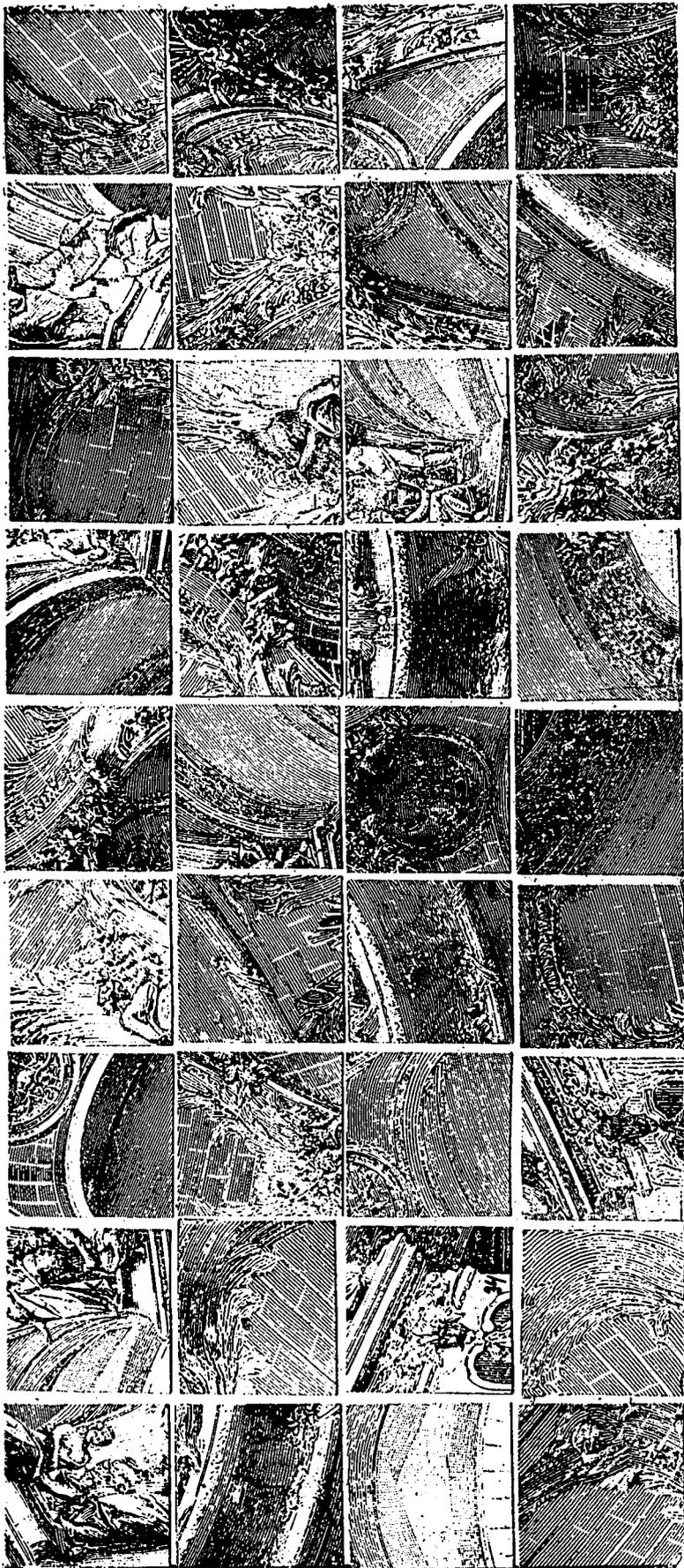
Vous pouvez la gagner en une heure en vous mettant à l'ouvrage immédiatement. Nous avons besoin d'agents pour vendre nos boutons de collets brevetés, finis en or, et nous faisons cette offre extraordinaire dans le but d'avoir des agents clairvoyants et énergiques. Nous donnons cette magnifique bague, soigneusement emballée dans une boîte double en velours, tout-à-fait gratuitement aux personnes qui vendront seulement 1 douzaine de nos boutons de collets brevetés—à 10 cents chacun. La bague est très bien finie en or, et est ornée d'une magnifique pierre imitation de diamant, genre Tiffany. Elle paraît aussi bien qu'une bague de \$100.00 ornée de diamants. Écrivez nous et nous vous enverrons les boutons que vous vendrez à 10 cents chacun. Envoyez nous l'argent et nous vous expédierons promptement et gratuitement votre bague. Lever Button Co., Boite 102, Toronto.





\$ 4.85 Découpez cette annonce et **N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT** de votre bureau d'express le plus rapproché, et nous vous expédierons cette magnifique longue vue pour que vous puissiez l'examiner. Allez à votre bureau d'express, examinez-la soigneusement, ensuite, si vous trouvez qu'elle possède toutes les qualités qu'on lui attribue, payez à l'agent d'express, \$1.85 et les frais d'express et prenez la longue vue. La longue vue que nous offrons est très bien finie et de haute qualité, corps en véritable maroquin, lentilles achromatiques, tubes vernis en noir, mise dans une belle boîte en maroquin avec courroie pour la porter. Les cultivateurs, chasseurs, prospectors, voyageurs, touristes, tout le monde, trouveront que cette instrument est précieux. Elle est très bien conservée et ne peut pas se détacher et briser tout le système. Plus tard nos clients nous diront que cette petite longue vue donna entière satisfaction et qu'elle leur procura beaucoup d'amusement. Nous pourrions vous demander le double du prix que nous exigeons et vous en seriez parfaitement satisfait, mais nous voulons faire bénéficier nos clients de l'avantage que vous avez d'acheter en grande quantité à bas prix. Johnston & Co. Boite 306, Toronto.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 255



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : PLAFOND SCULPTURAL.
Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.
Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerez au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.
Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 17 octobre, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le Jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

SECRETS

Nous enverrons **Gratuit** un Livre de Secrets à toute Femme Mariée qui nous en fera la demande. Ecrivez de suite.

THE DR. WILSON MEDICAL CO. MONTREAL.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !

Poitrine parfaite par les Poudres Orientales les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Pulsion :

L. A. BERNARD,
1802 rue Ste-Catherine, Montréal
Aux Etats-Unis : G. L. de MARRONY, pharmacien Manchester, N. H.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D'CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES De MCGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'émaciation des parties. Envoyé sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui

COMIQUE Mirex comique— Fait paraître grasses les personnes maigres et maigres les personnes grasses. La nuit est la plus amusante. Dans un bel étui de poche. Par la poste, en argent, au Fairbank Co., Toronto, Canada.

SANTÉ Beauté des Dames. Piles Sanguines du Dr Jean. "Extrait du sang frais." Reconstituant de premier ordre et des plus efficaces. Soulagement immédiat. Guérison assurée de toutes les maladies nerveuses et compliquées particulières aux femmes et aux jeunes filles, sans autres médicaments. 50 cts la boîte. Envoyé partout franco par la malle, sur réception du prix. "Traitement, dix boîtes, \$1.00." Adressez : "Cie Médicale du Dr Jean", B. P. Boîte 187, Montréal, Qué. Et toutes Pharmacies. Ecrivez pour le "Guide de Santé", envoyé gratis sur demande. (2)

Tributs Mortuaires...

Si vous voulez avoir ce qu'il y a de plus nouveau en fait de tributs mortuaires, allez à . . .

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES,
No 1756 RUE STE-CATHERINE (près St-Denis).

N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT \$ 4.95

Découpez cette annonce et envoyez nous la avec le nom de votre bureau d'express le plus rapproché et nous vous expédierons par l'express une magnifique Violon avec accessoires que vous pourrez examiner avec soin. Examinez le parfaitement à votre bureau d'express et si vous trouvez qu'il possède toutes les qualités que nous lui attribuons qu'il donne entière satisfaction, corps en véritable maroquin, payez à l'agent d'express, \$1.95 et les frais d'express, et il est à vous. Nous avons acheté un nombre limité de ces Violons à un prix étonnamment bas, et nous sommes si certain que vous en achetez un après les avoir vus que nous faisons cette grande offre. Si vous n'êtes pas expert en fait de Violons faites-le examiner par un de vos amis, qui s'y connaît, car c'est une chance qui se rencontre rarement de pouvoir obtenir un instrument de première qualité à une fraction du prix régulier. Ils sont très fins, ces Violons modèle Stradivarius, richement colorés, très bien polis, son doux et puissant, et expédiés complets avec un bel archet, "set extra" de corde et de résine, le tout soigneusement emballé dans une boîte de bois. Si vous avez l'intention d'acheter un Violon pour les soires d'hiver, vous ne devriez pas manquer de profiter de cette occasion. Vous feriez mieux d'être aujourd'hui.

McFARLANE & CO., Boite 1001, Toronto Canada.

Poils Follets
Enlevés instantanément par le **BAUME MAGIQUE de CLÉOPATRE**

C'est le meilleur, le plus sûr et le plus prompt des Epilatoires jamais connus. Quatre ou cinq applications, une chaque mois, détruisent pour toujours tous les poils follets.

PRIX : \$2.00 LA BOUTEILLE.

En vente chez tous les Pharmaciens en gros et en détail. Aussi enlevés pour toujours au moyen de l'ELECTRODE.

10 Minutes Avant Toutes communications strictement confidentielles. 10 Minutes Après

Mme GEO. TUCKER, DERMATOLOGISTE PRATIQUE.
Entrée Privée, 437 RUE CRAIG, Montréal.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 13 OCTOBRE 1900 (1)

LA DAME BLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

FLEUR D'ÉCOSSE

CXXX. — L'INONDATION

(Suite)

Un autre visage apparaissait dans son souvenir, dans son rêve, un visage d'enfant, gracieux et énergique à la fois.

C'était celui de Julien d'Avenel... Julien tel qu'il était quelques heures avant la nuit affreuse pendant laquelle les estafiers du duc de Somerset, attaquant le château de Melrose à l'improviste, étaient venus s'emparer de Walter d'Avenel... quelques moments avant l'attentat de Stewart Bolton qui devait être pour l'enfant-martyr le commencement d'une si longue série d'infortunes.

Étrange coïncidence !

Par quel inexplicable phénomène le souvenir de l'enfant qu'il avait juré de défendre revenait-il heurter son sommeil comme pour lui crier :

— Prends garde, Christie, réveille-toi. Voici John Robby ! Voici l'ennemi !

Hélas ! un lourd sommeil, que son épuisement expliquait trop, écrasait l'ancien écuyer de Walter d'Avenel, et ce songe ne parvenait pas à le réveiller.

Au dehors, l'eau, déchaînée, poursuivait sa course vertigineuse.

Ainsi que le prévoyait l'aubergiste du Gué de la Mort, le valet chargé de veiller la nuit, ayant réglé le débit de la vanne et versé son blé, s'était assoupi au ronflement des meules.

Le flot tumultueux, chargé du limon qu'il charriait en passant au-dessus des berges, arriva comme un torrent sur le moulin s'écrasant contre les murs.

Un craquement sinistre se fit entendre : c'était la roue qui, couverte tout à coup par le flot, après une minute d'affolement vertigineux, venait de s'arrêter, ses ais tordus.

Le courant, arrêté en partie par l'obstacle qu'elle lui opposa, reflua, se rua contre la maison.

Sous sa poussée irrésistible, la ferrure d'une porte sauta, et l'élément redoutable s'engouffra à l'intérieur avec son tumulte de mort.

Le domestique, n'entendant plus tourner les meules, s'était réveillé.

Inquiet, soudain, ne sachant que penser, il entendit, il écouta, tout pâle, le grondement de menace qui s'élevait, il perçut le refoulement sinistre de l'eau dans les pièces basses. Et il s'élança vers la porte pour se rendre compte de ce que c'était.

Un fracas, un bruit, une secousse effrayante qui fit trembler la muraille, le rejeta en arrière.

Sous le poids effrayant de la masse liquide, la roue du moulin venait de se briser, arrachée de ses piliers, emportée comme un fétu.

Et l'eau, se frayant un passage à travail les pierres ébranlées par sa chute, surgit tout à coup, dans la meunière même, balayant tout.

— Miséricorde ! s'écria le domestique. Plus de doute, l'inondation !

Le flot maintenant s'engouffrait avec une violence terrifiante, élargissant la brèche.

Le valet eut à peine le temps de gagner l'échelle conduisant à l'unique étage du moulin.

— Maître ! cria-t-il d'une voix rendue terrible par l'épouvante. Maître, l'eau ! l'eau !

L'eau, dans ses colères, non moins redoutable que le feu !

Son cri d'alarme, son appel avait trop tardé !

Ketty, perdue dans le songe radieux qui berçait son sommeil, en avait été brusquement arrachée par une rumeur étrange, saisissante.

— Qu'est-ce donc ? s'était-elle dit en se soulevant à demi sur sa couche.

Et après une demi-minute d'attente :

— Ce bruit ! On dirait celui de la rivière qui déborderait !

Et, brusquement saisie à la gorge par l'épouvante, elle avait sauté à bas de son de son lit, courant à la fenêtre.

Son œil terrifié avait alors aperçu l'énorme houle grisâtre se ruant sur le moulin.

Elle aussi avait entendu l'effroyable craquement de la grande roue arrachée de ces énormes ferrures, elle aussi avait senti les murs trembler sous cette secousse, et elle distinguait la clameur du flux horrible, s'engouffrant à l'étage supérieur.

Malgré les murs qui le séparaient d'elle, Christie de Clinthill entendit, dans son sommeil, le cri de son effroi.

Et brusquement galvanisé, il dressa son buste énergique :

— Ketty m'appelle... Elle est en danger !

La veille, il s'était jeté tout habillé sur la couche préparée par la main de sa fiancée.

Il fut debout à l'instant, prêt à voler à son aide.

Un grondement de tempête, incompréhensible, parvenait bien à son oreille.

Mais il ne pouvait s'en expliquer la cause.

De l'endroit où se trouvait située sa chambre, il percevait en même temps, dans ce tumulte formidable, des voix d'hommes.

C'étaient celles des Anglais qui, voyant les tourbillons furieux assaillir, envelopper, envahir le moulin, poussaient les hurrahs sur un tertre voisin où ils étaient rassemblés.

Mais l'accent désespéré de la meunière retentissait seul dans l'esprit angoissé de Christie de Clinthill.

— Me voici, Ketty ! me voici ! lança-t-il avec force.

Et à tâtons, dans les ténèbres, il se dirigea vers la chambre de sa fiancée.

Un flot de lumière l'inonda. Ketty, tremblante, affreusement pâle venait de surgir : elle était dans ses bras.

Il n'eût pas le temps de l'interroger.

— Fuyons, Christie ! dit-elle haletante. L'inondation !

— L'inondation, dis-tu, Ketty, oh ! je te sauverai !

Et le soldat la souleva dans ses bras, prêt à l'emporter.

— Christie, je suis forte moi. Mais au nom du ciel, au nom de notre foi, sauvez mon père, d'abord.

Et saisissant le flambeau resté sur sa table, elle courut suivie de son compagnon vers la chambre du meunier.

Elle était vide.

— Il a été réveillé à temps ! murmura-t-elle.

Et, reprenant un peu de sa fermeté d'âme ordinaire, le souffle court, écoutant avec horreur les sinistres clapotements indiquant les progrès de l'inondation :

— Par ici ! venez !

Une porte conduisant à l'autre extrémité du moulin était ouverte.

Le terrain se relevait de ce côté, et le meunier avait dû fuir par là.

Ketty, un peu rassurée, entraîna son fiancé dans cette direction.

Au bout du bâtiment, à cet endroit, le premier étage du moulin n'était guère élevé que d'un mètre au-dessus du sol, et c'est par là qu'on introduisait les sacs de froment ou de sarrasin dans le grenier, au moyen d'un pont volant.

Ketty avait donc raison de penser que le vieux meunier avait dû se sauver par cette voie.

Mais au moment d'en attendre l'issue, ils aperçurent le domestique, immobile, cloué, aurait-on dit, au sol par la terreur.

— As-tu vu mon père ? lui demanda Ketty avec empressement. Où est-il ?

Le valet bégaya une réponse incompréhensible et montra avec effarement, par une fenêtre, un fort groupe d'hommes sur une hauteur à vingt mètres de là.

— Ce sont les habitants du village. A l'aide, gens d'Avenel ! lança Christie de Clinthill.

Une huée faite de ricanements et de menaces lui répondit.

Le soldat ne put en comprendre le sens à cause de la distance et du grondement des flots.

— Partez, Christie, murmura Ketty, laissez-moi. Mon père est encore dans le moulin. Voyez, cette porte est fermée, le pont n'a pas été mis. Je ne dois pas, je ne puis pas m'en aller sans lui.

— Oh ! Je ne vous quitterai pas. Venez, nous le retrouverons.

Et l'ancien capitaine s'élança de nouveau, suivi de la courageuse fille, dans la vieille bâtisse dont les flots émiettaient les bases, laissant le domestique toujours immobile, partagé entre l'effroi que lui causaient ces hommes, ces ennemis qu'il avait aperçus le premier, et la menace croissante des flots.

Une huée plus violente, des hurrahs inhumains saluèrent la disparition de Clinthill et de la meunière.

C'étaient les Anglais qui applaudissaient, les voyant, selon leur expression, « près de se noyer comme des rats ».

Tandis que Ketty montrait à son fiancé que le pauvre meunier n'ayant pu fuir par l'issue restée libre était encore dans le moulin, bloqué peut-être dans quelque pièce éloignée, un homme s'engageait dans le jardin situé derrière la vieille bâtisse.

A cette place, l'eau n'atteignait guère encore que la hauteur du genou...

Cet homme portait une échelle, dont il avait su s'emparer à temps.

(1) Commencé dans le numéro du 11 avril 1900.

ce qui montrait qu'il avait sans aucun doute minutieusement étudié les dispositions des lieux avant cette nuit.

—Voici la chambre du meunier, murmurait-il en appliquant l'échelle sous une fenêtre. Le vieil homme doit être noyé dans sa meunerie. En tout cas, j'ai sur moi ce qu'il faut afin de le faire taire pour la vie. Cette bicoque tiendra bien encore une demi-heure, plus de temps qu'il n'en faut pour mettre son coffre et ses armoires à sac.

Et avec une agilité doublée par l'appât du gain criminel qu'il se proposait de faire, il gravit les échelons, brisa deux carreaux, et ouvrant la fenêtre, sauta dans la chambre.

Aucun bruit ne résonnait autour de lui. Seul, le roulement formidable des flots parvenait jusqu'à son oreille.

—Le diable me protège véritablement, ricana-t-il. Rien de tel que de bien le servir.

Il fit jaillir des étincelles d'une pierre à feu et enflamma une chandelle de résine dont il s'était muni.

D'un regard louche, il constata que la pièce était vide, le lit défait.

Vide également, la pièce voisine.

—Le meunier a bu un bouillon d'onze heures, et sa Kitty avec. Un beau morceau de fille tout de même. Bast ! pourquoi était-elle ainsi férue de son Christie de Clinhill qui doit être dans l'autre monde depuis longtemps ? Tant pis si elle est noyée ; elle ne risquera pas de venir me réclamer son bien.

Son regard brilla.

—Voici le coffre. Il est encore fermé, ce qui montre que le vieux n'aura pas essayé d'emporter avec lui des couronnes à l'effigie de Marie Stuart. Or anglais ou or écossais : c'est toujours bon à prendre.

Il chercha rapidement quelque outil à côté de lui.

D'énormes chenets de fer se trouvaient dans la cheminée. Il en saisit un, et, s'en servant comme d'une masse, commença à attaquer le couvercle du coffre.

A son deuxième coup, ainsi qu'un écho redoutable, un pan de mur s'éroula avec un retentissement formidable.

Le misérable personnage blêmit mais sa cupidité était plus forte que sa terreur, et ne fit que précipiter sa tentative d'effraction.

Le bois ferré craqua, se fendit enfin... Il arracha une planche brisée.

Et ivre de joie, d'âpre contentement, il plongea ses bras dans le coffre : des bijoux, des dentelles de famille... des papiers... des sacs renfermant de l'argent et de l'or aussi s'y trouvaient.

Il les sentait sous ses doigts.

—A moi ! siffla-t-il. A moi tout cela !

CXXXI.— LE REVENANT

L'inondation continuait ses ravages.

Le capitaine anglais et ses hommes assistaient, joyeux, à ce qu'ils pouvaient voir de son œuvre.

Cette destruction, n'étaient-ce pas, pour eux d'un heureux présage ? la mort et la ruine les accompagnaient déjà !

Le moulin ne serait bientôt plus qu'une tombe pour ceux qui l'habitaient.

Christie, décidé à retrouver le meunier, était revenu sur ses pas.

Ketty, sa fiancée, privée depuis longtemps de sa mère, avait voué au vieillard une affection presque religieuse et, à ses yeux, fuir sans avoir retrouvé son père, toujours si affectueux et si bon, eût été un crime que rien n'aurait jamais effacé.

Son fiancé était résolu, lui, à ne pas la quitter.

Et ils périraient ensemble si Kitty devait mourir, mais ils ne se sépareraient point.

Ils parcoururent toutes les pièces qu'ils n'avaient pas encore visitées.

—Hélas ! gémit la brave fille, mon malheureux père a dû aller à la meunerie afin de se rendre compte du désastre, et l'eau l'a enlevé depuis longtemps.

Elle n'osait achever sa pensée, voyant déjà le vieillard roulé par les vagues, la tête fracassée peut-être contre les murs.

—Attendez-moi là, dit Christie. Et si je ne réussis pas, soyez certaine qu'aucune puissance humaine ne pourrait faire plus.

Il descendit l'escalier intérieur qui conduisait aux meules. Mais la hauteur de l'eau était telle qu'il perdit pied rapidement.

Il essaya de se jeter à la nage. Les tourbillons le rejetèrent contre les pierres, meurtri.

—Arrêtez, Christie ! cria la jeune fille. L'eau est trop haute, mon père n'a pu passer par là.

Une espérance lui vint que le meunier était peut-être retourné dans sa chambre pour y prendre ses objets les plus précieux.

Et elle s'y précipita, ouvrit violemment la porte.

Un homme s'y trouvait en effet, baissé vers le coffre qu'il vidait à la hâte.

La jeune meunière tendit les bras vers lui, irradiée oubliant le danger.

—Mon père ! Enfin !

Mais la joie qui, dans son angoisse soudain apaisée, venait de monter à ses traits, se fondit brusquement. Quelque chose de livide et d'épouvanté y passa.

Cet homme, là, dans la chambre du vieillard, fouillant ses meubles, ce n'était pas le meunier !

Elle dévisagea l'intrus avec une sorte d'horreur irraisonnée, et l'accent rauque, effaré, comme si la présence de cet individu dans cette circonstance, à cet endroit, était une révélation :

—L'aubergiste du Gué de la Mort ! s'écria Kitty.

John Robby, car c'était lui, en entendant ouvrir la porte, en entendant le cri poussé par la fille du meunier s'était retourné, catalepsié.

Une expression d'épouvante, de lâcheté indicible, crispa ses traits abjects.

Ceux qu'il croyait morts apparaissaient devant lui, Kitty... et à côté d'elle Christie de Clinhill, auquel il songeait un instant auparavant !

Et, sous les affres d'une terreur insurmontable, il se recula, oubliant qu'il avait deux pistolets chargés et un poignard solide.

—Ah ! l'aubergiste du Gué de la Mort ! Ah ! John Robby, le traître et le maudit ! toqua la voix éclatante de l'ancien écuyer de Walter d'Avenel. Tu as voulu m'épargner la moitié du chemin en venant ici accomplir une œuvre de crime et de vol, car je devine tout. Eh bien ! merci, John Robby, nous allons régler tout à la fois.

L'énorme fracas des eaux, désagrégeant les pierres, formait un accompagnement saisissant à la voix retentissante du soldat.

Il ramassa le chenet de fer qui avait servi à l'aubergiste pour défoncer le coffre.

John Robby connaissait la force herculéenne de Christie : c'était là une arme terrible entre ses mains.

Secouant sa terreur, il toucha la crosse d'un de ses pistolets.

Mais il n'aurait pas eu le temps de lever le bras qu'il tomberait certainement, la tête fracassée, pensait-il dans sa lâcheté.

Comme venait de le déclarer le guerrier qu'il croyait trépassé il allait expier d'un coup tous ses forfaits.

Périr là, dans cette maison bientôt balayée par les flots être roulé ainsi qu'une sinistre épave par l'élément qu'il avait lui-même déchaîné ! Renoncer à tout l'or qu'il avait sordidement entassé déjà par les moyens les plus infâmes !

Non, oh ! non !

Et, renonçant à se servir de ses armes, espérant toucher le soldat dont il avait déjà abusé la crédulité, il se jeta à genoux.

—Grâce, messire !... Intercédez pour moi, Kitty. Je vous expliquerai tout. Ce sont ces maudits souldards de Somerset qui m'ont obligé de marcher... qui ont levé les vannes !... Grâce !

—Oui, et c'est toi qui les leur a indiqués afin de venir accomplir ici ton œuvre de pillage et de vol ! Grâce, supplics-tu ; as-tu fait grâce au pauvre petit Julien, toi et ton complice, Stewart Bolton ?

« Au nom du Dieu vivant, il faut que le châtiment... »

Il n'eut pas le temps d'achever : une effroyable secousse ébranla la vieilleasure.

Une partie de la façade, minée par les eaux, venait de s'érouler et une trombe furieuse, jaillissant par cette brèche, arriva jusqu'à la chambre, inondant Kitty, éventrant le plancher.

Encore une minute, et ils seraient peut-être tous engloutis, et Christie n'aurait retrouvé sa fiancée que pour la perdre.

Il s'élança vers elle, la soulevant dans ses bras, pour la soustraire aux vagues hurlantes de l'inondation.

—L'enfer est aujourd'hui pour toi. Mais je te retrouverai, infâme bandit ! gronda-t-il. Au revoir, John Robby !

Et emportant Kitty, il bondit vers la porte, tandis que le parquet craquait sous lui.

L'aubergiste du Gué de la Mort s'était redressé, des flammes de haine dans les yeux, maintenant que le bras de Christie n'était plus levé sur lui.

Lui aussi, à cette seconde, il oubliait le danger.

—Au revoir ou adieu ! murmura-t-il d'une voix sinistre en saisissant un de ses pistolets.

Et une détonation retentit, perdue à demi dans le sourd retentissement des flots emportant tout ce qui leur résistait encore.

CXXXII. — POUR LA PATRIE !

Le drapeau de l'Écosse indépendante et fière flotte au sommet de la tour d'Avenel.

C'est le matin, éclatant des blancheurs diaprées qui rendent l'aurore si poétiquement frissonnante dans les pays du Nord.

La nature, toute miroitante sous les perles de la rosée, cristallisées par la fraîcheur plus vive de l'aube, fût songer à une de ces fées mystiques, couvertes de diamants et dont la robe constellée de pierres couvre des plaines entières suivant les légendes du Nord.

Des oiseaux s'ébrouent parmi les feuillages des frênes dont une à une des feuilles se détachent, pareilles à des fleurs paresseuses.

Est-ce la chanson d'amour du printemps qu'ils rééditent dans ce clair retour du jour qui en donne l'exquise illusion ?—Le printemps incéces des premiers jours d'avril, quand la terre revêt encore parfois l'hermine duvetée de l'hiver et que le soleil répand dans l'air humide son poudrolement de clarté ?..

C'est le matin, c'est l'espoir, c'est l'amour !.. C'est la vie qui renaît avec toutes ses ivresses, toutes ses joies !

Soudain, une sonnerie de trompettes retentit.

Le guetteur, debout sur le donjon de la tour d'Avenel entre les deux bannières aux plis soyeux, regarde, se penche, interroge l'espace.

Et un son prolongé, strident, répété, inquiétant, sort du cor qu'il vient de porter à ses lèvres..

Au loin, une haie mouvante, sombre, striée de l'éclair des armes, s'avance incessamment, à peine visible et cependant suffisamment dessinée par son regard attentif.

C'est l'ennemi. C'est la guerre !

—Alerte ! Vétérans ! À vos armes !

Ce cri retentit parmi les corridors voûtés de la forteresse, court le long des remparts, mêlé aux notes répercutées, et sans cesse résonnant des trompettes d'alarme.

Alerte, c'est l'invasion !

Les hordes anglaises ont franchi la Tweed, et, prêtes à se répan sur la terre d'Écosse, commencent par venir mettre le siège devant la tour d'Avenel qui, si longtemps, pendant la durée des siècles écoulés, défendit la patrie contre les agressions.

Sentinelle vigilante, elle a toujours rempli sa noble tâche.

Aujourd'hui, relevée de ses ruines, elle a repris encore sa faction, debout en face des envahisseurs, et leur barrant la route.

—Mort à Avenel ! hurlent les voix furieuses des soudards d'Albion.

Le vieillard chargé par le chevalier d'Avenel du commandement de la forteresse avait gravi à la hâte l'escalier du donjon, dès le premier signal.

Malgré l'éloignement, il reconnut que le guetteur, en faisant entendre la sonnerie d'alarme, ne s'était pas trompé.

Une rude armée, aux rangs épais, s'avavançait vers la tour, formée sur deux colonnes.

Une forte cavalerie l'éclairait, galepant en avant : les fantassins venaient ensuite, aux confins de l'horizon, en un mouvement énorme et sombre.

Le grand nombre des combattants à pied était une indication.

C'était bien là, en effet, les éléments ordinaires d'une troupe de siège.

—Allons, cette fois, la lutte comme réellement, murmura le vieux Martin.

Dans le village et dans les fermes isolées, les trompes de corne avaient répondu, anxieuses, interrogatives, au signal parti du donjon.

—Sonne le ralliement ! sonne vite ! ordonna le vieux serviteur devenu chef de la défense.

Et le guetteur lança dans les airs les notes rapides, pressées, haletantes d'une sonnerie nouvelle, palpitante, effarée.

Les cornes embouchées par les villageois y répondirent aussitôt, précipitées, disant le trouble des malheureux sans défense avertis de l'arrivée des envahisseurs aux meurs farouches.

Et cette rumeur d'angoisse arrivait, affolée, de tous les points de l'horizon, appel de détresse, plainte sanglotante montant vers le ciel.

La grosse cloche du couvent, lançant à toute volée, de sa voix d'airain, les clameurs de son tocsin, y ajouta soudain son avertissement rempli d'émotion.

Un des frères lai du monastère, parti dès matines pour aller chercher au moulin la provision de farine des moines, avait une stupeur épouvantée, le Moulin-Joli détruit et les eaux torrentueuses roulant avec fureur sur ses ruines.

Frappé de l'horreur d'un tel spectacle que rien ne faisait prévoir la veille, il était allé à la découverte, avait aperçu les Anglais en

train de reformer derrière un bois, prêts à marcher contre la tour d'Avenel.

Le moine, plus mort que vif, avait repris en courant, durant une partie son prieur.

Et l'abbé avait fait aussitôt sonner la grosse cloche qui, depuis les temps les plus reculés, avait toujours appelé aux armes les vassaux d'Avenel.

Il l'avait promis au chevalier de la reine : il ne faillirait pas à son devoir, cette fois, quoi qu'il dût advenir ensuite.

Et il tenait acellement sa parole, les accents retentissants du bronze se mêlant aux sonneries enfiévrées de trompettes.

Les cavaliers anglais, entendant ces signaux, prirent le galop afin d'empêcher les vassaux de se porter au secours de la tour, croyant entendre là des appels aux armes et les réponses des divers contingents dans les campagnes.

Ils ignoraient que presque tout ceux qui étaient en état de combattre suivi leur chef.

Il ne restait plus guère que des vieillards, des femmes et des enfants.

Et la sonnerie du ralliement, lancée sans relâche par le guetteur sur l'ordre du vieux Martin, apprenait à ces infortunés que l'heure fatale était venue pour eux de chercher un abri derrière les murs de la forteresse s'ils ne voulaient pas subir toutes les brutalités, toutes les exactions des envahisseurs.

Debout sur le donjon, le vieillard vit les cavaliers anglais mettre l'éperon au flanc de leurs montures.

—Jamais mes malheureux amis n'auront le temps de gagner la tour, murmura-t-il. Il faut arrêter ces pillards.

Descendant rapidement sans souci de son âge, il appela d'une voix forte un de ses seconds dont il avait remarqué le courage et la décision intelligente lors de l'attaque de la citadelle par le duc d'Artwell.

—Morsford ! commanda-t-il, prends avec toi cinquante archers, autant de vétérans éprouvés armés de piques et de leurs coutelas. Tu vois ce nuage de poussière, là-bas. Ce sont des cavaliers anglais. Va au devant d'eux, et arrête-les coûte que coûte jusqu'à ce que je donne le signal de la retraite.

—Vous pouvez compter sur moi, capitaine.. à moins que je n'aie cessé d'exister !

Et le guerrier, s'élançant, appela à lui le premier groupe d'archers qu'il rencontra, puis lança d'un accent bref et énergique les noms des chefs des cinq escouades réputées les plus vaillantes.

—Où nous mènes-tu ? dit l'un d'eux en riant d'un rire énorme. A la mort ?..

—Non, à la gloire. Marchons !

Et le premier, il bondit sur le pont-levis.

Dehors, il rangea promptement sa troupe.

Au centre, les cinquante hommes armés de piques luisantes : un mur de fer animé ; sur le devant et les côtés, les archers chargés d'envoyer à l'ennemi leurs salves de flèches.

S'ils ne pouvaient arrêter la charge des cavaliers, ils devaient rentrer dans le carré des « piqueurs », la forteresse mouvante ; et de là ils continueraient à tirer.

Ainsi formés, les guerriers, les sacrifiés, s'ébranlèrent en chantant l'hymne enflammé d'Avenel au son duquel leurs frères, dans le Nord, avaient fait reculer les terribles Côtes de Fer.

Les partisans anglais aperçurent bientôt le détachement écossais envoyé contre eux.

—Compagnons, dit leur chef, voici qu'on nous envoie du monde pour nous indiquer où sont les écuries pour nos chevaux. Évitez à ces gens la peine de se fatiguer davantage.

Et selon une tactique souvent employée, il divisa son escadron en trois parties : le premier à la tête duquel il demeura chargé d'enfoncer le centre du corps ennemi : les deux autres devant l'attaquer sur les flancs.

Mais Morsford avait prévu ces dispositions. Sa troupe avançait, immuable, sans un seul intervalle vide.

Quand elle ne fut plus qu'à cent mètres des Anglais, il donna le commandement de halte.

—Attention, les archers ! Visez aux naseaux : de cette manière, sur les chevaux ou sur les hommes, vos traits porteront toujours. Que pas une des flèches ne se perde !

Le chef des cavaliers les voyant prêts et rangés en bataille comprit qu'il avait affaire à des adversaires déterminés.

—Sus ! sus ! lança-t-il à ses seconds. Taillez ! taillez !

Et l'avalanche furieuse se rua sur les vétérans.

Ils étaient au moins deux fois plus nombreux que les Écossais, et ceux-ci disparurent dans la poussière aux regards anxieux de leurs compagnons qui, des remparts, essayaient de suivre les phases du combat.

La chevauchée bondissante les enveloppait de toutes parts. Seules, quelques flèches, coupant l'air, indiquaient qu'ils luttaient encore, pour leurs frères, pour la patrie.

Au sommet du donjon, la sonnerie de ralliement continuait à retentir, plus âpre, plus précipitée.

Des bandes de villageois, vieillards pliant sous le fardeau de leurs objets les plus précieux, femmes portant dans les bras leurs derniers nés et jetant des regards d'angoisse vers l'endroit où l'on apercevait l'ennemi, se dirigeaient en toute hâte vers la citadelle.

Ils se hâtaient, poussant leurs troupeaux devant eux. Quelques-uns, aiguillonnant les bœufs attelés à des chars où était entassé tout ce qu'ils possédaient, se détachaient de la masse, afin de trouver plus vite un abri derrière les remparts de la tour.

Une foule tumultueuse, effarée se pressa bientôt sur le pont-levis devenu trop étroit.

Martin comprit que si les chevaliers anglais, brisant la résistance des vétérans commandés par Morsford, reprenaient leur galop, ils feraient un véritable carnage parmi ces malheureux.

Qui sait s'ils ne pourraient même pas s'introduire dans la citadelle à la faveur du tumulte ?

Il fit donc sortir par la poterne la moitié des hommes qu'il lui restait et les fit poster à quelque distance, prêts à tout.

Chose assez impressionnante au premier abord, un moine était parmi eux. C'était le héros du couvent revenu s'enfermer parmi les défenseurs de la tour. C'était frère Jacques.

Il avait demandé à les accompagner, afin de donner l'absolution à ceux qui succomberaient, avait-il prétexté.

Un énorme crucifix semblait en effet justifier son rôle pieux : mais une solide hache d'armes suspendue à sa ceinture, les larges manches de bure de sa robe retroussées pour ne pas être gêné, et laissant apercevoir ses bras musculeux, autorisaient à croire chez lui à des sentiments moins évangéliques.

Ses yeux brillants interrogeaient l'horizon.

Mais il n'apercevait qu'un nuage de poussière formé par les foulées des cavaliers anglais se ruant avec frénésie sur le carré des Écossais.

Martin, remonté sur le donjon après avoir donné ses ordres à ses auxiliaires, tournait avec anxiété ses regards de ce côté.

Leurs braves compagnons résistaient-ils encore ?

Sans doute, puisque les cavaliers ennemis n'avaient pas poursuivi leur chemin.

Mais combien d'entre eux étaient encore debout ?

Puis, le gros des forces ennemies n'allait-il pas arriver à la rescousse et faire des martyrs de cette poignée de héros ?

N'y tenant plus, il ordonna à un de ses chefs de bastion de se porter à leur secours, tandis que les autres activaient la rentrée des villageois.

Frère Jacques n'appartenait à aucune escouade.

Las d'attendre dans l'inaction au dehors de la forteresse, il demanda à faire partie du détachement de secours qui allait partir.

Et il se plaça au centre, ayant laissé cette fois le crucifix pour la hache d'armes.

Le chef des cavaliers vit arriver ce nouveau détachement.

Et tandis qu'il détachait en arrière une estafette pour presser l'infanterie et se hâter, il envoya une partie de ses forces couper la route aux nouveaux arrivants.

Le commandant de la forteresse put apercevoir alors le carré écossais, encore debout et compact, mais réduit.

— Braves cœurs ! murmura-t-il.

Les réfugiés étaient à ce moment presque tous à l'abri derrière les remparts. Il fit donner le signal de la retraite.

Ce signal, lancé par toutes les trompettes réunies, répété par celles du détachement de secours, arriva aux oreilles de Morsford, le chef mis à la tête de cent hommes expédiés afin d'arrêter les cavaliers.

— Camarades ! lança-t-il, nous avons montré, à ces coureurs de grandes routes, ce que valaient les highlanders ; mais nous pouvons maintenant retourner sans honte au fort où l'on nous rappelle.

— Archers ! une nouvelle bordée de vos flèches ! Piqueurs ! en retraite sans rompre vos rangs !

Et, pareil à une muraille vivante, le carré écossais commença à se mouvoir, à reculer lentement son quadruple front hérissé de piques.

Le soleil, glissant sur les pointes luisantes, n'y faisait plus miroiter les blanches lueurs de l'acier, mais les pourpres scintillements du rubis aux reflets de sang.

Les archers rentrés au centre du carré après leurs premières salves, lançaient presque à bout portant, sur les partisans anglais, leurs dernières flèches.

Et l'héroïque petite cohorte continuait à reculer, obéissant à l'ordre venu de la tour, semblable à l'ancienne phalange macédonienne contre le quintuple rang de laquelle s'était brisée, au temps d'Alexandre le Grand, la cavalerie des barbares.

Les Anglais ayant divisé leurs forces étaient incapables de s'opposer à son mouvement rétrograde.

Le gros des troupes ennemies, averti de l'arrivée des renforts écossais, faisait bien force de marche afin d'arriver à temps sur le théâtre de l'engagement.

Mais sa cavalerie, espérant avoir facilement raison des cent hommes expédiés par Martin, avait pris trop d'avance et la distance qui les séparait était considérable.

De son côté, le détachement au premier rang duquel se trouvait frère Jacques avançait rapidement afin de soutenir Morsford.

Le choc entre les guerriers qui le composaient et les cavaliers détachés contre eux, fut terrible.

Frère Jacques pouvait enfin en découdre.

Avec un « alleluia » de joie frénétique, il leva son bras énorme ; et d'un seul coup, sa hache ouvrit en deux la tête d'un cheval qui s'abattit comme une masse écrasant son cavalier.

Un véritablement halètement de soufflet de forge, indice de satisfaction puissante enfin réalisée, souleva la poitrine athlétique du moine.

Et broyant l'Anglais resté à terre, sous sa large sandale, il passa à un autre, donnant enfin libre carrière à sa nature mal endormie jusqu'alors par les oraisons du cloître, renouvelant instinctivement les épopées des moines-soldats du moyen-âge.

Et les Anglais s'écartaient de devant ce religieux à la carrure effrayante, et qui semblait avoir véritablement le diable au corps.

Il était Écossais avant tout, et il le montrait à ceux qui tentaient de venir asservir son pays !

Malheureusement le détachement commandé par Morsford continuant son mouvement, malgré le redoublement d'efforts de ses adversaires, allait opérer sa jonction... malheureusement pour frère Jacques, car la bataille allait à ce moment cesser à peu près.

En effet, quand les Écossais furent réunis, ils commencèrent à reprendre ensemble la route du fort.

Leurs adversaires, après quelques nouvelles et infructueuses attaques, ne tardèrent pas à renoncer à la lutte.

Ils n'avaient pas réussi à empêcher l'entrée, dans la citadelle, de la longue foule qu'ils avaient vue de loin se presser à sa porte, sans pouvoir se rendre compte s'il s'agissait de renforts... ou bien de malheureuses créatures sans défense.

Ils n'avaient pas même pu avoir raison de la poignée d'hommes envoyée à leur rencontre.

Il valait donc mieux ne pas laisser les flèches et les piques écossaises faire de nouvelles victimes dans leurs rangs.

Car si au centre inentamé du carré commandé par le brave lieutenant de Martin, les Highlanders emportaient leurs morts et leurs blessés, plus d'un cavalier anglais était aussi couché pour jamais sur le sol.

Les deux détachements rejoignirent bientôt la tour d'Avencel.

L'investissement de la forteresse était imminent, à en juger par le nombre considérable des ennemis dont la ligne se dessinait maintenant avec netteté, et il serait sans doute bientôt effectué.

Tandis qu'on en avait le temps encore, on creusa rapidement une longue fosse sous le bosquet où reposaient déjà les braves frappés à mort lors de l'assaut tenté par le duc d'Artwel.

Et les héros qui venaient de tomber, dignes de leurs aînés,—leurs aînés dans le trépas,—y furent couchés à côté de ceux qui les y avaient glorieusement précédés.

Frère Jacques, dépoignant son appareil guerrier et revêtant l'étole, reprit pour un instant le ministère sacerdotal, le rôle de chapelain pour lequel il s'était fait déléguer par son prieur au milieu de la garnison.

Et de sa voix pleine et sonore, avec une pointe d'émotion, il récita sur leur tombe les prières des trépassés.

Lentement, gravement, il aspergea ensuite la terre, sous laquelle ils reposaient, de l'eau sacrée.

On sentait qu'il n'accomplissait par là une tâche banale car son visage avait pris une expression nouvelle.

Une délégation du détachement auquel appartenaient ces martyrs de l'indépendance planta, sur la terre qui les abriterait désormais, une croix façonnée à la hâte.

—Quelle vous protège, chers compagnons d'armes ! prononça le moine en étendant la main.

Martin s'avança sa tête blanche atréolée par l'éclat du soleil.

—Adieu, camarades ! dit-il d'une voix solennelle. Vous nous avez montré comment on fait son devoir ; nous n'oublierons pas votre exemple. Et s'il plaît au Ciel, nous vous vengerons ! Adieu ! Adieu !

Et il reprit à pas lents le chemin de la forteresse, suivi de ses soldats et de quelques-uns des paysans qui avaient demandé à assister aux obsèques. Le moine les accompagnait.

Il avait relevé sa grosse tête dans laquelle circulait un sang vigoureux, et il la tourna vers les ennemis dont on apercevait au loin la masse grossissante. Martin et ses lieutenants tournèrent aussi leur regard de ce côté.

Puis ils fixèrent une dernière fois le bosquet sous les ramures duquel reposaient pour l'éternité leurs compagnons tombés au champ d'honneur.

Et ils rentrèrent dans la citadelle dont le pont-levis se releva derrière eux. Ils allaient s'apprêter à venger les morts.

VIN MORIN "GRESO-PHATES" EST PRÉCONISÉ CONTRE LA GRIPPE, CATARRHES PULMONAIRES, TOUX OBSTINÉES, RHUMES OPINIÂTRES, ETC.

Agents pour les États-Unis : GEO. MORTIMER & CIE, 21 Central Wharf, Boston, Mass.

CXXXIII. — A L'ASSAUT

Le pont-levis dressé, un fossé profond entourant les murs reconstruits et exhaussés de la tour d'Avenel, ses défenseurs étaient désormais comme séparés du reste du monde.

Il fallait maintenant, encore ! défendre de toute atteinte, de toute souillure le drapeau d'Écosse, ou mourir !

Le chef des partisans chargés d'envahir les domaines du chevalier d'Avenel et de détruire ses remparts avait ralenti sa marche en apprenant l'insuccès de ses cavaliers.

La tenue de combat à la fois hardie et prudente des Écossais lui montra qu'il avait affaire à des adversaires sérieux.

Arrêtant d'abord ses hommes, il prit toutes les dispositions que lui commandait l'expérience, puis reprit son mouvement en avant.

Ses éclaireurs, paraissant bientôt devant la tour d'Avenel, allèrent lui apprendre que le pont-levis était levé et que ses défenseurs s'étaient renfermés derrière leurs murailles.

L'Anglais eut voir là un indice de pusillanimité de la part des vétérans d'Avenel.

— Par la Bible ! jura-t-il, est-ce que je me serais abusé sur la valeur ou le nombre de ces va-nu-pieds, puisqu'ils se sont terrés avec une telle précipitation ?

Il désignait les Highlanders par ce terme de mépris, à cause de leur vêtement particulier et d'un effet si pittoresque, qui laisse, à partir du genou, leur jambes nues.

Va-nu-pieds, titre héroïque comme celui de *gueux* donné aux paysans des Flandres qui longtemps luttèrent pour l'indépendance de leur patrie contre les troupes de Charles-Quint.

Et il continua à s'avancer avec la même prudence cependant tandis qu'il détachait un certain nombre de ses fantassins, pour couper des fascines et confectionner à la hâte des échelles d'assaut au cas où un point faible dans les fortifications lui permettrait de tenter une attaque immédiate.

Arrivé devant la tour, il fit arrêter ses hommes hors de la portée des flèches.

Entouré d'une escorte suffisante pour le protéger contre un coup de main des assiégés, il commença l'inspection minutieuse des remparts.

Mais le chevalier d'Avenel avait sagement pris ses précautions et Martin avait consciencieusement achevé les travaux de son maître.

— Ces montagnards du diable se sont enfermés dans une véritable bastille, gronda-t-il quand son inspection fut terminée. Et lord Somerset ne se doute certainement pas du temps que peut durer ce siège à moins que je ne réussisse dans un coup de surprise.

Habitué aux guerres d'aventures auxquelles ses compagnons étaient plus aptes qu'aux sièges réguliers, il avait songé, dès son arrivée, à quelque ruse.

Il commença d'abord par essayer de parlementer, ayant commandé à ses lieutenants de foncer sur la première porte qui serait ouverte, au cas où les Écossais se laisseraient prendre à ses avances.

Mais Martin lui répondit du haut des remparts qu'il commençait par repasser la Tweed.

Il n'y avait donc pas moyen de réussir de ce côté. Rumskorff, le capitaine anglais, fit semblant d'hésiter pendant deux jours.

Durant ce temps, une grande partie de ses hommes, envoyés dans les bois, hors de la vue des Écossais, continuaient à abattre des fascines et à faire des échelles.

Il avait donné l'ordre de fabriquer également deux énormes béliers et un pont volant afin de jeter à bas la poterne et de s'introduire par là dans la forteresse.

Et le soir du deuxième jour, ayant feint de renouer les négociations et de se résigner ensuite à la première des conditions posées par le commandant de la tour, il donna le signal du départ.

Les Écossais n'osaient croire encore à leur délivrance, à leur bonheur, attendant le lendemain, le lever du soleil, pour se réjouir sans réserve, mais s'abandonnaient déjà à l'espoir.

En réalité, les Anglais s'étaient éloignés tout juste assez pour tromper leurs adversaires.

Le jour n'avait pas encore paru que les ennemis revenaient en foule, essayant de combler les fossés de fascines à cinq ou six endroits, attaquant de partout, afin d'émietter, d'affoler la défense.

En même temps, un énorme bélier, fait d'un seul tronc d'arbre roulant sur deux roues improvisées, commença à battre la poterne.

La garnison dormait encore, Réveillée aux cris des sentinelles, elle se porta aussitôt aux remparts.

— Les fourbes ! murmura Martin. Comme j'ai eu raison de ne point oser les croire. Trompettes, sonnez le combat. Sonnez de toutes vos forces !

Et, bouclant son épée, il s'élança vers les créneaux, cherchant à voir dans la clarté encore incertaine.

Mais le martèlement régulier du bélier sonnait, menaçant et sinistre.

Des archers appelés en hâte sur le haut de la citadelle envoyaient leurs flèches au hasard dans la direction où paraissaient être les ennemis, ne pouvant viser, dans la demi-obscurité.

Martin commanda d'entasser de la terre, des pierres, derrière la poterne.

Son ordre commençait à peine à être exécuté, lorsqu'un craquement terrible retentit : un des épais madriers de chêne de la poterne venait de céder sous les coups formidables de la machine de guerre.

Les Anglais l'avaient entendu aussi : une nouvelle poussée du lourd bélier emporta tout, le bois, les ferrures, crevés, arrachés.

Une clameur enivrée échappa aux assaillants, et ils lancèrent aussitôt la passerelle qu'ils avaient préparée à cette intention.

— Suivez-moi ! lança le vieux Martin d'un accent désespéré aux Écossais les plus proches de lui. A la rescousse !

Il fallait empêcher coûte que coûte les ennemis de franchir la poterne.

Quelle déchirante douleur en effet, pour le vieillard, de voir tomber ainsi presque sans coup férir, aux mains de ses ennemis, la citadelle que son maître avait confiée à sa vigilance.

Il le sentait, il ne survivrait pas à un tel malheur, et il était résolu à se faire tuer plutôt en défendant l'entrée menacée.

Les Anglais, enivrés par ce premier succès, étaient parvenus à faire mordre leur pont volant sur le seuil de la poterne.

Et ils s'y jetèrent en foule.

Mais ils rencontrèrent les vétérans et leur chef : rien que des têtes grises, des âmes trempées pour le sacrifice et la mort.

Martin et les hommes qui l'avaient suivi luttèrent de toutes leurs forces et le sang coulait déjà.

Plus d'un Anglais avait roulé au fond du fossé, mais d'autres les remplaçaient, Rumskorff, leur capitaine, les encourageant à l'assaut d'une voix terrible.

Ceux des partisans chargés de fascines en jetaient dans le fossé et dressaient, sur leur appui, des échelles d'assaut.

De partout, on lutta. Pas d'espoir pour le commandant de la forteresse d'être secouru, chacun combattait de son côté.

Et pour comble d'infortune, le vieillard, ayant plus de cœur que de vigueur physique, sentait ses forces l'abandonner.

Hélas ! si le chef venait à défaillir, qu'allaient faire autour de lui ceux que son exemple devait soutenir ? ...

Martin laissa pendre au bout de son bras son épée trop lourde, promenant sur les assaillants un regard déchirant.

Ces derniers s'aperçurent de sa faiblesse.

Un hurrah formidable jaillit de leur gorge, et ils se ruèrent ensemble sur le pont. ...

Une tête caractéristique, aux bajoues puissantes, aux yeux saillants, au front tonsuré, se pencha alors au-dessus du créneau.

C'était frère Jacques, le chapelain.

En sueur, ayant déjà combattu par ailleurs, il accourait là où les cris qui s'élevaient lui indiquaient que la bataille était le plus acharnée.

Il vit l'élan furieux des Anglais, entendit au-dessus de lui les piétinements des derniers défenseurs de la poterne, et un souffle bruyant distendit sa forte poitrine.

À quelques pas, se trouvait un de ces morceaux de rochers disposés de place en place sur le rempart pour être jetés sur les assaillants.

Il se baissa, souleva un bloc énorme, la charge de deux hommes, et le lança par-dessus le rempart sur la passerelle qui craqua, à demi-crevée.

Frère Jacques se baissa encore, une nouvelle masse arriva sur le pont, entraînant plusieurs assaillants dans le fossé.

Le chef anglais poussa un cri de rage cherchant d'où venait ce secours inattendu donné aux défenseurs.

Et d'un geste furieux, il désigna frère Jacques à ses archers.

Une nuée de flèches partit sans l'atteindre.

Insensible au péril, le moine jetait sur les ennemis d'énormes blocs de rochers. ...

Son intervention avait donné au vieux capitaine de la forteresse le temps de retrouver ses forces.

— Hardi, amis ! cria-t-il à ses compagnons. Aide et secours nous arrivent. Luttons pour l'Écosse, pour Avenel !

— Écosse ! Avenel ! jusqu'à la mort ! répondirent les vétérans.

— L'Écosse va être asservie comme vont être rasées les murailles ! répliqua le chef des partisans, blême de colère.

Et il se jeta lui-même vers le pont, décidé à en finir et à emporter la résistance d'un seul coup. ...

Il n'eut pas le temps de l'atteindre.

Le moine venait de découvrir, sous les autres pierres, un véritable quartier de roc : il le balança un moment en l'air, cherchant sa place.

Il le lâcha enfin, visant ce qui restait du pont chargé d'Anglais.

Le chef des partisans n'eut que le temps de sauter en arrière.

Un craquement violent se fit entendre, et le pont déchiqueté, broyé en deux cette fois, s'abîma, entraînant une grappe humaine.

Un moment de désespoir affreux du côté des assiégés suivit cet événement.

Le chef anglais trépigait.

—Moine ! hurla-t-il en tendant son épée vers frère Jacques, je promets de te faire brûler vif si tu tombes entre mes mains.

Celui-ci ne l'entendait même pas.

Inondé de sueur, ses larges manches de bure relevées, comme l'avant-veille, au-dessus du coude, afin d'aller plus vite, il érasait, sous une nouvelle avalanche de pierres, au fond du fossé, ceux qui essayaient de se relever.

—Ah ! grondait-il, si mon pauvre ami Christie de Clinthill pouvait me voir ! Comme il serait fier de son élève !

Il ne savait pas l'ancien écuyer si près de lui.

Les soudards de Somerset, avides de prendre leur revanche, revenaient aux échelles.

De ses bras puissants, frère Jacques saisit l'extrémité de l'une d'elles, la fit pivoter et la renvoya, ainsi que ceux qui la chargeaient, rejoindre les débris du pont.

—Mort à lui ! rugissait Rumskoff écumant, en le montrant à ses archers.

Mais la durée de la lutte avait permis à de nouveaux combattants d'accourir.

D'autres flèches répondirent à celle des Anglais et des détonations soudaines y mêlèrent leurs voix tonnantes.

La surprise tentée par les partisans avait fait courir pêle-mêle les Écossais vers le endroits menacés, oubliant dans le premier moment les postes assignés à chacun, et parant ainsi au plus pressé.

Revenus de leur premier saisissement, ils recommençaient à s'organiser et les tireurs chargés des rempart, revenant à leur poste, se mettaient à faire parler la poudre.

Un lingot de plomb frappant le casque du chef des partisans, en emporta le cimier.

—Malédiction de l'enfer ! ces montagnards ont de l'artillerie, exhalait-il. Plus rien à faire pour cette fois !

Et, se jetant hors de la portée immédiate des balles, il alla inspecter rapidement les autres points de la citadelle où ses hommes dominaient l'assaut.

La situation n'était pas plus avancée.

Au contraire même. Les partisans anglais n'étant pas poussés par la présence de leur chef avaient fait encore moins de progrès qu'à l'entrée du fort, où l'attaque avait été si près de réussir.

Monter à l'assaut des murailles intactes était, du reste, plus difficile que de battre et de jeter bas une porte avec un bélier.

Et les Anglais s'an apercevaient.

Rumskoff, hors de lui, traita ses soldats de lâches.

Honteux de ses outrages, excités par sa vue, par ses ordres, ils appliquèrent de nouveau, contre les murailles, les échelles déjà renversées à plusieurs reprises par les Écossais.

Et ils s'y élancèrent ensemble afin de déborder les assiégés attaqués de partout à la fois.

Des nuées de traits, flèches acérées, lourds carreaux aux blessures cruelles, partirent sur eux de tous les bastions, faisant rouler des échelles ceux qu'ils touchaient, ces derniers entraînant les assaillants placés au-dessous.

Malgré les archers anglais embusqués derrière des amas de fascines, quelque vétéran, au bras robuste, se dressait parfois derrière le rempart et, saisissant l'extrémité d'une échelle, la faisait basculer.

Et c'était terrible, cette grappe d'hommes suspendue tout à coup dans le vide, retombant avec un bruit sourd sur le sol ; où quelques-uns se blessaient sur les armes échappées à leur main.

Rumskoff comprit que les nombreuses saillies de derrière lesquelles les highlanders criblaient ses hommes de flèches ne permettaient jamais à ses partisans d'arriver sur le rempart.

Il se résolut à concentrer toutes ses forces sur un bastion.

—Une fois établi là, je les délogerai peu à peu de leurs autres positions, se disaient-ils.

—Et vingt échelles appliquées ensemble sur le bastion le plus proche en couvrirent les murs.

Cette tactique réussissait souvent, les tourelles avancées étant rondes ou carrées, la plupart du temps, ce qui ne permettait pas aux défenseurs des autres ouvrages de les soutenir.

Mais Walter d'Avenel, en reconstruisant la tour d'Avenel, s'était révélé ingénieur.

Précurseur en quelque sorte de Vauban, il avait donné à peu près la forme d'une étoile à la nouvelle citadelle.

Aussi, à peine les Anglais eurent-ils commencé à gravir leurs échelles d'assaut, que des nuées de traits partis des bastions voisins leur arrivèrent dans le dos, portant à chaque coup...

Rumskoff eut un véritable cri de rage.

Il s'était imaginé avoir affaire à quelque bicoque comme en éle-

vaient certains possesseurs de fiefs, sous le nom prétentieux de château-fort, et ils se trouvaient en présence de véritables fortifications.

Construites même sur un modèle inconnu, elles déroutaient toutes ses idées !

Un découragement visible gagnait ses hommes : la débandade commençait à se mettre dans leurs rangs, et un grand nombre d'eux se réfugiaient derrière les fascines, confondus avec les archers.

—Allons ! la partie est manquée pour cette fois ! murmura le chef entre ses dents.

Et il fit sonner la fin de l'assaut par ses trompettes.

Martin, après avoir pris toutes les dispositions pour repousser une attaque de la poterne, était venu défendre en personne le bastion contre lequel le chef anglais venait de concentrer ses efforts.

Il n'osa pas d'abord croire à la retraite des ennemis, ayant été si près d'être victime de leur ruse déloyale.

Aussi continua-t-il à se tenir sur ses gardes, profitant du répit pour faire préparer des flammèches qui, placées au bout des flèches, devaient aller mettre le feu aux fascines derrière lesquelles s'abritaient toujours les archers anglais.

Mais Rumskoff avait réellement renoncé au combat, au moins pour ce jour-là.

Les blessés étaient nombreux.

Lui-même, outre le cimier de son casque emporté, avait sa cuirasse bosselée à plusieurs endroits.

Sur ses ordres, les Anglais se retirèrent hors de portée de traits.

Et au moyen de branchages, de terrassements entrepris à la hâte, ils commencèrent des travaux destinés à les mettre à l'abri, eux-mêmes, contre une brusque sortie des assiégés.

—Allons, ils se résignent décidément à leur défaite, prononça le vieux Merlin. Mais veillez bien, amis, car ce n'est sûrement que partie remise.

En effet, les travaux entrepris par les Anglais l'indiquaient : c'était l'investissement de la tour d'Avenel qui s'effectuait.

Le vieillard dressa sa tête blanche vers les couleurs qui flottaient au haut du donjon :

—Drapeaux du clan d'Avenel, drapeaux de la terre d'Ecosse, dit-il la voix et le geste inspirés, vos défenseurs lutteront pour vous jusqu'à la fin. Enseignes chéries de notre bonne Dame Blanche, soutenez leur courage, et que vos plis continuent à flotter, glorieux !

CXXXIV. — PAUVRE KETTY !

Un rude et fameux défenseur manquait dans la tour d'Avenel.

C'était Christie de Clinthill.

L'ancien écuyer du chevalier d'Avenel n'avait pu rejoindre ses compagnons d'armes, ainsi qu'il en avait eu l'intention.

Nous l'avons laissé dans les ruines du Moulin-Joli, balayées par les eaux, au moment où, enlevant Kitty dans ses bras pour la soustraire à l'inondation, le pistolet de John Robby s'abaissait vers lui accompagnant le tumulte des eaux du fracas de sa détonation.

Un double cri avait répondu à l'éclat de la poudre : cri de colère du soldat ; cri, râle d'angoisse de la part de Kitty...

Christie, en quelques bonds terribles, avait atteint le grenier, où, peu d'instants auparavant, ils avaient vu le valet immobile et tremblant.

La porte était ouverte, et il aperçut devant lui la silhouette du domestique affolé, se perdant dans la nuit.

Épouvanté par le bruit formidable des murs s'écroulant et par le coup de feu, l'excès de la terreur lui avait rendu des forces, et sans prendre le temps de mettre la passerelle, il avait sauté au dehors, se jetant dans le bois, tandis que les partisans anglais lui décochaient quelque flèches pour activer sa fuite.

Christie de Clinthill vit tout cela, et un rugissement jaillit de sa poitrine de soldat.

Mais la tête de Kitty penchait sur son épaule : une humidité chaude coulait sur les vaillantes mains qui la soutenaient,

Elle était donc blessée ?

La balle du criminel hôtelier du Gué de la Mort avait-elle fait une victime ?

D'un élan terrible, il franchit, dans le vide, la distance qui le séparait du terre-plein, au bas duquel coulait le flot noir charriant des épaves.

Quelques pas à peine le séparaient des Anglais réunis sur ce point.

Ils l'aperçurent, et une clameur de menace s'échappa de leurs rangs.

Une flambée de colère s'alluma alors dans le regard du capitaine, et, emporté par sa haine de l'ennemi national, il se pencha, prêt à

fonceur sur eux, sur les lâches qui n'hésitaient pas à s'attaquer aux gens sans défense, commençant ainsi leur entrée en campagne par la ruine, la destruction sans excuse.

Mais le poids inerte de Kitty le rappela à la réalité.

Il n'avait pas le droit de châtier en ce moment les misérables auteurs de ce désastre, les trop dignes complices de John Robby, l'assassin, le bandit et le voleur.

Et il se jeta brusquement de côté, se remémorant dans un effort de volonté, la disposition de ce coin aimé de la terre natale qu'il n'avait pas revu depuis des années.

Les branchages d'un taillis craquèrent sous sa violente poussée, et il disparut aux yeux des Anglais, le corps inanimé de la pauvre meunière toujours couché sur lui.

John Robby, durant ce temps, fuyait lui aussi, n'attendant pas la chute totale du moulin pour se mettre à l'abri.

La déflagration de la foudre lui avait montré le buste de Kitty s'affaissant sur l'épaule de son compagnon, et il avait murmuré :

— Lui ou elle, qu'importe !

Et ramassant, en un paquet, le butin qu'il venait de faire, il avait gagné la fenêtre tandis que le plancher finissait de s'effondrer avec fracas sous lui.

L'échelle qu'il y avait appliquée s'y trouvait encore. Il redescendit dans le jardin, et ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, gagna le large, évitant ses compatriotes qui l'auraient peut-être dépouillé.

Ne sentant pas le froid qui glaçait ses vêtements mouillés, tant il frémissait de joie cupide, il regagna sa barque, repassa la rivière et alla se terrer dans son auberge, prêt à cacher l'or de ce nouveau crime avec celui que ses anciens méfaits lui avaient déjà rapporté. Tandis que le louche bandit se retirait avec le produit de son crime, Christie de Clinthill, portant toujours sa fiancée évanouie sur son épaule, avait continué à s'éloigner.

Il s'arrêta lorsqu'il fut certain de n'avoir plus rien à craindre des partisans anglais.

Le grondement des eaux ne parvenait plus à lui qu'affaibli, atténué, distant ; il n'entendait aucun pas, aucun bruit signalant le voisinage d'être humains.

Il posa alors doucement le corps de Kitty sur la mousse, lui faisant un oreiller de sa main.

— Kitty, appela-t-il d'une voix douce, pleine de pitié, reviens à toi, chère petite fée : c'est donc toi que la balle de ce misérable aubergiste a atteinte ? Pourquoi toi, faible, et non pas moi qui suis habitué à la souffrance ? Mais sois tranquille, va : je saurai bien atteindre le brigand, et il faudra qu'il expie par mille morts.

« Hélas ! son châtement changera-t-il ce qui est ? Ton cœur bat encore : Je le sens ; mais c'est ta vie qui fuit avec ton sang. Si je pouvais au moins l'étancher, découvrir ta blessure !

L'obscurité l'empêchait de la secourir efficacement.

Suivant avec ses doigts la trace humide et chaude souillant les vêtements de sa fiancée, il essaya de déterminer l'emplacement de sa blessure, et la banda aussi bien qu'il le pouvait dans la nuit.

Un instant après, l'arrêt de l'hémorragie venait de lui montrer que ses soins n'avaient pas été inutiles.

Il demeura agenouillé auprès de sa fiancée évanouie, attendant que les ténèbres fussent dissipées, n'ayant aucun moyen de la secourir.

De loin en loin, il prononçait son nom, comme si sa voix était capable de la rappeler. Les profondeurs obscures dans lesquelles son âme était peut-être déjà plongée, un évanouissement prolongé étant si proche de la mort.

Kitty l'entendit enfin.

Ses paupières se soulevèrent et elle entrevit confusément son sauveur dans les ténèbres.

— Est-ce vous Christie ?

Et aussitôt :

— Hélas ! qui pourrait-ce être sinon vous, mon ami, mon fiancé ? Car je me souviens de présent !

— Oui, Kitty, c'est celui que tu as attendu durant des années. Il est auprès de toi, et tu ne ne risques plus rien.

La main de la blessée serra faiblement la sienne, et ce mouvement lui arracha un halètement de douleur.

— C'est ta blessure que t'a faite ce criminel. Le lâche ! s'attaquer à une femme ! N'aie crainte, Kitty, ton chevalier saura te venger. J'ai essayé de te panser, mais dans les ténèbres je n'ai même pas pu bien voir où était la plaie.

— C'est à l'épaule. Elle me fait un mal affreux !

Christie n'essaya pas de toucher au pansement plus que sommaire qu'il lui avait fait : eût été la faire souffrir davantage et ramener l'hémorragie.

Kitty demeurait silencieuse, écoutant en quelque sorte la vie revenir en elle. Ses lèvres brûlantes se rouvrirent enfin.

— Christie, savez-vous ce qu'est devenu mon père ?

— Petite amie, dit le géant, laisse venir le jour. Alors je me mettrai à sa recherche. Mais, en attendant, sois raisonnable : rappelle-toi que toute émotion ne peut que t'être nuisible, et que l'autre, pour le moment, nous sommes impuissants.

Et, pour la distraire de ses angoisses, il lui apprit comment ils étaient arrivés dans cet endroit.

Enfin, après des heures qui parurent interminables, le blanchissement graduel des cieux leur permit de voir autour d'eux.

— Mon bon Christie, supplia la martyre, je t'en supplie, va à la recherche de mon père !

— Oui ; mais pas avant de t'avoir soignée, si imparfaitement que je puisse le faire.

Il voulait laver la blessure de sa compagne ; mais la rivière était loin. Il découvrit un creux de rocher où était resté un peu d'eau des dernières pluies et y baigna un linge.

Ayant alors lavé le sang coagulé, il put apercevoir la plaie faite par la balle de John Robby.

Et il comprima le soupir de douleur et de colère qui souleva sa poitrine, en voyant les ravages causés par le plomb meurtrier sur cette chair délicate qu'il adorait.

Une compresse imbibée d'eau, appliquée avec un soin attendri, vint calmer l'intolérable brûlure des fibres meurtries.

— Va, maintenant, Christie, laisse-moi, lui dit Kitty. Et puisses-tu retrouver vivant le saint vieillard à qui je dois la vie !

Le guerrier éprouvait un véritable déchirement à laisser la jeune fille, dans le bois, toute seule, incapable de fuir, de se mouvoir même.

Cependant il s'était engagé à faire tous ses efforts pour retrouver le vieux meunier.

Et tout regard prolongé ne devait que rendre ses recherches plus difficiles.

Du reste, les soins mêmes que l'état de sa fiancée réclamait, le besoin de nourriture, afin de combattre l'épuisement causé par la perte du sang, ne lui permettaient pas d'attendre davantage.

Se glissant sous les taillis, il gagna un endroit d'où il pouvait voir à une certaine distance.

Ce qu'il apercevait de l'étendue était désert. Leur œuvre nefaste accomplie, les accomplie, les Anglais s'étaient évidemment éloignés.

Quant à leur guide, quand à l'ignoble cabaretier du Gué de la Mort, l'ancien écuyer du chevalier d'Avenel ne doutait pas que son coup fait, il ne fût rentré dans sa tanière, à moins que le torrent vengeur ne l'eût englouti. Il n'avait rien à craindre de lui !

— Dieu serait juste si le châtement avait suivi le crime ! murmura-t-il. Sinon !

En tous cas, aucun danger visible ne menaçait celle dont il ne se séparait qu'avec un regret si amer, et il pouvait lui obéir.

Il fut bientôt de nouveau auprès de la blessée.

— Je vais donc retourner là-bas, lui dit-il d'une voix alligée. Courage, Kitty, ma fiancée ! Confiance ! celui que tu aimes sera vite de retour.

— Va ! prononça l'infortunée en raffermissant sa voix afin de lui cacher combien elle souffrait. Et retrouve mon père. Va, Christie, et je te bénirai.

Le soldat agenouillé posa ses lèvres sur son front pâle : elle y sentit la tiédeur de deux larmes. Deux larmes plus éloquentes que mille paroles chez cet homme au courage indomptable, à l'âme énergique et tendre.

Et après avoir échangé un regard rempli de toutes ses pensées, Christie de Clinthill, le cœur gonflé, s'enfonça à grands pas dans les taillis, laissant toute seule celle qui, la veille encore, était appelée « la jolie meunière » et qui, à présent, gisait, malheureuse, épuisée, couchée sur la terre, dans ce froid matin d'automne. Kitty, laissant sécher sur son front les deux larmes tombées des yeux de son fiancé.

Pauvre, bonne et fidèle amante !

CXXXV.—LE NAUFRAGE D'UNE VIE

Le grondement de la rivière guidait la marche du capitaine Christie de Clinthill.

Mais, dans sa course de la nuit, afin de mettre Kitty à l'abri des soudards anglais, il s'en était considérablement éloigné.

Un temps plus long qu'il ne l'avait supposé s'écoula avant qu'il aperçût les ruines du Moulin-Joli.

Et l'infortunée mignonne qu'il avait laissée toute seule, là-bas, dans le bois !...

Malgré le froid du matin, la sueur couvrait le visage de l'ancien écuyer, tant sa marche était rapide.

Il écarta enfin un dernier rideau de branchages qui masquait sa vue, et une sourde exclamation de douleur s'éleva de sa poitrine.

Le Moulin-Joli était devant lui... ou du moins ce qui en subsistait seulement :

Quelques coins de mur encore debout et autour desquels l'eau courait en écumeant.

La vieille et pittoresque demeure, le jour précédent encore remplie d'animation et de bonheur, n'était plus que mort et désolation.

CHOCOLAT HÉRELLE

{ Par demi-livres et quarts. — Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes-Mémoires, Napolitains. — LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.

L'eau, passant en vagues tourmentées au-dessus des ruines, roulait avec un courant violent dans le jardin, continuant sa course dans la plaine où elle se creusait un nouveau lit...

Le sommet des arbustes de la haie émergeait seul : une échelle, renversée par le courant et prise dans les branches, indiquait le moyen employé par l'aubergiste pour s'introduire dans la chambre du malheureux meunier.

De ce côté, aucune créature humaine, aucun cadavre.

Rien que l'immense désolation de la nature, immuable autour de ce tableau de deuil.

Christie de Clinthill gravit le tertre d'où les partisans anglais avaient assisté la veille à leur œuvre abominable.

Et soudain, une silhouette humaine frappa sa vue.

Un homme, un vieillard était accroupi sur le sol, si près de l'eau qu'elle effleurait ses pieds.

Son immobilité, sa prostration étaient si grandes que le soldat se demanda s'il vivait encore.

C'était le propriétaire du Moulin-Joli.

C'était le père de Ketty !

Christie s'approcha de lui et mit la main sur son épaule.

Le vieillard ne tressaillit même pas et retourna seulement la tête, d'un air hébété...

Pourtant, à la vue de l'ancien écuyer de son seigneur, un peu de vie passa dans ses yeux.

—Ketty ? demanda-t-il.

—Elle est sauvée, répondit Christie de Clinthill.

Sa fille n'avait donc pas péri !

Un halètement détendit sa poitrine.

Cependant son regard avait repris son atonie, continuant à s'attacher aux ruines de ce qui avait fait autrefois sa vie presque entière et dont l'effondrement semblait l'avoir terrassé lui-même.

Christie essaya de l'arracher à ce spectacle, sans oser lui révéler pourtant l'état alarmant de sa fille.

Une immense pitié le prenait pour cet infortuné que cette nuit épouvantable semblait avoir encore vieilli de dix ans.

—Ketty vous attend, lui dit-il. Je l'ai laissée dans le bois de coudriers.

—Pauvre fille, murmura le vieillard en montrant de la main les murs éventrés, voilà l'héritage que je lui laisserai.

—Ne suis-je pas là, moi, bon père ? répliqua le soldat avec force.

—Merci, Christie, pour cette parole. Elle me met un peu de baume au cœur...

—Cependant voir crouler en quelques heures tout ce qui fut votre existence... il me semble que quelque chose de moi-même vient de périr aussi.

—Et je ne m'en relèverai jamais, pas plus que je ne pourrai relever ces pauvres murailles.

Le soldat ne savait que répondre, songeant à Ketty seule, au loin et dévoré par le mal.

—Venez, dit-il au vieux meunier. Allons rejoindre Ketty ; cette vue vous fait mal.

Mais avant de s'en aller, le vieillard voulut dire adieu à ces restes lamentables et il en fit le tour, autant qu'il le put du moins.

Un morceau de la toiture, touchant le sol par une de ses extrémités et soutenant ainsi un angle du mur, glissa à ce moment, entraînant lourdement les pierres.

Et dans le remous, les deux hommes aperçurent un pauvre corps de bête pelée émergeant de l'eau.

—Mon brave Sliagram, dit le meunier avec tristesse. Tu y es resté, vieux et finèle compagnon des jours de peine et de labeur. Tu as devancé ton maître qui ne tardera guère à partir lui aussi. Ah ! maudit soient ceux qui ont causé tout ce mal !

C'était en effet le vigoureux et rustique baudet, la bête intelligente et réellement affectueuse qui avait laissé Ketty, tout enfant, jouer sur son dos, et qui plus tard avait emporté au loin la châtelaine d'Avenel fugitive...

Rien ne subsistait donc plus de tout le passé, rien n'avait survécu au naufrage de tout ce que possédait le meunier. A l'hiver de sa vie, il se retrouvait plus pauvre que Job.

—Oui, partons, dit-il. Cela me fait trop mal à voir.

Comme ils longeaient le bord du torrent, ils aperçurent, parmi des amas de matériaux, un sac à demi rempli de farine qui, préservé en partie par les débris de bois sur lesquels il avait été charrié, n'était que légèrement mouillé.

Le vieillard voulut le prendre, dérober au moins ce bien misérable à la perte de tout : mais il était trop faible.

Christie le chargea sur son épaule !...

Il venait de réfléchir et de se dire que des épreuves inconnues les attendaient peut-être encore.

Quelques pas plus loin, il aperçut un hoyau de jardinier au fer épais et lourd, au manche solide : il se baissa et s'en saisit.

Ce serait, s'il le fallait, comme son bâton de voyage ; ce serait surtout entre ses mains une arme redoutable.

Et ils s'enfoncèrent sous le bois.

Christie de Clinthill apprit alors au meunier la découverte de John Robby dans sa chambre, en train de voler.

—Le bandit ! murmura le vieillard de plus en plus atterré. C'est donc pour cela qu'il a guidé ces misérables Anglais !

—Ce n'est pas tout, ajouta le soldat avec hésitation comme s'il avait peur lui-même des paroles qu'il allait prononcer. L'infâme créature, se voyant déconvert, a tiré un pistolet et a fait feu... Ketty est là-bas blessée !...

Le vieux meunier leva les bras au ciel sans un mot, dans un suprême appel à la pitié, à la justice immanente, plus saisissant que des cris de douleur.

Et il s'élança à travers les taillis, oubliant l'écrasement, la lourdeur de plomb tombée sur son être après cette mortelle nuit.

Un instant après, il s'agenouillait en sanglotant auprès de sa fille fille retrouvée.

Qui répétera, sans affaiblir la poignante émotion, les lamentations d'un vieillard sur qui tous les malheurs viennent de fondre à la fois,—à qui il ne restait plus pour seul bien qu'une enfant, une fille idolâtrée,—et qui la retrouve ainsi, étendue sur la terre glacée, blême, le corps meurtri et saignant !

Qui redira les douloureuses exhortations, les consolations sublimes tombées de la bouche de la fille sanctifiée par la douleur et l'amour filial ; la fille faisant taire le cri de sa souffrance pour s'efforcer d'adoucir un peu le chagrin déchirant du vieux père !...

La plume impuissante s'arrête devant ces douloureux et émouvants tableaux, et la voix du narrateur se tait !...

Pourtant, l'infortunée ne pouvait rester là.

—Ketty, laisse-moi te prendre dans mes bras, proposa Christie de Clinthill. Je te porterai jusque chez les religieux de Saint-Joseph. Les bons moines ne refuseront par un asile au moins momentanément à une blessée, incapable de ce traîner.

—Je marcherai, répondit Ketty avec une résolution héroïque.

Christie, son fiancé, voulut insister.

Mais elle refusa. Elle avait vu les autres fardeaux dont il était chargé, et, épuisée elle-même, elle savait trop que les forces humaines ont des limites !

Aidée, et avec quelles précautions affligées ! par le meunier et par Christie, elle parvint à se mettre debout.

Et alors commença un lamentable exode.

Ils parvinrent enfin à sortir du bois et aperçurent les toits du couvent.

Ketty s'assit alors sur une pierre, pour reprendre des forces : elle se sentait près de défaillir.

Elle regardait àprement les murs éloignés du monastère, comme les naufragés regardent le port de secours.

Encore quelques instants de repos, elle s'apprêtait à donner elle-même le signal du départ, lorsqu'un gémissement d'amer désespoir échappa à l'ancien écuyer d'Avenel.

De derrière un pli de terrain, entre eux et le courant, il venait de voir paraître un fort détachement d'hommes armés.

C'étaient des partisans anglais : à leur costume, il n'en pouvait douter.

En même temps, le son lointain des cors, la grosse cloche du cloître sonnait à toute volée ne leur laissèrent aucun doute sur ce qui se passait.

Les soudards, qui avaient commencé par détruire le Moulin-Joli, portaient partout la guerre devant eux, et leur conduite de cette nuit montrait ce dont ils étaient capables.

Le chemin du couvent était fermé aux infortunés ; et eussent-ils réussi à passer, qu'ils ne pouvaient sans frémir songer au lendemain.

Ils échangèrent un regard consterné.

Christie de Clinthill, sombre, le sourcil contracté, serrait entre ses doigts le hoyau qu'il avait emporté, la véritable massue dans ses mains.

Il sentait le besoin de se ruer sur ces soudards inhumains, ne sachant même pas voir leur nombre.

La blessée devina ce qui se passait dans son âme.

Les partisans anglais s'avançaient dans leur direction, envoyés par leur chef, pour couper des fascines. Attendre davantage, c'était leur permettre de les apercevoir.

Ketty se dressa toute seule d'un effort qui la fit pâlir autant qu'une morte.

—Regagnons le bois, exhala-t-elle.

Le soldat tendit son poing vers l'horizon.

Et, reprenant le sac de farine sauvé du naufrage et qui les empêcherait peut-être de mourir de faim, car tout était à prévoir désormais, aidant le vieux meunier à soutenir les pas de l'héroïque jeune fille, il imposa silence à sa sanglante colère, et ils s'enfoncèrent de nouveau dans le bois.

Fugitifs, errants, Ketty se raidissant pour ne pas défaillir à chaque pas, le vieux meunier, brisé par le désespoir devant tous ces malheurs l'accablant à la fois, et sentant les sources de la vie atteintes chez lui-même.

Qu'allaient-ils devenir ?

C'est ce que se demandait le capitaine Christie !

CXXXVI.—MORNES ÉTAPES

Le bruit des cognées frappant le tronc des arbres derrière eux apprit bientôt à Christie de Clinthill, à Ketty et à son père qu'ils avaient bien fait de s'enfoncer sans retard dans le bois.

Ils entendaient même des coureurs envoyés en reconnaissance s'approcher parfois de telle façon qu'ils redoutaient à chaque instant d'être découverts.

Christie serrait alors son hoyau dans sa main, prêt à se jeter sur le premier qui se montrerait.

—Arrête-toi, petite sœur, dit-il à Ketty. Dans ces bois, dix hommes ne font pas peur.

Sa fiancée secoua la tête :

—Christie, vous connaissez ces soudards irréguliers ; ils se dérobent dès qu'ils voient un danger véritable. Mais lorsqu'ils ont affaire à des adversaires inférieurs en nombre et qui leur résistent, ils sont pareils aux chiens dont les jappements attirent rapidement toute une meute. Vous ne tarderiez pas à succomber sous le nombre.

Et attachant sur lui son œil creusé par la souffrance, afin de le convaincre :

—Et, nous, que deviendrions-nous alors, sans vous ?

—C'est vrai, Ketty. Je ne dois pas me séparer de toi.

Il jeta en arrière un coup d'œil farouche. Il ne se résolvait pas sans révolte à s'éloigner sans avoir fait sentir, à ces cruels aventuriers, la lourdeur de son bras.

La résignation héroïquement sublime peinte sur les traits de leur compagne lui fit oublier sa colère dans un redoublement de tendresse et de pitié.

—Tu peux à peine mettre un pied devant l'autre, prononça-t-il d'un accent attendri. Et ton père lui-même se traîne difficilement. Appuie-toi sur moi. Nous serons bientôt en sûreté.

Mais malgré le secours de son fiancé, qui la portait presque, la blessée ne tarda pas à s'arrêter, incapable d'aller plus loin.

Christie posa alors son fardeau à terre, et malgré la résistance de Ketty, il l'enleva dans ses bras, doucement, ainsi qu'une mère le ferait de son enfant.

Noble cœur ! murmura le vieillard, dont l'âme saignait en présence du malheur de sa fille unique.

Et les fugitifs, silencieux, continuèrent à s'enfoncer dans le bois.

Des bouffées de vent leur apportaient encore parfois les sonneries affolées des trompettes, le tocsin incessant de la grosse cloche.

Enfin, ils n'entendirent plus rien. Christie s'approcha d'un sapin dont le feuillage bas et touffu formait une sorte d'abri, et déposa lentement la jeune fille sur le sol.

—Les bandits ne viendront pas nous chercher ici, dit-il. Reste avec ton père. Attendez-moi, je serai vite de retour.

Ketty ne put que le remercier du regard ; elle se sentait près de s'évanouir.

Le guerrier s'éloigna à grands pas : il allait chercher les maigres provisions qu'il avait abandonnées.

A peine se fut-il éloigné que Ketty perdit connaissance.

—Mon Dieu ! gémit le vieillard, mon enfant va-t-elle périr là ? Prenez ma vie, je suis vieux, mais épargnez ma fille !

Supplications déchirantes des pères et des mères qui, parfois, font, dit-on, des miracles.

Un instant après, Ketty rouvrit ses yeux mourants. Et, voyant les larmes qui sillonnaient les joues du vieillard, la gentille meunière voulut le consoler, elle dont l'âme revenait à peine du néant.

Et appelant, sur ses traits, un sourire d'une navrance infinie, ses lèvres eurent la force d'exhaler encore ces mots :

—Je m'étais endormie !..

Noble et pieux songe !..

Tant d'abnégation, tant de sublime pitié !..

Est-ce que le ciel, témoin de tant d'épreuves aussi cruelles, d'aussi nobles vertus, resterait implacable ?

Un froissement rapide dans les branches alluma l'espérance dans ses prunelles éteintes.

Christie de Clinthill reparaisait, chargé du fardeau qui allait leur permettre d'éviter les horreurs de la faim.

Le soldat, habitué aux difficultés de la guerre, fit jaillir du feu de deux cailloux, et le meunier prépara quelques galettes grossières qu'il mit à cuire sur des pierres brûlantes.

Amère nourriture pour un corps de femme ravagé par le mal !

Christie ayant construit, sous les sapins, une sorte de hutte avec des branchages, ils demeurèrent là plusieurs jours, espérant que les Anglais repasseraient la Tweed, comme ils l'avaient déjà fait plusieurs fois.

Mais s'étant hasardé jusqu'à la limite de la forêt, l'ancien écuyer

vit que les ennemis s'étaient définitivement établis autour de la forteresse d'Avenel, dont ils commençaient le siège en règle.

D'épaisses fumées qui s'élevaient dans la plaine montraient que, poursuivant l'œuvre de ruine inaugurée par la destruction du Moulin-Jolie, ils avaient mis le feu aux cabanes des paysans réfugiés dans la tour.

Christie retourna, découragé, auprès de ceux qui l'attendaient dans la forêt..

Ce qu'il venait de voir lui prouvait qu'ils ne pouvaient demeurer là plus longtemps.

L'avenir se montrait à lui sous les plus sombres couleurs : sans asile avec le froid qui croissait !

Oh ! ce n'était pas pour lui qu'il tremblait. C'était pour Ketty, blessée, affaiblie, brûlée de fièvre ; c'était pour le vieux meunier qui semblait décliner chaque jour, quoiqu'il ne se plaignît pas.

Le soldat songeait à gagner un des clans voisins où la guerre n'avait pas encore pénétré.

Ketty se disait en état d'affronter de nouvelles fatigues : puis il était assez fort pour la porter, s'il le fallait encore.

—Demain, dit-il, nous partirons pour le clan d'Orfild, où vous trouverez tous deux un abri sûr.

Quant à lui, laissant sa fiancée et son père entre bonnes mains, il voulait aller faire ensuite payer cher leurs méfaits à ces étrangers qui se comportaient en brigands de grandes routes, et non en soldats.

Mais, vers le soir, des bruits inquiétants s'élevèrent dans la forêt, justifiant ses appréhensions plus vite encore qu'il ne l'avait cru.

Des rumeurs profondes annonçaient l'approche d'un grand nombre d'hommes..

Christie, étant allé à la découverte, aperçut les soudards anglais dont il craignait l'approche pour ceux dont il était l'unique défenseur.

Ramskorff, après l'échec final de son assaut, avait envoyé un certain nombre de ses hommes battre le pays et visiter les forêts.

Ils pouvaient arriver d'un moment à l'autre et découvrir les fugitifs.

Leur triste asile lui-même avait cessé d'être sûr.

Pour comble d'affliction, la route du clan d'Orfild, dans lequel Christie de Clinthill espérait trouver un refuge, leur était coupée.

Les infortunés, n'osant ni allumer du feu ni élever la voix, attendirent la nuit dans une inquiétude mortelle.

Et le lendemain, avant le jour, ils s'éloignaient, s'enfonçant dans la région la plus sauvage des forêts.

Ketty reconnut bientôt le chemin suivi autrefois par le chevalier d'Avenel, celui qu'elle avait pris elle-même pour aller chercher le vieux Martin, blessé, au milieu des forêts. Peut-être allaient-ils finir sortir du désert dans lequel ils cheminaient ?

Une température de glace s'était abattue sur la terre, et les infortunés n'avaient pour toute nourriture que les galettes fabriquées avec le peu de farine échappé à l'inondation.

On les faisait cuire au feu que Christie allumait à chaque halte.

N'ayant pas même de hache, il en était réduit à briser, sur son genou, des branches mortes, afin de ne pas mourir de froid.

Les nuits surtout étaient cruelles.

Pour en combattre les souffrances, il allumait plusieurs foyers à quelques pas les uns des autres.

Il faisait cela pour que Ketty, couchée au centre, ne ressentit pas trop les atteintes de l'hiver, mortelles pour les malades et les blessés.

Lui, éveillé, durant la plus grande partie de la nuit, entretenait les foyers..

Mais, contrairement à leurs espérances, ils ne rencontraient aucun chemin indiquant le passage récent d'êtres humains.

Ils arrivèrent ainsi dans la partie des forêts où Walter d'Avenel avait fait ouvrir par la hache un passage à son armée.

Et ils s'y engagèrent.

En suivant cette voie, ils sortiraient bien un jour ou l'autre de ces affreuses solitudes.

Ils rencontreraient au moins les tombes des soldats tombés dans la marche ou dans les combats.

Et les tombes mêmes vaudraient mieux que la morne désolation de ces déserts où le froid semblait avoir tout pétrifié !

CXXXVII.—LA PLAINE DES TRÉPASSÉS

En sa qualité de soldat d'eventure, Christie de Clinthill connaissait les simples qui servent à panser les plaies.

Ecrasant leurs feuilles entre deux pierres, il les appliquait sur la blessure de Ketty.

Avec le hoyau dont il s'était muni, outil et arme à la fois, il arra-

chait pour elles les racines et les écorces que l'on donne à mâcher aux blessés, afin d'apaiser la fièvre.

Très affaiblie, très épuisée par la perte de son sang, l'infortunée jeune fille voyait au moins l'état de sa plaie ne pas s'aggraver, si ses forces ne revenaient pas.

Et comment fussent-elles revenues, n'ayant pour toute nourriture qu'un peu de farine mal préparée et mal cuite dont aucun d'eux n'osait même manger à sa faim.

Les bêtes sauvages elles-mêmes semblaient fuir ces lieux désolés, et Christie n'avait pu abattre qu'un petit marcassin et un autre fois un coq de bruyère engourdi par le froid.

Mais si l'état de Ketty ne s'aggravait pas, s'il paraissait par moments s'améliorer dans les terribles circonstances où ils se trouvaient, il n'en était pas de même du vieux meunier.

Le désastre qui avait fondu sur lui l'avait réellement frappé d'une façon irrémédiable.

Il suivait sans se plaindre, sans parler, le chemin frayé par Christie, son regard, rempli de tristesse et de morne désespoir attaché sur sa fille, concentrant dans cette affection tout ce qui subsistait encore d'énergie dans son être.

Quelquefois durant cette longue marche, il buttait, près de tomber, près d'achever sa misérable retraite.

Retenu par le bâton sur lequel il s'appuyait, il se raffermissait par un peu de force de volonté et poursuivait l'étape douloureuse dont aucun d'eux ne pouvait entrevoir la fin.

A force de marcher, ils débouchèrent sur une lande immense couverte de bruyères desséchées par l'hiver : par places s'étendaient de grandes taches stériles.

— Ne serait-ce pas la Plaine des Trépassés ? murmura Christie de Clinthill.

Le vieillard contempla d'un œil atone le steppe désolé.

C'était bien l'endroit prédestiné pour le désespoir et la mort.

Le vent y hurlait âpre et sinistre, sifflant sur les tiges maigres.

— On dirait la plaine des âmes errantes, prononça Ketty impressionnée par ce morne spectacle qu'elle considérait, immobile et prosternée.

Un exténement extrême l'accablait.

Mais les épreuves semblaient avoir décaplé l'énergie virile de Christie de Clinthill.

Hâve, amaigri par les tortures de sa captivité et les privations dernières, il redressait vers le ciel sa tête à la fois attristée et ardente, comme pour un défi.

Mais l'étendue presque infinie de cette lande sans abri, sans autre chemin que les ornières, laissés par les chariots de l'armée de Walter, le vent qui la traversait avec ses cris aigus, c'était trop pour sa fiancée ; c'était trop aussi pour le meunier dont il voyait bien l'état déclinant.

— Nous allons construire une hutte ici, dit-il. Et nous repartirons après un ou deux jours de repos.

Le vieillard, lui, durant ce temps, étudiait l'horizon.

Il reconnaissait bien, aux montagnes qui se trouvaient devant eux, ce que l'on appelait la Plaine des Trépassés, en souvenir d'anciennes défaites, d'anciennes trahisons.

— En sortirai-je seulement ? balbutia-t-il.

Christie s'était déjà mis à l'œuvre.

Abattant des branches mortes, il construisit rapidement une sorte d'abri.

Des bruyères arrachées et tassées contre ces murs improvisés arrêtaient en partie le passage de la bise.

Il y reposaient depuis quelques heures, Ketty et son père étendus sur les bruyères dont l'ancien écuyer du chevalier d'Avenel avait aussi tapissé le sol, lorsqu'une tempête de neige s'éleva.

La nuit arriva tandis que les flocons continuaient à tomber.

Au matin, ils étaient comme dans un tombeau, la ouate blanche de la neige ayant couvert leur abri passager.

Abri précaire et fragile !

Le vent soufflait toujours âpre et glacé.

Christie de Clinthill était sorti balayer la neige qui obstruait l'entrée : un craquement se fit entendre derrière lui.

Le toit de branchages venait de s'effondrer, ensevelissant Ketty et son père sous l'amas de bois formant la toiture et sous l'énorme poids de neige qui l'avait entraîné.

Un gémissement désespéré sortit du soldat.

Le destin était réellement bien cruel pour ceux qu'il aimait !

Après ce découragement, qui ne dura pas plus que ne dure un éclair, il se hâta de déblayer les décombres.

Ketty lui apparut la première, s'étant placée plus près de l'entrée afin de protéger son père contre le froid du dehors.

Elle avait agi ainsi par dévouement filial, et cependant elle portait toujours à l'épaule l'affreuse blessure causée par la balle de John Robby.

Christie écarta avec angoisse les branches abattues sur elle, enleva tout ce qui l'écrasait, se demandant si les bois, frappant sa plaie, ne l'avaient pas avivée.

La blessée respirait avec peine.

Elle entrevit son sauveur.

— Christie, sauve encore mon père ! pria-t-elle.

— Oui, si Dieu le veut. Mais laisse-moi t'emporter d'abord.

La blessée dut se résigner : elle empêchait Christie d'arriver jusqu'au vieillard.

Le soldat la souleva dans ses bras, l'emporta derrière un bouquet d'arbres dont les troncs, les branches la protégeaient.

Le vent avait soufflé durant la nuit avec une telle fureur que la neige était entièrement balayée à cet endroit.

Etant tourné à l'est, l'amas de végétations poussé à cet endroit en atténuait la violence.

Il coucha la jeune fille à terre, adossée à un tronc, et se dépouillant de la chaude houppelande que le meunier avait voulu qu'il revêtît à son arrivée au Moulin-Joli, il l'en recouvrit pour la garantir du froid.

Il retourna ensuite en courant vers la cabane pour recommencer le déblaiement.

Une véritable montagne de neige s'entassait devant lui, amoncelée par la bise contre le coin de la lutte dans lequel se trouvait le vieillard.

Pour résister au vent, Christie avait amoncelé les branches les plus lourdes de ce côté, et leur poids, joint à celui de la neige, écrasait l'infortuné étendu au-dessous.

Ecarter la neige avec les mains, se frayer un passage au milieu de tous ces débris, combien tout cela paraissait long à Christie !

Et Ketty qu'il avait laissée seule, sans feu et mal couverte ! Et le malheureux qui agonisait en dessous qu'il ne retrouverait peut-être pas vivant.

Chaque branche qu'il retirait amenait la chute d'autres branches d'autres amas de neige, détruisant ce qu'il avait déjà fait.

Il s'acharnait cependant, exténué, oubliant le froid.

Un bras apparut enfin.

Christie de Clinthill, relevant d'une main la masse de débris qui chargeait le corps du vieillard, le tira à lui de l'autre main.

Le père de Ketty avait les yeux fermés, les membres glacés.

Affreusement désespéré à la pensée de la douleur qu'allait éprouver sa fiancée, le soldat essaya de réchauffer le meunier contre sa poitrine.

Effort superflus !

Il dut se résigner à porter le corps inerte auprès de Ketty.

— Ne pleure pas, chère petite sœur, lui dit-il d'une voix brisée.

Ce n'est peut-être qu'un évanouissement. Durant ce temps, notre pauvre père ne souffre plus.

Et arrachant des bruyères mortes, il alluma un grand feu, et se mit ensuite à frictionner énergiquement le corps rigide.

Ketty, s'étant traînée auprès de son père, sanglotait intarissablement.

Elle l'avait couvert de l'habit jeté sur elle par Christie, un instant auparavant.

C'était bien le moins que le vêtement du vieillard le protégeât à ses derniers moments.

Hélas ! Vivait-il seulement encore ?

Le sort eut enfin pitié d'elle : le vieux meunier ouvrit les yeux.

Mais qui a vu les yeux des agonisants s'attacher une dernière fois sur ceux qu'ils chérissent, peut dire la profondeur d'au-delà qui les emplit déjà.

Devant le regard de celui qui n'était plus qu'un moribond, Ketty éclata en sanglots affreux.

— Ketty mon enfant balbutia indistinctement le vieillard, embrasse-moi.

Oubliant sa blessure, la jeune fille se précipita vers lui ; et il la retint longtemps sous ses bras glacés.

— Votre main, Christie... prononça encore le meunier.

Il sentit ses doigts glacés se réchauffer alors fugitivement entre les deux mains du vaillant et noble soldat.

Et son regard reconnaissant, presque consolé, alla de Christie, qui pleurait aussi, à sa bonne et brave fille.

— Séchez vos larmes, dit-il lentement. La délivrance est proche. Je vais mourir, Ketty, je vais rejoindre ta mère.

— Christie, vous deviez épouser ma fille ; devant Dieu qui m'entend, je vous la donne. Sur mon lit de mort, jurez l'un et l'autre de vous aimer et de vous soutenir fidèlement.

— Nous le jurons ! bégayèrent d'une même voix, dans leurs sanglots, les deux malheureux fiancés.

— Merci !... Je pars presque heureux, espérant que vos épreuves seront bientôt finies.

Il garda un instant le silence, tandis que deux larmes roulaient de ses paupières sur ses joues déjà livides, songeant, malgré l'espérance qu'il venait d'exprimer, à l'état dans lequel il laissait l'enfant qui avait été si longtemps sa consolation et sa joie, blessée et seule avec son fiancé, son époux désormais, parmi ces solitudes glacées.

Un hoquet contracta sa gorge. Ses yeux se fermèrent pour se rouvrir encore, rivés maintenant avec une expression intense sur sa

filles et sur Christie de Clinthill, à genoux côte à côte, et leurs regards, leurs bras tendus vers lui.

Il étendit la main dans un dernier effort. Ces paroles s'envolèrent de ses lèvres :

—Ketty, mon enfant... et vous, Christie, mon fils, je vous bénis !

Puis son bras retomba, inerte, ses yeux se fermèrent... Il n'était plus !..

Un sanglot, appel désespéré ; déchirante, inutile supplication, secoua affreusement la poitrine de Ketty,

Ceux qui, assez jeunes encore pour sentir la souffrance aiguë, ont vu partir des êtres tendrement aimés, comprendront... .

Hélas ! pauvre vieillard, pauvre père si bon, mourir ainsi, loin de sa vieille et gaie demeure détruite en une nuit de deuil !

N'avoir pour couche dernière que la terre gelée, et au-dessus de lui que les arbres dépouillés de leurs feuilles et le ciel inclément de l'hiver !..

Il avait rendu le dernier soupir et il semblait à Ketty qu'il souffrait encore... qu'il avait froid !

Et, accablée, prostrée contre le corps privé de vie de celui qu'elle n'entendrait plus désormais, elle laissait couler le flot intarissable de ses larmes, ne sentant, ne voyant plus autour d'elle qu'une désolation infinie, sans limites ni espoirs !..

Christie joignit sur sa poitrine les deux mains déjà presque raides du vieillard.

Puis une inspiration pieuse venant à son esprit, il cassa deux minces branches de bouleau, les attacha en croix par un de leurs rameaux flexibles, et plaça cet emblème entre ses mains.

Ketty remercia son fiancé d'un regard reconnaissant.

Dans sa piété naïve, il lui semblait que le pauvre mort était ainsi moins abandonné.

Comme si le vieillard, avant de trépasser, avait vu dans l'avenir, les dernières convulsions de la tempête cessaient peu à peu.

Le ciel gris des pays du nord durant la froide saison se fondit même un instant, et un rayon de soleil, comme une joie posthume, vint éclairer, durant quelques minutes, les traits rigides du vieux meunier et les infortunés réunis près de lui.

Hélas ! triste journée pourtant que celle passée à ce chevet, dans la morne solitude des bois.

Christie, profondément affligé, eut voulu cependant arracher sa fiancée de ces lieux fatals.

—Nous partirons demain, prononça d'une voix affreusement brisée Ketty qui lut dans son esprit.

Le soldat, sans prononcer un mot, alluma un grand feu à quelque distance, afin d'attendrir la terre gelée.

Puis, saisissant l'outil qu'il avait emporté, il commença à creuser une fosse... .

De la sorte, le cadavre de leur père, n'était-il pas devenu le sien aussi ? ne serait pas la proie des bêtes fauves.

La nuit vient vite en hiver : dans les ténèbres noires et lourdes, l'angoissante, la lamentable veille commença.

Les reflets rouges de la flamme donnaient par moments aux traits du mort comme des illusions de vie.

Hélas ! illusions bien éphémères !

Le jour reparut enfin, le jour gai et blafard des heures de tristesse et de deuil.

—Allons, murmura Christie. Du courage, Ketty, ma fiancée, mon épouse. Il le faut !

Et soulevant dans ses bras le corps du vieillard, il le transporta vers la fosse.

Les larmes de l'infortunée petite petite meunière reprirent alors avec une nouvelle violence.

Christie avait placé une couche de bruyère au fond de la fosse ; il y étendit pieusement le corps et commença à le recouvrir ensuite avec d'autres plantes qu'il avait préparées, afin qu'il ne fût pas souillé par le contact brutal de la terre.

—Ah ! supplia Ketty, de grâce, laisse-moi l'embrasser une dernière fois !

Christie n'eut pas le courage de le lui refuser : les lèvres de l'enfant donnèrent encore une dernière caresse au front glacé du père près de disparaître à jamais à ses yeux.

Puis le fossoyeur improvisé, ayant, dans un élan pieux, ajouté son baiser à celui de Ketty, se hâta de recouvrir ce front, ces traits avec des fleurs desséchées des bruyères.

Ketty maintenant était abîmée sur le sol, priant et pleurant, son visage comprimé dans ces deux mains, afin de ne pas entendre le bruit sourd de la terre qui tombait dans la fosse.

Quand ce fut terminée, Christie de Clinthill planta profondément, dans le sol, une croix qu'il était parvenu à fabriquer.

—Grâce à ce signe, nous pourrions plus tard retrouver sa tombe, le jour où nous reviendrons ; riez ici, dit-il. Car nous y reviendrons !

Ils s'agenouillèrent à côté de la croix, à côté de la tombe.

—Et maintenant, partons, dit Christie de Clinthill en se redressant. Le père nous a unis. A dater de ce jour, nous sommes époux ; viens, Ketty.

—Adieu ! mon père ! Adieu, ou plutôt au revoir ! jeta la jeune fille, la jeune femme, dans un sanglot, près de se trouver mal.

Christie de Clintil le soutint et ajouta :

—Adieu ! mon père ! Oui, nous reviendrons. Veuillez sur votre fille, veillez sur nous. Adieu !

Et ils s'enfoncèrent parmi les arbres, retournant une dernière fois, vers la tombe, leur visage inondé de larmes, au moment de la perdre de vue et de disparaître dans la fatale, dans l'immense et silencieuse plaine des Trépassés.

La morne et funèbre plaine où, selon l'intuition venu à son âme, le vieillard était resté, pour toujours !

La plaine des Trépassés, où les âmes errantes, dit la légende, guettent les voyageurs pour les coucher sous les bruyères.

CXXXVII. — L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN

Christie de Clinthill et Ketty continuent leur long, leur pénible voyage, souvent entravé par les obstacles que deux voyageurs dénués de tout, ainsi qu'ils l'étaient, rencontrer au sein de ces steppes désolées.

Laissons-les, pèlerins de l'éternelle et douloureuse vie, se rapprocher sous l'impulsion de la fatalité, de ceux qui ne les attendent pas.

Walter d'Avenel croit, en effet, son fidèle écuyer mort depuis longtemps !

—Sans cela, dit-il chaque fois que son nom est prononcé, il aurait trouvé quand même le moyen de me faire parvenir de ses nouvelles.

Christie de Clinthill ! C'était, avec le souvenir du courageux soldat, celui de l'enfant assassiné qui revenait aussi à son esprit.

Et dans la loisiveté absolue à laquelle le condamnait sa blessure, Walter y songeait sans cesse au milieu de la solitude mélancolique et douce qui l'enveloppait entre les grands bois du manoir de Claymore.

—Ellen, je vous envie, disait-il parfois à la fille de lord Merey, en voyant l'affectueuse et charmante Marguerite, la gentille fleur d'Ecosse, tendrement appuyée contre elle. Dans vos épreuves, vous avez au moins les ineffables caresses d'une enfant.

Et secouant sa tête dans laquelle quelques fils d'argent mettaient leur note apaisante :

—Hélas ! me voici, presque à l'automne de mon existence, pareil à un arbre stérile, dont le nom même s'éteindra.

Et regardant vers l'avenir :

—Ah ! la morne vieillesse qui s'écoule solitairement auprès de l'être, sans un sourire d'être aimé autour de soi, quand l'un des deux époux est parti et que l'autre n'attend plus que le moment de quitter à son tour une terre vide pour lui d'affections consolantes.

—Marguerite n'a-t-elle pas deux frères, noble chevalier, et depuis le jour où généreusement, vous avez promis de veiller sur elle, n'est-elle pas devenue votre enfant ?

—Mon enfant !... Une heure ne sommera-t-elle pas où vous me l'enlèverez ? C'est une fille, et vous nous direz que le temps est venu pour elle de se constituer à son tour une famille.

Marguerite, la délicate et caressante fleur d'Ecosse, les yeux emplis de vague, écoutait ces conversations, en devinant la signification plus qu'elle ne la comprenait.

Et s'approchant de Walter d'Avenel, de celui qui avait toujours été pour elle aussi bon qu'un père très aimant, elle s'appuyait alors contre lui, laissant le regard de ses yeux l'envelopper de ses innocentes effluves.

—Chère petite fleurette... Marguerite, ma fleur d'Ecosse, murmurait Walter en la baisant au front.

Et Marie d'Avenel, en contemplant ce tableau attendrissant, sentait un soupir apaisé monter dans sa poitrine.

—Ce serait une telle joie, murmurait-elle à Ellen, de les voir réunis, tout près l'un de l'autre, notre Marguerite... et notre Julien ! Plus âgé qu'elle de quelques années, il la protégerait, la défendrait : il serait son grand frère... son petit mari.

Son petit mari ?..

Ellen étouffait, elle aussi, un gémissement. Oui, l'âge arrivé, unir sa fille à Julien, assurer son bonheur, cela aurait été pour elle aussi une consolation après toutes les épreuves par lesquelles elle avait passé.

Mais, hélas ! c'était aussi le rêve irréalisable.

Entourée de toutes ces affections émuës, la fille de lord Somerset grandissait sans s'apercevoir que la tendresse d'un père avait manqué à son enfance.

Un père, n'en avait-elle pas un dans Walter d'Avenel, ainsi que le disait Ellen, un père infiniment indulgent et bon ?

—Petit papa aimé, venait-elle lui dire ce jour-là, voici l'humble bouquet que je viens de cueillir pour toi.

Elle posa sur les genoux du chevalier une fine gerbe de fleurs au parfum à peine sensible, les fleurs mièvres et frissonnante de l'automne.

— Il y a un peu de soleil, reprit-elle, et j'en ai profité pour faire cette cueillette sur la lisière du bois.

— Et tu as pensé à moi, et tu m'as apporté un peu de la transparence de l'air, un peu de la clarté du soleil sur ces fleurs... merci !

De son œil encore décoloré, le chevalier d'Avenel regarda au dehors à travers les vitres de la grande fenêtre close.

Quelque souffle errant dans le ciel avait chassé les nuages qui l'obstruaient la plupart du temps à cette époque monotone de l'année.

Un azur argenté diaprât l'horizon ; et, sur les arbres aux branches dépouillées, des mésanges gonflaient les plumes de leur petit corps, buvant avidement le soleil.

— Il doit faire bon à respirer l'air vif et clair de l'extérieur, prononça Walter d'Avenel.

Il se dressa lentement du grand fauteuil armorié dans lequel sa blessure le retenait.

Marie s'était avancée vivement pour l'aider.

Il la remercia d'un sourire, et s'appuyant légèrement sur l'épaule de Marguerite, tout heureuse de lui servir de soutien, il marcha lentement vers la fenêtre.

— C'est un des derniers beaux jours, dit-il. Ne te semble-t-il pas, Marie, que ce soleil nous appelle ?

L'épouse, inquiète, regarda au dehors, redoutant pour le blessé l'impression du froid.

Son Walter n'était pas sorti depuis qu'elle l'avait ramené d'Édimbourg ; depuis que, profitant d'un peu de mieux, ils avaient quitté le palais de la bonne reine Marie Stuart.

— Petite maman, murmura Marguerite. C'est un été de la Saint-Martin, le bon Dieu l'a fait exprès pour mon petit papa.

Elle donnait à Ellen le nom grave et ému de mère ; à Marie d'Avenel, à Walter, — sa mère, son par adoption, — elle disait petit papa... petite maman. Et il semblait qu'il y avait une caresse dans l'inflexion de voix exquise avec laquelle prononçait ces mots.

Les deux mères avaient souri...

Sur un mot, Tibbie couvrit les épaules du chevalier de la reine d'une pelisse de fourrure.

Et continuant à laisser une main doucement appuyée sur l'enfant, se soutenant de l'autre sur Mario, Walter d'Avenel se dirigea vers l'escalier.

Arrivé sur le perron, il fit halte, pour se reposer.

Puis il descendit les derniers degrés, toujours appuyé sur ses deux guides gracieux.

Contre le mur du manoir, il aperçut Halbert, l'ancien chasseur, savourant lui aussi les tièdes effluves du soleil automnal.

Le serviteur se dressa péniblement en apercevant son maître.

— Reste assis, Halbert, prononça le chef des clans d'Avenel et de Melrose. Ne sais-je point que tu as été blessé toi aussi ?

— Oh ! cela va mieux, monseigneur. Et j'espère être à même de reprendre, un de ces jours, ma tâche et ma faction. Puis, ce soleil fait tant de bien !

— C'est pourquoi je suis venu lui demander moi aussi un peu de sa force. Nous en avons besoin, nous sommes l'un et l'autre comme deux invalides, ajouta le châtelain en souriant.

Et il s'éloigna, toujours soutenu par ses deux guides.

Cette tiédeur saine, cette gaieté de la nature mettait comme des baumes en lui.

Et il éprouvait une joie intime et pénétrante à refaire connaissance avec des coins de verdure et des sapins, défiant le froid, qu'il apercevait, avec des berceaux qui, dépouillés de feuilles, en avaient peut-être acquis plus de charme poétique.

Il voulut s'asseoir sur un banc, écoutant planer au-dessus de lui le mouvement à peine entendu à ce moment des arbres imperceptiblement agités.

Une grande paix, une grande quiétude de toutes choses semblait descendre du ciel immense au bleu infini.

Après un long repos, Walter d'Avenel se remit debout, et ses mains émaciées posées encore sur le bras de Marie, sur l'épaule de l'enfant heureuse et fière de sentir son poids, qu'il allégeait cependant, ne lui en laissant que la caresse, il rentra au manoir.

Il emportait la réconfortante impression de joie et de vigueur que le calme serein et puissant de la nature venait d'épandre dans son être.

L'expérience ayant heureusement réussi, il allait maintenant respirer chaque jour l'air balsamique et sain du dehors.

Ainsi que l'avait ingénument déclaré Marguerite, le ciel élément semblait vouloir lui attribuer et accorder à la terre le renouveau si plein de charme d'un été de la Saint-Martin.

L'enfant qu'il nommait sa " fleur d'Écosse " était parfois de ces sorties au cours desquelles ses mains mentes moissonnaient les fleurettes, ses sœurs, que ces tiédeurs dernières engageaient à s'ouvrir encore.

Le bras de Marie suffisait à présent à Walter dans ces promenades qu'ils prolongeait peu à peu.

Et c'était une grande effusion pour eux de s'enfoncer dans les fourrés avoisinant le manoir, et qui, les isolant de tous, rapprochaient leurs âmes, les ramenant, malgré l'âge insensiblement ajouté, au temps de leurs anciens balbutiements.

Walter revenait de ces promenades, une vie, un éclat nouveau dans les yeux.

Il se sentait renaître.

Un jour vint même où il parla de remonter à cheval.

Il était allé voir ce jour-là ses chevaux dans ses écuries.

Il passa la main sur l'encolure lustrée de l'étalon azeau, au pelage couleur de feu, aux reflets de soleil, qu'il montait lors de sa première victoire.

La noble bête reconnut son maître et il fit entendre un hennissement argentin.

— Tu t'ennuies à l'écurie, mon noble et valetueux compagnon, dit le chevalier en admirant sa robe éclatante. Tu aspiras après l'air pur et l'espace libre, toi aussi.

Le lendemain, il invita Marie d'Avenel à revêtir son amazone.

— J'ai ordonné de seller ta blanche haquenée ainsi que le brave coursier qui me manifestait hier son impatience, lui dit-il.

La fille des ducs de Melrose ne put s'empêcher de manifester ses craintes.

Une chevauchée ne risquait-elle pas de faire rouvrir la blessure de son époux, ou tout au moins de lui causer une fatigue dangereuse ?

— Walter, je t'en supplie, renonce à cette sortie. Le cheval que tu te proposes de monter n'est pas sorti de l'écurie depuis longtemps ; un écart, un bond causé par l'ardeur de son sang trop généreux, c'en est assez pour te faire tant de mal !

Le guerrier le rassura d'un sourire.

— N'aie crainte, aimée. Mon fidèle coursier demeurera auprès de ta haquenée aussi fidèlement que moi auprès de ma dame.

La vigueur revenant en lui, Walter montrait une tranquillité tellement calme et forte que Marie, ses anxietés à demi apaisées, alla revêtir une de ces robes de cheval si simples et si exquises des amazones du moyen âge.

Lorsqu'il la vit reparaitre, la houssine à la main, souriante et un peu émue cependant, son chevalier enlaça sa taille svelte de ses deux bras.

— Toujours aimée, balbutia-t-il, combien tu es belle ainsi, et que ne suis-je en possession de toute ma force pour t'emporter au loin dans un élan d'ivresse !

Marie se déjuga doucement de son étreinte.

Une pudeur venait de teindre son front comme au temps où ils n'étaient encore que fiancés.

Temps si fugitif et si doux !

Un instant apaisés, ils étaient en selle l'un et l'autre.

L'étalon dans la première, griserie causée par l'air libre, se secoua joyeusement, prêt à se cabrer.

Marie pâlit, voyant déjà son mari, impuissant à lutter longtemps contre les caprices de la bête impatiente, rouler peut-être à terre.

Mais le guerrier, d'une pression lente et ferme, brisa la mâchoire de l'étalon.

Et l'animal s'apaisa. Il avait réellement retrouvé son maître.

Puis il lui rendit la main. Et Walter et Marie s'éloignèrent.

Ils s'enfoncèrent sous les allées pleines de l'ombre mystérieuse des bois.

Le châtelain avait refusé toute escorte ; n'étaient-ils pas mieux seul à seul ?

(A suivre.)

CXXXIX. — ADIEU, FOYER PAISIBLE !

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cette première sortie du chevalier d'Avenel paraissait avoir fait circuler un sang plus vif dans ses veines.

Il voulut la renouveler le lendemain.

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts achet à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

VALE CAPRICE — (Suite et fin)

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower staff is in bass clef. The key signature has two flats (B-flat and E-flat). The music begins with a piano (*p*) dynamic in the upper staff and a pianissimo (*pp*) dynamic in the lower staff. The melody in the upper staff features eighth and sixteenth notes, while the bass line consists of quarter and eighth notes.

The second system continues the piece. The upper staff features a melodic line with slurs and accents, while the lower staff provides a steady accompaniment. The dynamics are marked as *pp.* in both staves.

The third system shows a change in dynamics. The upper staff starts with a mezzo-forte (*mf*) dynamic, followed by a *dim.* (diminuendo) marking. The lower staff begins with a piano (*p*) dynamic. The music includes some chromatic movement and slurs.

The fourth system continues the melodic and harmonic development. The upper staff has a more active melodic line, and the lower staff maintains a consistent accompaniment. The dynamics are not explicitly marked in this system.

The fifth system features a forte (*f*) dynamic in the upper staff. The melody is more pronounced and includes some grace notes. The lower staff continues with its accompaniment. The system ends with a *pp.* marking.

The sixth and final system is marked "Très vif" (Very lively). It begins with a fortissimo (*ff*) dynamic. The upper staff has a very active, rapid melodic line, while the lower staff provides a rhythmic accompaniment. The system concludes with a sforzando (*sfz*) dynamic.

Respectfully dedicated to Mr. E. H. SOTHERN.

ZENDA WALTZES.

Allegretto.

Composed by FRANK M. WITMARK.

INTRO.

Musical notation for the Intro section, measures 1-8. The piece is in 3/4 time with a key signature of one flat (B-flat). The first four measures are marked *mf* and the last four measures are marked *p*. A first ending bracket covers measures 7 and 8.

Musical notation for the first section, measures 9-16. The tempo is *Allegretto*. The first four measures are marked *mf*. The last four measures are marked *rall e dim.* and *fz*.

Tempo di Valse.

Musical notation for the second section, measures 17-24. The tempo is *Tempo di Valse*. The first four measures are marked *mf*. The last four measures are marked *fz*.

Musical notation for the third section, measures 25-32. The tempo is *Tempo di Valse*. The first four measures are marked *mf*. The last four measures are marked *fz*.

Musical notation for the fourth section, measures 33-40. The tempo is *Tempo di Valse*. The first four measures are marked *mf*. The last four measures are marked *fz*.

Musical notation for the fifth section, measures 41-48. The tempo is *Tempo di Valse*. The first four measures are marked *mf*. The last four measures are marked *fz*. A first ending bracket covers measures 45 and 46.

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef with a key signature of two flats. The music includes a dynamic marking of *mf* and a fermata over the first measure.

Second system of musical notation, continuing the piece with various chordal textures and melodic lines.

Third system of musical notation, featuring a *rit.* (ritardando) marking and a fermata over the final measure.

Fourth system of musical notation, showing a change in dynamics and a fermata over the final measure.

Fifth system of musical notation, continuing the melodic and harmonic development.

Sixth system of musical notation, concluding the piece with dynamic markings of *mf*, *f rit.*, and *fz*, and a final fermata.

First system of musical notation, piano part. It consists of a grand staff with a treble clef and a bass clef. The music is in a key with two flats (B-flat and E-flat) and a common time signature. The right hand features a melodic line with a long slur over the first two measures, followed by eighth and sixteenth notes. The left hand provides a harmonic accompaniment with chords and moving lines.

Second system of musical notation, piano part. It continues the piece with similar melodic and harmonic structures. The right hand has a slur over the first two measures, and the left hand continues with its accompaniment.

Third system of musical notation, piano part. The right hand has a slur over the first two measures. The left hand continues with its accompaniment.

Fourth system of musical notation, piano part. The right hand has a slur over the first two measures. The left hand continues with its accompaniment.

Fifth system of musical notation, piano part. It begins with a dynamic marking of *mf* (mezzo-forte). The right hand has a slur over the first two measures. The left hand continues with its accompaniment.

Sixth system of musical notation, piano part. It begins with a dynamic marking of *f* (forte). The right hand has a slur over the first two measures. The left hand continues with its accompaniment.